



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



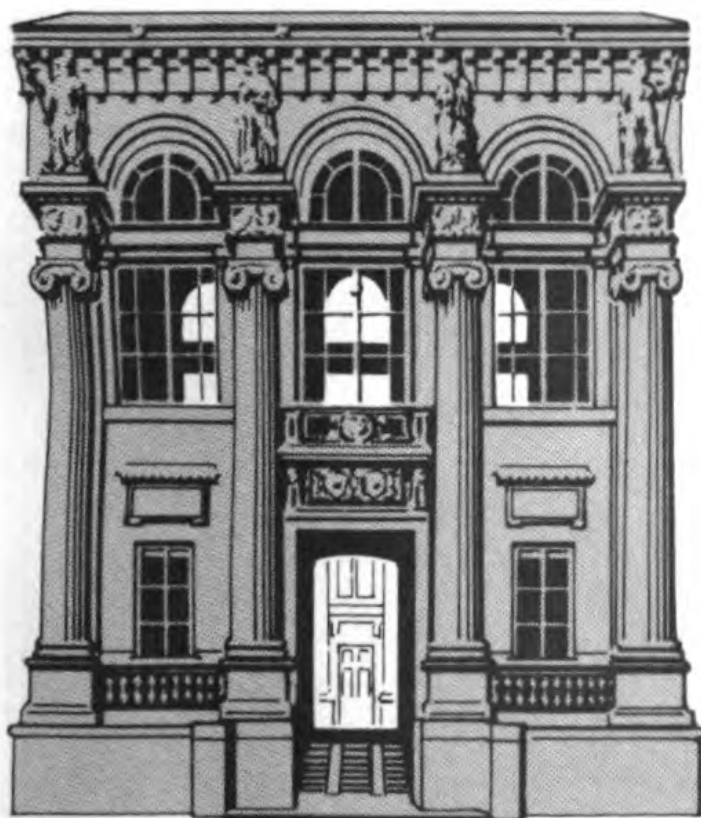
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



52
60



TAYLOR INSTITUTION LIBRARY



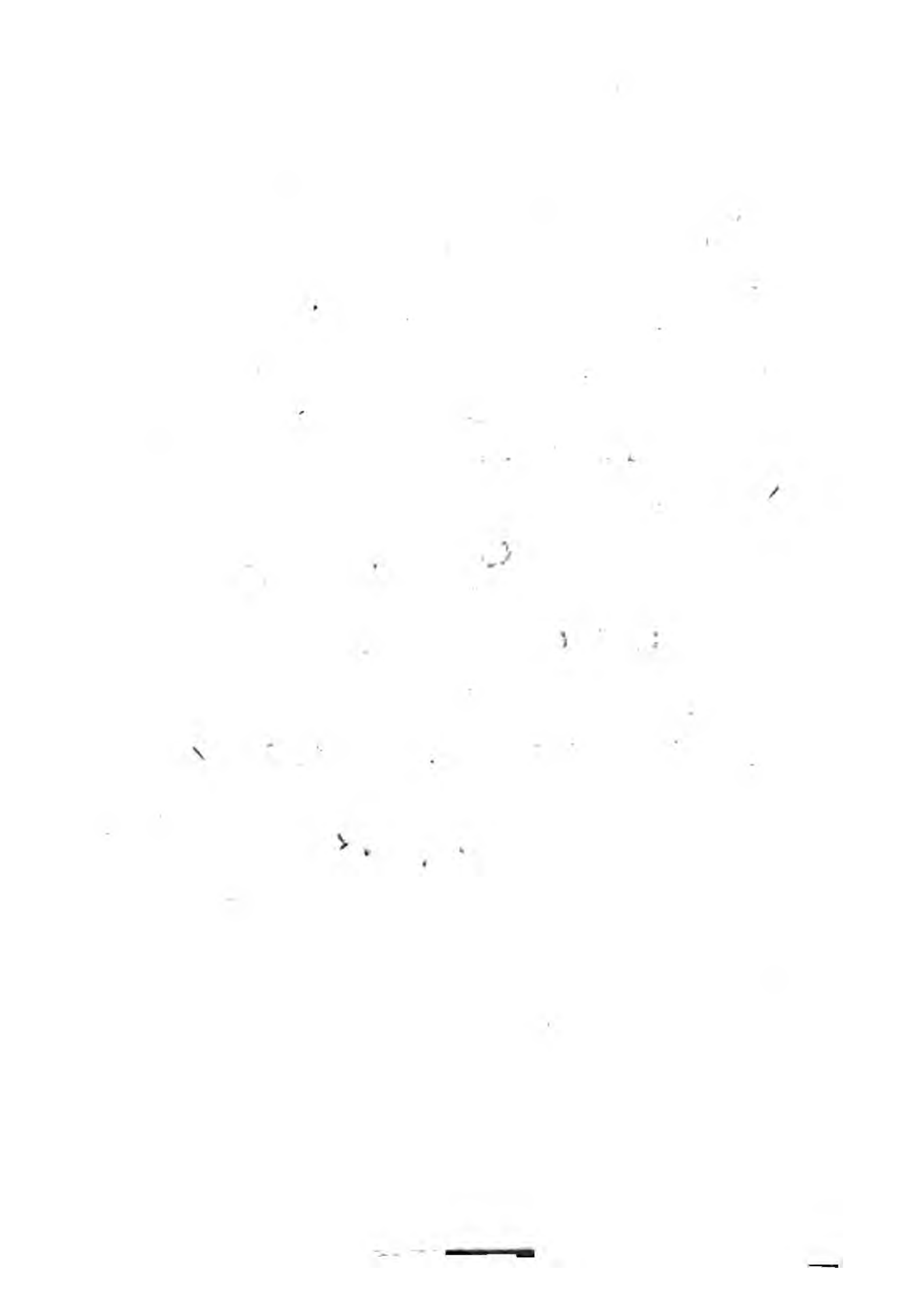
ST. GILES · OXFORD

304
1962. Vet. Fr. II A. 1780

Vet. Fr. II A. 1780

UNE ANNÉE
DE LA VIE
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

Mozes



UNE ANNÉE
DE LA VIE
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

Par M. LOUVET DE COUVRAY.

TOME PREMIER.

Seconde édition , revue , corrigée &
augmentée.

Prix , 7 l. 10 s. les 5 volumes brochés.



A L O N D R E S ,

ET se trouve à PARIS ,

Chez BAILLY, Libraire, rue S. Honoré,
vis-à-vis la barriere des Sergents.

Et chez les Marchands de Nouveautés.

M. D C C. X C.





UNE ANNÉE
DE LA VIE
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

ON m'a dit que mes ayeux considérés dans leur Province y avoient toujours joui d'une fortune honnête & d'un rang distingué. Mon pere, le Baron de Faublas, me transmit leur antique noblesse sans altération ; ma mere mourut trop tôt. Je n'avois pas seize ans, quand ma sœur, plus jeune que moi de dix-huit mois, fut mise au couvent à Paris. Le Baron qui l'y con-

duisit, faisit avec plaisir cette occasion de montrer la Capitale à un fils pour l'éducation duquel il n'avoit rien négligé jusqu'alors.

Ce fut en Octobre 1783, que nous entrâmes dans la Capitale par le fauxbourg St. Marceau. Je cherchois cette ville superbe dont j'avois lu de si brillantes descriptions. Je voyois de laides chaumieres très-hautes, de longues rues très-étroites, des malheureux couverts de haillons, une foule d'enfans presque nus; je voyois la population nombreuse & l'horrible misere. Je demandai à mon pere si c'étoit là Paris: il me répondit froidement, que ce n'étoit pas le plus beau quartier: que le lendemain nous aurions le tems d'en visiter un autre. Il étoit presque nuit; Adelaïde (c'est le nom de ma sœur) entra dans son couvent, où elle étoit attendue. Mon pere descendit avec moi près

de l'Arfenal , chez M. Duportail , son intime ami , de qui je parlerai plus d'une fois dans la fuite de ces Mémoires.

Le lendemain mon pere me tint parole ; en un quart-d'heure une voiture rapide nous conduisit à la place Louis XV. Là nous mîmes pied à terre , le spectacle qui frappa mes yeux les éblouit de sa magnificence. A droite , *la Seine à regret fugitive* ; sur la rive de vastes châteaux ; de superbes palais à gauche ; une promenade charmante derriere moi ; en face un jardin majestueux. Nous avançâmes , je vis la demeure des Rois. Il est plus aisé de se figurer ma comique stupéfaction que de la peindre. A chaque pas des objets nouveaux attiroient mon attention , j'admirois la richesse des modes , l'éclat de la parure , l'élégance des manieres. Tout-à-coup je me rappelai ce quartier de la veille , & mon étonnement s'accrut ; je ne com-

4 *Une année de la Vie*

prenois pas comment il se pouvoit qu'une même enceinte renfermât des objets si différens. L'expérience ne m'avoit pas encore appris que par-tout les palais cachent des chaumières, que le luxe produit la misère, & que de la grande opulence d'un seul naît toujours l'extrême pauvreté de plusieurs.

Nous employâmes plusieurs semaines à visiter ce que Paris a de plus remarquable. Le Baron me montrait une foule de monumens célèbres chez l'étranger, presque ignorés de ceux qui les possèdent. Tant de chef-d'œuvres m'étonnerent d'abord, & bientôt ne m'inspirèrent plus qu'une froide admiration. Sait-on bien, à quinze ans, ce que c'est que la gloire des arts & l'immortalité du génie? Il faut des beautés plus animées pour échauffer un jeune cœur.

C'étoit au couvent d'Adelaïde que

je devois rencontrer l'objet adorable par qui mon existence alloit commencer. Le Baron qui chériffoit ma sœur, alloit presque tous les jours la demander au parloir. Toutes les demoiselles bien nées savent qu'au couvent on a de bonnes amies; beaucoup de belles dames assurent qu'il est rare d'en trouver ailleurs: quoi qu'il en soit, ma sœur naturellement sensible eut bientôt choisi la sienne. Un jour elle nous parla de mademoiselle Sophie de Pontis, & nous fit de cette jeune personne un éloge que nous crûmes exagéré. Mon pere fut curieux de voir la bonne amie de sa fille; je ne fais quel doux pressentiment fit palpiter mon cœur, lorsque le Baron pria Adelaïde d'aller chercher mademoiselle de Pontis. Ma sœur y courut, elle amena. . . . figurez-vous Vénus à quatorze ans! je voulus avancer, parler, saluer; je restai le regard

fixe , la bouche ouverte , les bras pendans. Mon pere s'apperçut de mon trouble & s'en amusa : Du moins , vous saluerez , me dit-il. Mon trouble s'augmenta , je fis la révérence la plus gauche. Mademoiselle , poursuivit le Baron , je vous assure que ce jeune homme a eu un maître à danser. Je fus tout-à-fait déconcerté. Le Baron fit à Sophie un compliment flatteur ; elle y répondit modestement , & d'une voix altérée qui retentit jusqu'à mon cœur. J'ouvris de grands yeux étonnés , je prêtois une oreille attentive ; ma langue embarrassée demeuroit toujours suspendue. Mon pere , avant de sortir , embrassa sa fille , & salua mademoiselle de Pontis. Moi , dans un transport involontaire , je saluai ma sœur , & j'allois embrasser Sophie. La vieille gouvernante de cette demoiselle , conservant plus de présence d'esprit que moi , m'avertit de

ma méprise, le Baron me regarda d'un air étonné, le front de Sophie se couvrit d'une aimable rougeur, & pourtant un léger sourire effleura ses levres de rose.

Nous revînmes chez M. Duportail ; on se mit à table ; je mangeai comme un amoureux de quinze ans ; c'est-à-dire vite, & long-tems. Après dîner je prétextai une indisposition légère, & je me retirai dans mon appartement. Là, je me rappelai librement Sophie & tous ses charmes. Que de graces ! que de beauté ! me disois-je : sa charmante figure est pleine d'esprit, & son esprit, j'en suis sûr, répond à sa figure. Ses grands yeux noirs m'ont inspiré je ne fais quoi..... c'est de l'amour sans doute. Ah, Sophie, c'est de l'amour, & pour la vie ! Revenu de ce premier transport, je me souvins d'avoir vu dans plusieurs romans

les effets prodigieux d'une rencontre imprévue ; le premier coup-d'œil d'une belle avoit suffi pour captiver les sentimens d'un amant tendre, & l'amante elle-même, frappée d'un trait vainqueur, s'étoit sentie entraînée par un penchant irrésistible. Cependant, j'avois lu de longues dissertations dans lesquelles des Philosophes profonds nioient le pouvoir de la sympathie, qu'ils appelloient une chimere. Sophie, m'écriai-je, je sens bien que je vous aime ; mais avez-vous partagé mon trouble & mes agitations ? L'air dont je m'étois présenté n'étoit pas très-propre à m'inspirer beaucoup de confiance ; mais sa jolie voix d'abord altérée qu'elle avoit eu peine à rassurer par degrés ! Ce doux sourire par lequel elle avoit paru applaudir à ma méprise, & me consoler de ma privation ! . . . L'espérance entra dans mon cœur, il me parut très-

possible qu'en fait de tendresse la philosophie radotât, & que les romans seuls eussent raison.

Je m'étois approché par hasard de ma fenêtre, je vis le Baron & M. Duportail se promener à grands pas dans le jardin. Mon pere parloit avec feu, son ami fourioit de tems en tems, tous deux par intervalle jettoient les yeux sur mes croisées; je jugeai qu'il étoit question de moi dans leur entretien, & que déjà peut-être mon pere avoit soupçonné ma passion naissante. Cette idée m'inquiéta, beaucoup moins pourtant que celle du départ de mon pere, que je croyois prochain. Quitter ma Sophie, sans savoir quand je pourrois jouir du bonheur de la revoir ! mettre plus de cent lieues entr'elle & moi ! je n'y pus penser sans frémir. Mille réflexions douloureuses m'occupèrent toute la soirée, je soupai tris

tement : j'ignorois encore les plaisirs de l'amour, & déjà je ressentois ses inquiétudes mortelles.

Une partie de la nuit se passa dans les mêmes agitations. Je m'endormis enfin dans l'espérance de voir ma Sophie le lendemain ; son image vint embellir mes songes, l'amour propice à mes vœux, daigna prolonger un si doux sommeil. Il étoit tard quand je m'éveillai ; je n'appris pas sans chagrin qu'on m'avoit laissé reposer parce que mon pere étoit parti dès le matin, & ne devoit rentrer que le soir. Je me désolois tout bas de ne pouvoir faire une visite à ma sœur, quand M. du Portail entra ; il me fit mille amitiés, & me demanda si j'étois content de la Capitale : je l'assurai que je ne craignois rien tant que de la quitter. Il me déclara que je n'aurois pas ce déplaisir, que mon pere, jaloux de dont

ner une éducation très-soignée à l'unique héritier de son nom, & de veiller de très-près au bonheur d'une fille qu'il aimoit, avoit résolu de se fixer à Paris pendant quelques années, & que pour y vivre d'une manière convenable à un homme de sa qualité, il alloit faire sa maison. Cette bonne nouvelle me causa une joie que je ne pus dissimuler ; M. Duportail en modéra l'excès en m'apprenant qu'on avoit commencé par me choisir un honnête gouverneur & un fidele domestique. A l'instant même on annonça M. Person.

Je vis entrer un petit monsieur sec & blême, dont la mine justifioit pleinement la mauvaise humeur que m'avoit inspiré son titre. Il s'avança d'un air grave & composé, puis d'un ton lent & mielleux il commença : Monsieur, votre figure.... content du mot qu'il avoit dit, il s'arrêta cherchant le mot

qu'il alloit dire. . . . votre figure répond de votre personne. Je répliquai fort sèchement à ce doux compliment. Privé du bonheur de voir Sophie, je ne trouvois d'autre ressource que le plaisir de m'occuper d'elle, & M. l'Abbé venoit m'enlever cette consolation ! Je résolus de le pousser à bout ; dès la première journée j'y réussis passablement.

Le soir, mon pere daigna me confirmer de sa propre bouche les arrangements qu'il se proposoit ; il me signifia en même-tems, que désormais je ne sortirois plus qu'avec mon gouverneur : c'étoit m'avertir de l'intérêt que j'avois à le ménager ; ma situation devenoit critique, & mon amour irrité par les obstacles sembloit s'accroître avec ma gêne. J'avois fait d'assez bonnes études, mon gouverneur présomptueux s'étoit chargé du pénible emploi de les perfectionner ; heureusement j'eus lieu de
m'appercevoir

m'appercevoir aux premières leçons que le disciple valoit au moins l'instituteur : Monsieur l'Abbé , lui dis-je , vous êtes capable d'enseigner autant que je suis curieux d'apprendre. Pourquoi nous gêner mutuellement ? croyez-moi , laissons-là des livres sur lesquels nous pâlirions gratis ; allons voir ma sœur à son couvent , & si mademoiselle Sophie de Pontis vient au parloir , vous verrez comme elle est jolie. L'Abbé voulut se fâcher ; mais profitant de l'avantage que j'avois sur lui : Vous n'aimez pas l'exercice à ce que je vois , lui répliquai-je : hé bien restons ici ; mais ce soir je déclare à M. le Baron l'extrême desir que je me sens d'avancer dans mes études , & l'insuffisance absolue de celui qui s'est chargé de m'éclairer dans mes travaux : si vous niez , je demande un examen que mon pere lui-même nous fera subir. L'Abbé

fut attéré de la force de mes derniers argumens. Il fit une grimace épouvantable, prit sa petite canne & son humble chapeau ; nous volâmes au couvent.

Adelaïde vint au parloir, accompagnée seulement de sa gouvernante, qu'on appelloit Manon. Cette fille étoit un vieux domestique de ma mere, & nous avoit élevés, je la priai de nous laisser, elle m'obéit sans peine. Restoit le maudit petit gouverneur qu'il n'étoit pas possible d'éloigner. Ma sœur se plaignit qu'on eût laissé passer plusieurs jours sans la venir voir, elle m'étonna en m'apprenant que le Baron l'avoit négligée autant que moi : nous pensâmes qu'il falloit qu'il fût bien préoccupé de ses projets nouveaux pour avoir oublié sa chere fille ; mais vous, Faublas, me dit Adelaïde, qui vous a retenu ces jours-ci ? Boudez-vous votre sœur & sa bonne amie ? vous seriez un ingrat. Ma-

demoiselle de Pontis est partie ; revenez nous voir demain , sur-tout prenez garde aux méprises , & Sophie tâchera de faire votre paix avec sa vieille gouvernante , qui ne vous a pas encore bien pardonné vos distractions. Je dis à ma sœur qu'il falloit obtenir mon congé de M. l'Abbé , que la rage du travail possédoit sans relâche. Adelaïde croyant que je parlois sérieusement , adressa à mon grave instituteur les plus vives instances que j'excitois par les miennes. Il soutint le persifflage plus paisiblement que je ne l'aurois cru , je remarquai même que lorsque je parlai de revenir , il m'observa qu'il étoit encore de bonne heure ; cette complaisance me reconcilia tout-à-fait avec lui.

Mon pere m'attendoit chez M. Duportail , pour nous conduire dans un hôtel fort beau qu'il venoit de louer fauxbourg Saint-Germain. Je fus mis le

soir même en possession de l'appartement qu'il m'y avoit marqué. Je trouvai là Jafmin, ce domestique dont on m'avoit parlé. C'étoit un grand garçon de bonne mine, il me plut au premier coup d'œil.

Boudez-vous votre sœur & sa bonne amie ? vous seriez un ingrat, m'avoit dit Adelaïde. Je me répétois cent fois ce reproche, & le commentai de cent manières différentes. Il avoit donc été question de moi ? on m'avoit donc attendu ? j'avois donc été désiré ? Que la nuit me parut longue, que la matinée fut mortelle ! quel tourment d'entendre sonner les heures, & de ne pouvoir hâter celle qui nous rapproche de l'objet aimé !

Il arriva enfin le moment si désiré ! je vis ma sœur, je vis Sophie non moins belle & plus jolie que la première fois, Il y avoit dans sa simple parure je ne fais quoi de plus adroit & de

plus séduisant. Dans cette seconde visite mes yeux détaillèrent pour ainsi dire ses charmes, & plus d'une fois nos regards se rencontrèrent pendant cet examen si doux. J'admirai sa longue chevelure noire qui contrastoit singulièrement avec sa peau fine, d'une blancheur éblouissante, sa taille élégante & légère que j'aurois embrassée de mes dix doigts; les graces enchanteuses répandues sur toute sa personne; son pied mignon dont j'ignorois le favorable augure, & ses yeux surtout, ses beaux yeux qui sembloient me dire: ah! que nous aimerons l'heureux mortel qui saura nous plaire!

Je fis à mademoiselle de Pontis un compliment qui dut d'autant plus la flatter, qu'il étoit aisé de s'appercevoir que je ne l'avois pas préparé. La conversation fut d'abord générale, la gouvernante de Sophie s'en mêla; je vis

qu'on ménageoit la vieille , & qu'elle aimoit à causer , je trouvai charmans les fots contes qu'elle nous fit. Cependant Person s'entretenoit avec ma sœur , & moi , d'une voix basse & tremblante , je faisois à ma Sophie cent questions & cent complimens. La vieille continuoit de raconter ses belles histoires que nous n'écoutions plus ; elle s'apperçut enfin qu'en parlant beaucoup elle ne parloit à personne. Elle se leva brusquement & me dit : Monsieur , vous me faites commencer une narration , & vous n'en écoutez pas la fin , cela est très-malhonnête. Sophie en me quittant me consola par un regard tendre.

Nous entendîmes le bruit d'une voiture , c'étoit celle du Baron. Il entra , Adelaïde se plaignit de la rareté de ses visites ; il alléguâ d'un ton assez contraint les embarras d'un établissement nouveau. Il causa quelques mi-

nutes d'un air préoccupé , & se leva ensuite brusquement avec quelques signes d'impatience ; il retournoit à l'hôtel & m'y ramena.

Nous trouvâmes à la porte un équipage brillant. Le suisse dit au Baron qu'un gros Monsieur noir l'attendoit depuis plus d'une heure , & qu'une cholie tame venoit d'arriver à l'instant. Mon pere parut aussi joyeux que surpris , il monta avec empressement ; je voulus le suivre , il me pria d'entrer chez moi. Jasinin , à qui je demandai s'il connoissoit le gros Monsieur noir , & la cholie tame , me répondit que non.

Curieux de pénétrer le mystere , & piqué de ce que c'en étoit un pour moi , je me mis en sentinelle à l'une des fenêtres de mon appartement qui donnoit sur la rue. Je n'y restai pas long-tems sans voir sortir un gros homme vêtu de noir qui parloit seul ,

& paroïſſoit content. Un quart-d'heure après je vis une jeune dame s'élan- cer légèrement dans ſa voiture : le Baron beaucoup moins ingambe vou- lut ſauter auſſi leſtement , il penſa ſe rompre le col : je fus effrayé ; mais les éclats de rire qui partoient de la voiture me raſſurerent pleinement. Je m'étonnai que mon pere naturellement colere ne donnât aucun ſigne d'humeur , il monta paifiblement , mit la tête à la portiere , me vit à ma croifée , & parut un peu confus. Je l'entendis ordonner aux do- meſtiques de m'avertir qu'il ſortoît pour affaires , & que je pouvois me diſpenſer de l'attendre à ſouper. Je fis part de ma curioſité à Jaſmin , qui paroïſſoit mériter ma confiance ; il queſtionna ſans affectation les domeſtiques du Ba- ron. Je fus le même ſoir que mon pere fréquentoit les ſpectacles , & liſoit les papiers publics ; il venoit de prendre

une maîtresse à l'opéra, & un intendant dans les petites affiches ! j'en conclus qu'il falloit que le Baron fût bien riche pour se charger de ce double fardeau. Au reste cette réflexion ne me toucha que foiblement. J'aimois, j'avois l'espérance de plaire ; au printems de la vie connoit-on d'autres biens ?

En peu de tems je rendis à ma sœur des visites fréquentes ; mademoiselle de Pontis l'accompagnoit presque toujours au parloir. La vieille gouvernante ne se fâchoit plus, parce que je la laissois finir ses histoires, & que d'ailleurs Adelaïde avoit soin de lui faire de petits présens. M. Person n'étoit plus cet instituteur sévère possédé, comme tant d'autres confreres, de la rage d'enseigner ce qu'il ignoroit. C'étoit, comme tant d'autres aussi, un petit pédant couleur de rose, toujours bien régulièrement coëffé, minutieux dans sa

parure , relâché dans sa morale , développant avec les femmes une érudition profonde , affectant avec les hommes de n'effleurer que la superficie. Aussi doux & complaisant qu'il s'étoit montré d'abord intraitable & dur , il paroïssoit n'avoir d'autres desirs que de prévenir les miens ; & quand je parlois d'aller au couvent , je le trouvois aussi empressé que moi.

Cependant mon pere , livré aux plaisirs bruyans de la Capitale , recevoit beaucoup de monde chez lui. Je fus caressé du beau sexe , on me fit des agaceries que je ne compris pas. Certaine douairiere sur-tout essaya sur moi le pouvoir de ses charmes ; on se donna des airs enfantins , on épuisa les minauderies fines : je n'entendis seulement pas ce que ce manège signifioit. D'ailleurs je ne voyois dans le monde entier que Sophie , l'amour innocent

& pur m'enflammoit pour elle , & j'ignorois encore qu'il existoit un autre amour.

Depuis plus de quatre mois je voyois Sophie presque tous les jours, l'habitude d'être ensemble étoit devenue pour nous un besoin. On fait que l'amour , quand il s'ignore lui-même ou quand il cherche à se déguiser , invente des noms caressans pour suppléer aux noms plus doux qu'il soupçonne & qu'il attend. Sophie m'appelloit son jeune cousin , j'appellois Sophie ma jolie cousine. La tendresse qui nous animoit brilloit dans nos moindres actions , nos regards l'exprimoient ; ma bouche n'en avoit point encore hasardé l'aveu , & ma sœur ne devinoit pas , ou gardoit le secret de sa bonne amie. Aveuglément livré aux premières impulsions de la nature , j'étois loin de soupçonner son but secret. Content de parler à Sophie , heureux de

l'entendre & de baiser quelquefois sa jolie main, je desirois davantage; je n'aurois pu dire ce que je desirois. Le moment approchoit où l'une des plus charmantes femmes de la Capitale alloit dissiper les ténèbres qui m'environnoient, & m'initier aux plus doux mysteres de Vénus.

Nous étions dans cette saison bruyante où regnent à la Ville les plaisirs avec la folie; Momus avoit donné le signal de la danse; on touchoit aux jours gras. Le jeune comte de Rosambert, depuis trois mois compagnon de mes exercices, & que mon pere combloit d'honnêtetés, me reprochoit depuis quelques jours la vie tranquille & retirée que je menois: devois-je à mon âge m'enterrer tout vivant dans la maison de mon pere, & borner mes promenades à de sottes visites chez des béguines, pour y voir, qui? ma sœur! n'étoit-il pas tems de sortir de

de mon enfance , que l'on vouloit prolonger éternellement , & ne devois-je pas me hâter d'entrer dans le monde , où , avec ma figure & mon esprit , je ne pouvois manquer d'être favorablement accueilli ? Tenez , ajouta-t-il , je veux demain vous conduire à un bal charmant où je vais régulièrement quatre fois par semaine , vous y verrez bonne compagnie. J'hésitois encore. Il est sage comme une fille , poursuivit le Comte ! hé ! mais craignez-vous que votre honneur ne coure quelques hasards ! habillez-vous en femme : sous des habits qu'on respecte , il fera bien à couvert. Je me mis à rire sans savoir pourquoi. En vérité , reprit-il , cela vous iroit au mieux ! vous avez une figure douce & fine , un léger duvet couvre à peine vos joues ; cela fera délicieux..... & puis..... tenez , je veux tourmenter certaine personne... Chevalier , habil-

lez vous en femme, nous nous amuserons.... cela sera charmant.... vous verrez, vous verrez !

L'idée de ce travestissement me plut. Il me parut fort agréable d'aller voir Sophie sous les habits de son sexe. Le lendemain un habile tailleur que le comte de Rosambert avoit fait avertir, m'apporta un habit d'amazone complet, tel que le portent les dames angloises quand elles montent à cheval. Un élégant coëffeur me donna le coup de peigne moëlleux, & posa sur ma tête virginale le petit chapeau de castor blanc. Je descendis chez mon pere ; dès qu'il m'apperçut, il vint à moi d'un air d'inquiétude ; puis s'arrêtant tout d'un coup : Bon , dit-il en riant, j'ai d'abord cru que c'étoit Adelaïde ! Je lui observai qu'il me flattoit beaucoup. — Non , je vous ai pris pour Adelaïde, & je cherchois déjà quel motif l'avoit fait quitter

son couvent sans ma permission , pour venir ici dans cet étrange équipage. Au reste , gardez-vous d'être fier de ce petit avantage , une jolie figure est dans un homme le plus mince des mérites. M. Duportail étoit là : vous vous moquez , Baron , s'écria-t-il , ne savez-vous pas ?..... mon pere le regarda , il se tut.

Ce fut mon pere qui le premier témoigna le desir d'aller au couvent , il m'y conduisit. Adelaïde ne me reconnut qu'après quelques momens d'examen. Le Baron enchanté de l'extrême ressemblance qu'il y avoit entre ma sœur & moi , nous accabloit de caresses , & nous embrassoit tour-à-tour. Cependant Adelaïde se repentoit d'être venue seule au parloir : que je suis fâchée , dit-elle , de n'avoir point amené ma bonne amie ! comme nous aurions joui de sa surprise ! mon cher papa , permettez-vous que je l'aille chercher ?

le Baron y consentit. En rentrant, Adelaïde dit à Sophie : ma bonne amie, embrassez ma sœur. Sophie interdite m'examinait, elle s'arrêta confondue, embrassez donc Mademoiselle, dit la vieille gouvernante, trompée par la métamorphose : Mademoiselle, embrassez donc ma fille, répéta le Baron, que la scène amusoit. Sophie rougit & s'approcha en tremblant ; mon cœur palpitoit. Je ne fais quel secret instinct nous conduisit, je ne fais avec quelle adresse nous déroba mes notre bonheur aux témoins intéressés qui nous observoient ; ils crurent que dans cette douce étreinte nos joues seulement s'étoient rencontrées.. mes levres avoient pressé les levres de Sophie ! Lecteurs sensibles qui vous êtes attendris quelquefois avec l'amante de Saint - Preux (1), jugez

(1) Dans la nouvelle Héloïse.

quel plaisir nous goûtâmes. . . . C'étoit aussi le premier baiser de l'amour.

A notre retour nous trouvâmes à l'hôtel M. de Rosambert qui m'attendoit. Le Baron fût bientôt de quoi il s'agissoit , & me permit plus aisément que je ne l'aurois cru , de passer la nuit entiere au bal. Sa voiture nous y conduisit. Je vais , me dit le Comte , vous présenter à une jeune dame qui m'estime beaucoup ; il y a deux grands mois que je lui ai juré une ardeur éternelle , & plus de six semaines que je la lui prouve. Ce langage étoit pour moi tout-à-fait énigmatique ; mais déjà je commençois à rougir de mon ignorance ; je souris d'un air fin , pour faire croire à Rosambert que je le comprenois. Comme je vais la tourmenter, continuait-il , ayez l'air de m'aimer beaucoup , vous verrez quelle mine elle fera ! surtout ne vous avisez pas de lui dire

que vous n'êtes pas fille.... oh, nous allons la désoler !

Dès que nous parûmes dans l'assemblée, tous les regards se fixerent sur moi : j'en fus troublé, je sentis que je rougissais, je perdis toute contenance. Il me vint d'abord dans l'esprit que quelque partie de mon ajustement mal arrangée, ou que mon maintien emprunté m'avoient trahi, mais bientôt, à l'empressement général des hommes, au mécontentement universel des femmes, je jugeai que j'étois bien déguisé. Celle-ci me jettoit un regard dédaigneux, celle-là m'examinait d'un petit air boudeur, on agitoit les éventails, on se parloit tout bas, on sourioit malignement ; je vis que je recevois l'accueil dont on honore, dans un cercle nombreux, une rivale trop jolie qu'on y voit pour la première fois.

Une très-belle femme entra, c'étoit la maîtresse du Comte ; il lui présenta sa parente qui sortoit, disoit-il, du couvent. La dame, (elle s'appelloit la marquise de B***) m'accueillit très-obligeamment, je pris place auprès d'elle, & les jeunes gens firent un demi-cercle autour de nous. Le Comte, bien-aise d'exciter la jalousie de sa maîtresse, affectoit de me donner une préférence marquée. La Marquise apparemment piquée de sa coquetterie, & bien résolue de l'en punir, en lui dissimulant le dépit qu'elle en ressentoit, redoubla pour moi de politesse & d'amitié : Mademoiselle, avez-vous du goût pour le couvent, me dit-elle ? — Je l'aimerois bien, Madame, s'il s'y trouvoit beaucoup de personnes qui vous ressemblassent. La Marquise me témoigna par un sourire combien ce compliment la flattoit, elle me fit plusieurs autres questions,

parut enchantée de mes réponses , m'accabla de ces petites carettes que les femmes se prodiguent entr'elles , dit à Rosambert qu'il étoit trop heureux d'avoir une telle parente , & finit par me donner un baiser tendre que je lui rendis poliment. Ce n'étoit pas ce que Rosambert vouloit , ni ce qu'il s'étoit promis. Désolé de la vivacité de la Marquise , & plus encore de la bonne foi avec laquelle je recevois ses carettes , il se pencha à son oreille , & lui découvrit le secret de mon déguisement. Bon , quelle apparence ! s'écria la Marquise , après m'avoir considéré quelques momens. Le Comte protesta qu'il avoit dit la vérité. Elle me regarda de nouveau : quelle folie ! cela ne se peut pas. Et le Comte renouvela ses protestations. Quelle idée ! reprit la Marquise en baissant la voix , savez-vous ce qu'il dit ? Il soutient que vous

êtes un jeune homme déguisé, je répondis timidement & bien bas qu'il disoit la vérité. La Marquise me lança un regard tendre, me serra doucement la main, & feignant de m'avoir mal entendu : je le savois bien, dit-elle assez haut, cela n'avoit pas l'ombre de vraisemblance : puis s'adressant au Comte : mais, Monsieur, à quoi cette plaisanterie ressemble-t-elle ? — Quoi ! reprit celui-ci très-étonné, Mademoiselle prétend ! — Comment si elle le prétend ! mais voyez donc ! un enfant si aimable ! une aussi jolie personne ! — Quoi ! dit encore le Comte. — Oh, Monsieur, finissez, reprit la Marquise avec une humeur très-marquée, vous me croyez folle ou vous êtes fou.

Je crus de bonne foi qu'elle ne m'avoit pas compris, je baissai la voix ; je vous demande pardon, Madame, je me suis peut-être mal expliqué ; je

ne suis pas ce que je parois être, le Comte vous a dit la vérité. Je ne vous crois pas plus que lui, répondit-elle en affectant de parler encore plus bas que moi ; elle me ferra la main. — Je vous assure, Madame.... — Taisez-vous, vous êtes une friponne ; mais vous ne me ferez pas prendre le change plus que lui ; & elle m'embrassa de nouveau. Rosambert qui ne nous avoit pas entendus, demeura stupéfait. La jeunesse qui nous environnoit, paroissoit attendre avec autant de curiosité que d'impatience la fin & l'explication d'un dialogue aussi obscur pour elle ; mais le Comte retenu par la crainte de déplaire à sa maîtresse en se couvrant lui-même de ridicule, se flattant d'ailleurs que je finirois bientôt le quiproquo, se mordoit les lèvres & n'osoit plus dire un seul mot. Heureusement la Marquise vit entrer la comtesse

de *** son amie : je ne fais ce qu'elle lui dit à l'oreille; mais aussitôt la Comtesse s'attacha à Rosambert & ne le quitta plus.

Cependant le bal étoit commencé, je figurois dans une contre-danse, le hasard voulut que la Comtesse & Rosambert se trouvassent assis derrière la place que j'occupois. La jeune dame lui disoit : non, non, tout cela est inutile, je me suis emparé de vous pour toute la soirée, je ne vous cède à personne. Plus jalouse qu'un sultan, je ne vous laisse parler à qui que ce soit, vous ne danserez pas ou vous danserez avec moi, & si vous pensez tout ce que vous me dites d'obligeant, je vous défends de dire un mot, un seul mot à la Marquise ni à votre jeune parente. — Ma jeune parente? interrompit le Comte, si vous saviez — Je ne veux rien savoir, je prétends



seulement que vous restiez là. Hé ! mais, ajouta-t-elle légèrement, j'ai peut-être des projets sur vous, allez vous faire le cruel ? Je n'en entendis pas davantage, la contre-danse finissoit. La Marquise ne m'avoit pas perdu de vue un moment ; je voulus me reposer, je trouvai une place auprès d'elle, nous commençâmes, reprîmes, quitâmes & reprîmes vingt fois une conversation fort animée, souvent interrompue par ses caresses, & dans laquelle je vis bien qu'il falloit lui laisser une erreur qui paroissoit lui plaire.

Le Comte ne cessoit de nous observer avec une inquiétude très-marquée ; la Marquise ne paroissoit pas s'en appercevoir : mon intention, me dit-elle enfin, n'est pas de passer ici la nuit entière, & si vous m'en croyez, vous ménagerez votre santé. Acceptez chez moi une collation légère, il est plus de
minuit,

minuit, M. le Marquis ne tardera pas à me venir joindre, nous irons souper chez moi, ensuite je vous reconduirai moi-même chez vous. Au reste, ajouta-t-elle d'un air négligé, c'est un singulier homme que M. de B***. Il lui prend de tems en tems des caprices de tendresse pour moi, il a des accès de jalousie fort ridicules, des airs d'attention dont je le dispenserois volontiers; quant à la fidélité qu'il me jure, je n'y crois pas plus que je ne m'en soucie, cependant je ne serois pas fâchée de la mettre à l'épreuve; il va vous voir, il vous trouvera charmante. Vous ne recommencerez pas alors ce petit conte de votre déguisement, c'est une jolie plaisanterie, mais nous l'avons épuisée; aussi, loin de la répéter devant M. de B***, vous voudrez bien, s'il ne vous répugne pas de m'obliger un peu, vous voudrez bien lui faire quelques avances. Je demandai

à la Marquise ce que c'étoit que des avances. Elle rit de bon cœur de l'ingénuité de ma question, & puis me regardant d'un air attendri : écoutez, me dit-elle, vous êtes femme, cela est clair, ainsi toutes les caresses que je vous ai faites ce soir ne font que des amitiés ; mais si vous étiez effectivement un jeune homme déguisé, & que le croyant je vous eusse traité de la même manière, cela s'appelleroit des avances, & des avances très-fortes. Je lui promis de faire des avances au Marquis—Fort bien, souriez à ses propos, regardez-le d'un certain air ; mais ne vous avisez pas de lui serrer la main comme je vous fais, & de l'embrasser comme je vous embrasse ; cela ne feroit ni décent ni vraisemblable.

Nous en étions là quand le Marquis arriva. Il me parut jeune encore, il étoit assez bien fait, mais d'une taille fort petite, & ses manières ressembloient à sa taille ; sa figure avoit de la

gâité, mais de cette gâité qui fait qu'on rit toujours aux dépens de celui qui l'inspire. Voici mademoiselle Duportail, lui dit la Marquise (je m'étois donné ce nom) c'est une jeune parente du Comte, vous me remercierez de vous l'avoir fait connoître, elle veut bien venir souper avec nous. Le Marquis trouva que j'avois *la physionomie heureuse*, il me prodigua des éloges ridicules, je l'en remerciai par des complimens outrés. Je suis très-content, me dit-il, d'un air pesant qu'il croyoit fin, que vous me fassiez l'honneur de souper chez moi, Mademoiselle, vous êtes jolie, très-jolie, & ce que je vous dis là est certain, car je me connois en physionomie. Je répondis par le plus agréable sourire: ma chere enfant, me disoit la Marquise de l'autre côté, j'ai engagé votre parole, vous êtes trop polie pour me dédire; au reste, je

vous débarrasserai du Marquis dès qu'il vous ennuiera : elle me ferra la main ; le Marquis la vit. Oh , que je voudrois , dit-il , tenir une de ces petites mains-là dans les miennes ! je lui lançai une œillade meurtrière : partons , Mesdames , partons , s'écria-t-il d'un air léger & conquérant. Il sortit pour appeller ses gens.

Le Comte qui l'entendit vint à nous , quelques efforts que la Comtesse eût fait pour le retenir. Il me dit d'un ton sérieusement ironique : Monsieur se trouve sans doute fort bien sous ses habits galans , il ne compte pas apparemment défabuser la Marquise ? Je répondis sur le même ton , mais en baissant la voix : mon cher parent , voudriez-vous sitôt détruire votre ouvrage ? Il s'adressa à la Marquise : Madame , je me crois en conscience obligé de vous avertir encore une fois que ce n'est point mademoiselle Duportail

qui aura le bonheur de souper chez vous ; mais bien le chevalier de Faublas , mon très-jeune & très-fidèle ami. Et moi , Monsieur , lui répondit - on , je vous déclare que vous avez trop compté sur ma patience ou sur ma crédulité. Ayez la bonté de cesser cet impertinent badinage , ou décidez-vous à ne me revoir jamais. — Je me fens le courage de prendre l'un & l'autre parti , Madame , je ferois défolé de troubler vos plaisirs par mes indiscretions , ou de les gêner par mes importunités. Le Marquis rentroit au moment même , il frappa sur l'épaule de Rosambert , & le retenant par le bras : quoi ! tu ne soupes pas avec nous ? tu nous laisse ta parente ? fais-tu qu'elle est jolie ta parente ! fais-tu que sa physionomie promet ! Il baissa la voix : mais , entre nous , je crois la petite personne un peu vive ! — Oh oui , très-jolie

& très-vive, reprit le Comte avec un sourire amer, elle ressemble à bien d'autres; & puis comme s'il eût pressenti le fort prochain de ce bon mari, je vous souhaite une bonne nuit, lui dit-il. Quoi! penses-tu, reprit le Marquis, que je garde ta parente pour?... écoute donc, si elle le vouloit bien! je vous souhaite une bonne nuit, répéta le Comte, & il sortit en éclatant de rire. La Marquise soutint que M. de Rosambert devenoit fou; je trouvai qu'il étoit fort malhonnête: Pas du tout, me dit confidemment le Marquis, il vous aime à la rage, il a vu que je vous faisois ma cour, il est jaloux.

En cinq minutes nous fûmes à l'hôtel du Marquis; on servit aussi-tôt, je fus placé entre la Marquise & son galant époux qui ne cessoit de me dire ce qu'il croyoit de très-jolies choses. Trop occupé d'abord à satisfaire l'appétit tout-à-fait mâle que la danse

m'avoit donné, je n'employai pour lui répondre que le langage des yeux. Dès que ma faim fut un peu calmée, j'applaudis sans ménagement à toutes les sottises qu'il lui plut de me débiter, & ses mauvais bons-mots lui valurent mille complimens dont il fut enchanté. La Marquise qui m'avoit toujours considéré avec la plus grande attention, & dont les regards s'animoient visiblement, s'empara d'une de mes mains ; curieux de voir jusqu'où s'étendrait le pouvoir de mes charmes trompeurs, j'abandonnai l'autre au Marquis. Il la saisit avec un transport inexprimable. La Marquise plongée dans des réflexions profondes, sembloit méditer quelque projet important ; je la voyois successivement rougir & trembler, & sans dire un seul mot, elle pressoit légèrement ma main droite engagée dans les siennes. Ma main gauche

étoit dans une prison moins douce ; le Marquis la ferroit de manière à me faire crier. Charmé de sa bonne fortune, tout fier de son bonheur, tout étonné de l'adresse avec laquelle il trompoit sa femme en sa présence même, il pouffoit de tems en tems de longs soupirs dont j'étois étourdi, & des éclats de rire dont le plafond retentissoit ; ensuite craignant de se trahir, cherchant à étouffer ce rire éclatant que la Marquise auroit pu remarquer, peut-être aussi croyant me faire une gentilleffe, il me mordoit les doigts.

La belle Marquise sortit enfin de sa rêverie pour me dire : Mademoiselle Duportail, il est tard, vous deviez passer la nuit entière au bal, on ne vous attend pas chez vous avant huit ou neuf heures du matin, restez chez moi ; j'offrirois à toute autre un appartement d'amie, vous pouvez disposer du mien ;

Je dois, ajouta-t-elle d'un ton caressant, vous servir aujourd'hui de maman, je ne veux pas que ma fille ait une autre chambre à coucher que la mienne, je vais lui faire dresser un lit près du mien. . . . Et pourquoi donc faire dresser un lit, interrompit le Marquis, on est fort bien deux dans le vôtre; quand je vais vous y trouver, moi, est-ce que je vous gêne? j'y dors tout d'un somme, & vous aussi. En finissant, il me donna amoureusement par-dessous la table un grand coup de genou qui me froissa la peau : je répondis à cette galanterie sur le champ, de la même manière & si vigoureusement qu'il lui échappa un grand cri. La Marquise se leva d'un air alarmé : ce n'est rien, lui dit-il, ma jambe a accroché la table. J'étouffois de rire, la Marquise n'y tint pas plus que moi, & son cher époux, sans savoir pourquoi,

se mit à rire plus fort que nous deux.

Quand notre excessive gaité fut un peu modérée, la Marquise me renouvela ses offres : acceptez la moitié du lit de Madame, crioit le Marquis, acceptez, je vous le dis, vous y ferez bien, vous verrez que vous y ferez bien. Je vais revenir tout-à-l'heure : mais acceptez : il nous quitta. Madame, dis-je à la Marquise, votre invitation m'honore autant qu'elle me flatte ; mais est-ce à mademoiselle Duportail ou à M. de Faublas que vous la faites ? — Encore cette mauvaise plaisanterie du Comte, petite friponne ! & c'est vous qui la répétez ! ne vous ai-je pas dit que je ne vous croyois pas ? — Mais Madame. . . . — Paix, paix, reprit-elle, en posant son doigt sur ma bouche, le Marquis va rentrer, qu'il ne vous entende pas dire de pareilles folies. Cette charmante enfant ! (elle m'embrassa

tendrement) comme elle est timide & modeste! mais comme elle est maligne! allons, petite espiègle, venez: elle me tendit la main, nous passâmes dans son appartement.

Il étoit question de me mettre au lit. Les femmes de la Marquise voulurent me prêter leur ministère, je les priai en tremblant d'offrir à leur maîtresse leurs services dont je saurois bien me passer. Oui, dit la Marquise attentive à tous mes mouvemens, ne la gênez pas; c'est un enfantillage de couvent, laissez-la faire. Je passai promptement derrière les rideaux; mais je me trouvai dans un grand embarras quand il fallut me dépouiller de ces habits dont l'usage m'étoit si peu familier. Je cassois les cordons, j'arrachois les épingles, je me piquois d'un côté, je me déchirois de l'autre; plus je me hâtois & moins j'allois vite. Une femme

de-chambre passa près de moi au moment où je venois d'ôter mon dernier jupon. Je tremblai qu'elle n'entrouvrit les rideaux, je me précipitai dans le lit, émerveillé de la singulière aventure qui m'avoit conduit là, mais ne soupçonnant pas encore qu'on pût avoir, en couchant deux, d'autres desirs que de causer ensemble, avant de s'endormir. La Marquise ne tarda pas à me suivre; la voix de son mari se fit entendre: ces dames me permettront bien d'assister à leur coucher? Quoi! déjà au lit! il voulut m'embrasser, la Marquise se fâcha sérieusement, il ferma lui-même les rideaux, & nous rendant le souhait que lui avoit fait le Comte, il nous cria de la porte: une bonne nuit.

Un silence profond régna quelques instans. Dormez-vous déjà, belle enfant? me dit la Marquise d'une voix altérée. — Oh non, je ne dors pas! elle se précipita

pita dans mes bras, & me pressa contre son sein. Dieux ! s'écria-t-elle avec une surprise bien naturellement jouée, si elle étoit feinte, c'est un homme ! & puis me repoussant avec promptitude : quoi ! Monsieur, il est possible ? Madame, je vous l'ai dit, répliquai-je en tremblant. — Vous l'avez dit, Monsieur, mais cela est croyable ? il s'agissoit bien de dire il ne falloit pas rester chez moi ou du moins il ne falloit pas empêcher qu'on vous dressât un autre lit — Madame ce n'est pas moi ! c'est M. le Marquis. — Mais, Monsieur, parlez donc plus bas Monsieur, il ne falloit pas rester chez moi, il falloit vous en aller. — Hé bien, Madame, je m'en vais ! . . . elle me retint par le bras : vous vous en allez ! où cela, Monsieur ! & quoi faire ? réveiller mes femmes ! risquer un esclandre ! peut-être montrer à

tous mes gens qu'un homme est entré dans mon lit ; qu'on me manque à ce point ?... — Madame, je vous demande pardon, ne vous fâchez pas, je m'en vais me jeter dans un fauteuil. — Oui, dans un fauteuil ! oui... sans doute il le faut !... mais voyez la belle ressource ! (en me retenant toujours par le bras). Fatigué comme il est ! par le froid qu'il fait ! s'épuiser ! détruire sa santé !... vous mériteriez que je vous traitasse avec cette rigueur... allons restez-là ; mais promettez d'être sage. — Pourvu que vous me pardonniez, Madame... — Non, je ne vous pardonne pas ! mais j'ai plus d'attention pour vous que vous n'en avez pour moi. Voyez comme la main est déjà froide ! & par pitié elle la posa sur son col d'ivoire. Guidée par la nature & par l'amour, cette heureuse main descendit un peu ; je ne savais quelle agitation

faisoit bouillonner mon sang. Aucune femme éprouva-t-elle jamais l'embarras où il me met ! reprit la Marquise d'un ton plus doux. — Ah, pardonnez-moi donc, ma chère maman... — Oui, votre chère maman ! vous avez bien des égards pour votre maman ! petit libertin que vous êtes ! ses bras qui m'avoient repoussé d'abord m'attiroient doucement. Bientôt nous nous trouvâmes si près l'un de l'autre, que nos lèvres se rencontrèrent, j'eus la hardiesse d'imprimer sur les siennes un baiser brûlant. Faublas, est-ce là ce que vous m'avez promis ? me dit-elle d'une voix presque éteinte. Sa main s'égara, un feu dévorant circuloit dans mes veines... Ah, Madame, pardonnez-moi, je me meurs ! Ah, mon cher Faublas... mon ami !... je restois sans mouvement. La Marquise eut pitié de mon embarras qui ne pouvoit lui déplaire.....

elle aida ma timide inexpérience Je reçus avec autant d'étonnement que de plaisir, une charmante leçon que je répétai plus d'une fois.

Nous employâmes plusieurs heures dans ce doux exercice; je commençois à m'endormir sur le sein de ma belle maîtresse, quand j'entendis le bruit d'une porte qui s'ouvroit doucement, on entroit, on s'avançoit sur la pointe du pied; j'étois sans armes dans une maison que je ne connoissois point, je ne pus me défendre d'un mouvement d'effroi. La Marquise qui devina ce que c'étoit, me dit tout bas de prendre sa place & de lui céder la mienne; j'obéis promptement: à peine m'étois-je tapi sur le bord du lit, qu'on entr'ouvrit les rideaux du côté que je venois de quitter. Qui vient me réveiller ainsi, dit la Marquise? on hésita quelques instans, ensuite on s'expliqua sans lui répondre. Et

quelle est cette fantaisie, continue-t-elle ? Quoi ! Monsieur, vous choisissez aussi mal votre temps, sans attention pour moi, sans respect pour l'innocence d'une jeune personne qui peut-être ne dort pas, ou qui pourroit se réveiller ! Vous n'êtes guère raisonnable, je vous prie de vous retirer. Le Marquis insistoit, en balbutiant à sa femme de comiques excuses : Non Monsieur, lui dit-elle, je ne le veux point, cela ne fera point, je vous assure que cela ne fera point, je vous supplie de vous retirer : elle se jeta hors du lit, le prit par le bras & le mit à la porte.

Ma belle maîtresse revint à moi en riant : ne trouvez-vous pas mon procédé bien noble, me dit-elle ? voyez ce que j'ai refusé à cause de vous. Je sentis que je lui devois un dédommagement, je l'offris avec ardeur, on l'accepta avec reconnaissance ; une femme

de vingt-cinq ans est si complaisante quand elle aime ! la Nature a tant de ressources dans un novice de seize ans !

Cependant tout est borné chez les foibles humains, je ne tardai pas à m'endormir profondément ; quand je me réveillai, le jour pénétrait dans l'appartement, malgré les rideaux : je songeai à mon pere.... hélas, je me souvins de ma Sophie ! une larme s'échappa de mes yeux, la Marquise s'en apperçut. Déjà capable de quelque dissimulation, j'attribuai au chagrin de la quitter la pénible agitation que j'éprouvois ; elle m'embrassa tendrement, je la vis si belle ! l'occasion étoit si pressante !.... Quelques heures de sommeil avoient ranimé mes forces.... L'ivresse du plaisir dissipa les remords de l'amour.

Il fallut enfin songer à nous séparer. La Marquise me servit de femme-de-chambre ; elle étoit si adroite, que ma

toilette eût été bientôt faite , si nous avions pu sauver les distractions. Quand nous crûmes qu'il ne manquoit plus rien à mon ajustement , la Marquise sonna ses femmes. Le Marquis attendoit depuis plus d'une heure qu'il fît jour chez Madame. Il me complimenta sur ma diligence : je suis sûr , me dit-il , que vous avez passé une excellente nuit ; & sans me donner le tems de répondre : elle paroît fatiguée pourtant : elle a les yeux battus ! voilà ce que c'est que cette danse ! on s'en donne par-dessus les yeux , & le lendemain on n'en peut plus ! je le dis tous les jours à la Marquise qui n'en tient compte : allons , il faut réparer les forces de cette charmante enfant , après cela , nous la reconduirons chez elle.

Ce nous la reconduirons étoit très-propre à m'inquiéter. Je témoignai au Marquis qu'il suffiroit que la Marquise

prit cette peine ; il insista. La Marquise se joignit à moi pour lui faire perdre cette idée ; il nous répondit que Monsieur Duportail ne pouvoit trouver mauvais qu'il lui ramenât sa fille , puisque la Marquise seroit avec nous , qu'il étoit curieux de connoître l'heureux pere d'une aussi aimable enfant. Quelques efforts que nous fissions , nous ne pûmes l'empêcher de nous accompagner.

Je commençois à craindre que cette aventure , qui avoit eu de si heureux commencemens , ne finît fort mal. Je ne vis rien de mieux à faire que de donner au cocher du Marquis la véritable adresse de M. Duportail : Chez M. Duportail , près de l'Arsenal , lui dis-je. La Marquise sentoit mon embarras & le partageoit ; aucun expédient ne s'étoit encore présenté à mon esprit , quand nous arrivâmes à la porte de mon prétendu pere.

Il étoit chez lui, on lui dit que le marquis & la marquise de B*** lui ramenoient sa fille. Ma fille ! s'écria-t-il, avec la plus vive agitation, ma fille ! il accourut vers nous. Sans lui donner le tems de dire un seul mot, je me jetai à son col, oui, lui dis-je, vous êtes veuf & vous avez une fille. Parlez plus bas encore, reprit-il avec vivacité, parlez plus bas, qui vous l'a dit ? — Eh mon Dieu ! ne m'entendez-vous pas ? C'est moi qui suis votre fille. Gardez-vous de dire *non* devant le Marquis. M. Duportail plus tranquille, mais non moins étonné, sembloit attendre qu'on s'expliquât. Monsieur, lui dit la Marquise, Mademoiselle Duportail a passé une partie de la nuit au bal, & l'autre partie chez moi. Êtes-vous fâché, Monsieur, lui dit le Marquis qui remarquoit son étonnement, que Mademoiselle ait passé une partie de la nuit chez moi ?

vous auriez tort , car elle a couché dans l'appartement de Madame , dans son lit même , avec elle ; on ne pouvoit la mettre mieux. Êtes-vous fâché que je l'aie accompagnée jusqu'ici , j'avoue que ces dames ne le vouloient pas , c'est moi. . . . Je suis très-sensible , répondit enfin M. Duportail , tout-à-fait revenu de sa première surprise , & d'ailleurs bien instruit par les discours du Marquis , je suis très-sensible aux bontés que vous avez eues pour ma fille ; mais je dois vous déclater devant elle , (il me regarda , je tremblois) que je suis fort étonné qu'elle ait été au bal déguisée de cette façon là. Comment ! déguisée ? Monsieur , interrompit la Marquise. — Oui madame , un habit d'amazone ! cela convient-il à ma fille ? ou du moins ne devoit-elle pas me demander mon avis & ma permission ?

Ravi de l'ingénieuse tournure que

mon nouveau père avoit prise, j'affectai de paroître humiliée. Ah ! je croyois que le papa le savoit, dit le Marquis ; Monsieur il faut pardonner cette petite faute. Mademoiselle votre fille a la physionomie la plus heureuse, je vous le dis & je m'y connois ! mademoiselle votre fille ! .. c'est une charmante personne, elle a enchanté tout le monde, ma femme sur-tout ; oh ! tenez, ma femme en est folle. Il est vrai, Monsieur, dit la Marquise, avec un sang-froid admirable, que Mademoiselle m'a inspiré toute l'amitié qu'elle mérite.

Je me croyois sauvé, lorsque mon véritable père, le Baron de Faublas, qui ne se faisoit jamais annoncer chez son ami, entra tout-à-coup. Ah ! Ah ! dit il, en m'appercevant. ... M. Duportail, courut à lui les bras ouverts ; mon cher Faublas, vous voyez ma fille, que Monsieur le Marquis & Madame

la marquise de B*** me ramenant !
Votre fille ! interrompit mon pere. —
Hé oui, ma fille ! vous ne la reconnois-
sez pas sous cet habit ridicule : Mademoiselle, ajouta-t-il avec colere, passez dans votre appartement, & que personne ne vous surprenne plus dans cet équipage indécent !

Je fis, sans dire mot, une révérence à M. de B***, qui paroissoit me plaindre, & une à la Marquise, qui me voyoit à peine, car au nom de mon pere, elle avoit été si troublée, que je craignis qu'elle ne se trouvât mal. Je me retirai dans la piece voisine & je prêtai l'oreille. Votre fille ! répéta encore le Baron. — Eh ! oui, ma fille ! qui s'est avisée d'aller au bal avec les habits que vous lui avez vus. Monsieur le Marquis vous dira le reste. Et effectivement M. le Marquis répéta à mon pere tout ce qu'il avoit dit à M. Duportail,

portail, il lui affirma que j'avois couché dans l'appartement de sa femme, dans son lit même, avec elle. Elle est fort heureuse, dit mon pere, en regardant la Marquise. . . . Fort heureuse, répéta-t-il, qu'une si grande imprudence n'ait pas eu des suites fâcheuses. Eh ! quelle si grande imprudence a donc commise cette chere enfant, répliqua la Marquise que j'avois vu déconcertée, mais dont les forces s'étoient ranimées promptement. Quoi ! parce qu'elle a pris un habit d'amazone ! Sans doute, interrompit le Marquis, ce n'est qu'une vétille ! & vous, Monsieur, (en s'adressant à mon pere, d'un ton fâché) permettez-moi de vous dire qu'au-lieu de vous permettre, sur le compte de la jeune personne, des réflexions qui peuvent lui nuire, vous feriez bien mieux de vous joindre à nous pour obtenir que son pere lui

pardonne. Madame, dit M. Duportail à la Marquise, je le lui pardonne à cause de vous, (en s'adressant au Marquis) mais à condition qu'elle n'y retournera plus. En habit d'amazone, soit, répondit celui-ci ; mais j'espère que vous nous la renverrez avec ses habits ordinaires ; nous serions trop privés de ne plus voir cette charmante enfant. Assurément, dit la Marquise en se levant, & si Monsieur son pere veut nous rendre un véritable service, il l'accompagnera. M. Duportail reconduisit la Marquise jusqu'à sa voiture, en lui prodiguant les remerciemens qu'il étoit présumé lui devoir.

Leur départ me soulagea d'un pesant fardeau. Voilà une bien singuliere aventure, dit M. Duportail en rentrant : Très-singuliere, répondit mon pere, la Marquise est une fort belle femme, le petit drôle est bien heureux. Savez-vous, répliqua son ami, qu'il a presque

pénétré mon secret ? quand on m'a annoncé ma fille , j'ai cru que ma fille m'étoit rendue , & quelques mots échappés m'ont trahi. — Eh bien , il y a un remède à cela , Faublas est plus raisonnable qu'on ne l'est ordinairement à son âge ; pour qu'il fût prodigieusement avancé , il ne lui manquoit que quelques lumieres qu'il a fans doute acquises cette nuit : il a l'ame noble & le cœur excellent ; un secret qu'on devine ne nous lie pas , comme vous savez , mais un honnête homme se croiroit déshonoré , s'il trahissoit celui qu'un ami lui a confié ; apprenez le vôtre à mon fils ; point de demi-confiance , je vous répons de sa discrétion. — Mais , des secrets de cette importance !..... il est si jeune !..... — Si jeune ! mon ami , un Gentilhomme l'est-il jamais , quand il s'agit de l'honneur ! mon fils , déjà dans son adolef-

cence, ignoreroit un des devoirs les plus sacrés de l'homme qui pense ! un enfant que j'ai élevé auroit besoin de l'expérience de son pere, pour ne pas faire une bafteffe ! ... — Mon ami, je me rends. — Mon cher Duportail, croyez que vous ne vous en repentirez jamais. J'espere d'ailleurs que cette confiance, devenue presque nécessaire, ne fera pas tout-à-fait inutile. Vous savez que j'ai fait quelques sacrifices pour donner à mon fils une éducation convenable à sa naissance & proportionnée aux espérances qu'il me fait concevoir ; qu'il reste encore un an dans cette Capitale pour s'y perfectionner dans ses exercices, cela suffit je crois ; ensuite il voyagera, & je ne serois pas fâché qu'il s'arrêtât quelques mois en Pologne. Baron, interrompit Monsieur Duportail, le détour dont votre amitié se sert, est aussi ingénieux que délicat ; je sens toute l'honnêteté de

votre proposition qui m'est très-agréable, je vous l'avoue. Ainsi, reprit le Baron, vous voudriez bien donner à Faublas une lettre pour le bon ferviteur qui vous reste dans ce pays-là ; Boleffas & mon fils feront de nouvelles recherches. Mon cher Lovzinski, ne désespérez pas encore de votre fortune ; si votre fille existe, il n'est pas impossible qu'elle vous soit rendue. Si le Roi de Pologne..... Mon pere parla plus bas, & tira son ami à l'autre bout de l'appartement : ils y causerent plus d'une demi-heure : après quoi, tous deux s'étant rapprochés de la porte contre laquelle j'étois placé, j'entendis le Baron qui disoit : je ne veux pas lui demander les détails de son aventure, probablement ils sont assez plaisans, je ne les entendrois pas avec l'air de sévérité qui conviendrait ; sans doute, il vous contera de point en point son

histoire, vous m'en ferez part : au reste, je crois que nous venons de voir un sot mari. Il n'est pas le seul, mon ami, répondit M. Duportail. On le fait bien, répliqua le Baron ; mais il n'en faut rien dire.

Je les entendis s'approcher de ma porte, j'allai me jeter dans un fauteuil. Le Baron me dit en entrant : ma voiture est là, faites-vous reconduire à l'hôtel, allez vous reposer, & désormais je vous défends de sortir avec cet habit. Mon ami, me dit, M. Duportail, qui me suivit jusqu'à la porte, un de ces jours nous dînerons ensemble tête-à-tête, vous savez une partie de mon secret, je vous apprendrai le reste ; mais sur-tout de la discrétion. Songez d'ailleurs que je vous ai rendu service. Je l'assurai que je ne l'oublierois pas, & qu'il pouvoit être tranquille. Dès que je fus rentré chez moi, je me mis au lit, & m'endormis profondément.

Il étoit fort tard quand je me réveillai : M. Perfon & moi nous fûmes au couvent ; avec quelle douce émotion je revis ma Sophie ! Sa contenance modeste , son innocence ingénue , l'accueil timide & caressant qu'elle me fit , un petit air d'embarras que lui donnoit encore le souvenir du baiser de la veille , tout en elle inspiroit l'amour , mais l'amour tendre & respectueux. Cependant l'image des charmes de la Marquise me poursuivoit jusqu'au parloir ; mais que d'avantages précieux sa jeune rivale avoit sur elle ! Il est vrai que les plaisirs de la nuit dernière se représentoient vivement à mon imagination échauffée ; mais combien je leur préférois ce moment délicieux où j'avois trouvé , sur les levres de Sophie , une ame nouvelle : la Marquise régnoit sur mes sens étonnés ; mon cœur adoroit Sophie.

Le lendemain je me souvins que la Marquise m'attendoit chez elle ; mais

je me souvins aussi que le Baron m'avoit dit : *je vous défends de sortir avec cet habit*. D'ailleurs comment me présenter chez la Marquise, sans être au moins accompagnée d'une femme-de-chambre ; il ne falloit pas songer au Comte, qui sans doute n'étoit pas tenté de m'y conduire ; & le Marquis ne trouveroit-il pas singulier qu'une jeune personne sortît toute seule ? Impatient de revoir ma belle maîtresse, mais retenu par la crainte de déplaire à mon père, je ne savois à quoi me résoudre. Jasinin vint me dire qu'une femme d'un certain âge envoyée par Mademoiselle Justine demandoit à me parler. — Je ne fais quelle est cette Demoiselle Justine ; mais faites entrer. Mademoiselle Justine m'a chargée de vous présenter ses respects, me dit la femme, & de vous remettre ce paquet & cette lettre. Avant d'ouvrir le

paquet, je pris la lettre dont l'adresse étoit simplement à *Mademoiselle Duportail*. J'ouvris avec empressement & je lus :

« Donnez-moi de vos nouvelles, ma
» chere enfant, avez-vous passé une
» bonne nuit? Vous aviez besoin de
» repos, je crains fort que les fatigues
» du bal & la scene désagréable que
» M. votre pere vous a faite, n'aient
» altéré votre fanté. Je suis désolée que
» vous avez été grondée à cause de
» moi, croyez que cette scene trop
» longue m'a fait souffrir autant que
» vous. M. le Marquis parle de retour-
» ner au bal, ce soir; je ne m'y sens pas
» disposée, & je crois que vous n'en
» avez pas plus d'envie que moi. Cepen-
» dant, comme il faut qu'une maman
» ait de la complaisance pour sa fille,
» sur-tout quand elle en a une aussi ai-
» mable que vous; nous irons au bal,

” si vous le voulez. Je n’ai point ou-
” blié que l’habit d’amazone vous est
” interdit, & j’ai pensé que peut-être
” vous n’aviez point d’autre habit de
” bal, parce que ce n’est point un
” meuble de couvent, c’est pour cela
” que je vous envoie l’un des miens :
” nous sommes à-peu-près de la même
” taille, je crois qu’il vous ira bien.

” Justine m’a dit que vous aviez be-
” soin d’une femme-de-chambre ; celle
” qui vous remettra ma lettre, est sa-
” ge, *intelligente & adroite*, vous pouvez
” la prendre à votre service, & lui
” donner *toute votre confiance*, je vous
” répons d’elle.

” Je ne vous invite point à dîner avec
” moi, je fais que M. Duportail dîne
” rarement sans sa fille ; mais si vous
” aimez votre chère maman autant
” qu’elle vous aime, vous viendrez dans
” la soirée, le plutôt que vous pourrez.

» M. le Marquis ne dîne point chez
» lui ; venez de bonne heure, mon
» enfant, je ferai seule toute l'après-
» dinée, vous me ferez compagnie.
» Croyez que personne ne vous aime
» autant que votre chere maman. La
» marquise de B***.

» P. S. Je n'ai point la force de
» vous mander toutes les folies que le
» Marquis veut que je vous écrive de
» sa part. Au reste, grondez-le bien
» quand vous le verrez, il vouloit ce
» matin envoyer en son nom, chez
» M. Duportail. J'ai eu toutes les peines
» du monde à lui faire comprendre que
» cela n'étoit pas raisonnable, & qu'il
» étoit plus décent que ce fût moi qui
» vous écrivisse ».

Je fus enchanté de cette lettre : Mon-
sieur, me dit la femme intelligente qui
me l'apportoit ; Justine est la femme-
de-chambre de Madame la marquise

de B***, & si Mademoiselle le veut bien, je ferai la sienne aujourd'hui & demain. Au reste, Monsieur ou Mademoiselle peut également se fier à moi; quand Mademoiselle Justine & Madame Dutour se mêlent d'une intrigue, elles ne la gâtent pas, c'est pour cela qu'on m'a choisie. Fort bien, lui dis-je, Madame Dutour, je vois que vous êtes instruite, vous m'accompagnerez tantôt chez la Marquise. J'offris à ma duegne un double louis qu'elle accepta. Ce n'est pas qu'on ne m'ait déjà bien payée, me dit-elle; mais Monsieur doit savoir que les gens de ma profession reçoivent toujours des deux côtés.

Dès que le Baron eut dîné, il partit pour l'Opéra, suivant sa coutume. Mon coëffeur étoit averti, un panache blanc fut mis à la place du petit chapeau. Madame Dutour me revêtit promptement du charmant habit de bal
que

que Madame de B*** m'envoyoit & qui m'alloit merveilleusement bien ; ma ressemblance avec Adelaïde devenoit plus frappante ; mon Gouverneur ému redoubloit pour moi d'attention & de soins. Je pris des gants , un éventail , un gros bouquet ; je volai au rendez-vous que la Marquise m'avoit donné.

Je la trouvai dans son boudoir , mollement couchée sur une ottomane : un déshabillé galant paroît ses charmes au lieu de les cacher. Elle se leva dès qu'elle m'apperçut : qu'elle est jolie dans cet équipage, Mademoiselle Duportail ! que cette robe lui sied bien ! Et dès que la porte se fut fermée , que vous êtes charmant , mon cher Faublas ! que votre exactitude me flatte ! mon cœur me disoit bien que vous trouveriez le moyen de me venir joindre ici , malgré vos deux peres. Je ne lui répondis que par mes vives caresses , & la forçant de reprendre

l'attitude qu'elle avoit quittée pour me recevoir ; je lui prouvois déjà que ses leçons n'étoient pas oubliées , lorsque nous entendîmes du bruit dans la piece voisine. Tremblant d'être surpris dans une situation qui n'étoit pas équivoque , je me relevai brusquement , & grâce à mes habits très-commodes , je n'eus besoin que de changer de posture , pour que mon désordre fût réparé. La Marquise , sans paroître troublée , ne rétablit que ce qui pressoit le plus : tout cela fut l'affaire d'un moment. La porte s'ouvrit , c'étoit le Marquis. Je comprenois bien , lui dit-elle , Monsieur , qu'il n'y avoit que vous qui pussiez entrer ainsi chez moi sans vous faire annoncer ; mais je croyois qu'au moins vous frapperiez à cette porte avant de l'ouvrir ; cette chere enfant avoit des inquiétudes secretes à confier à sa maman ; un moment plutôt vous la

surpreniez !... on n'entre pas ainsi chez des femmes ! Bon ! reprit le Marquis, je la surprénois !.... Hé bien ! je ne l'ai point surprise, ainsi il n'y a pas tant de mal à tout cela ; d'ailleurs, je suis bien sûr que cette chere enfant me le pardonne, elle est plus indulgente que vous. Mais convenez que son pere a bien raison de ne pas vouloir qu'elle porte cet habit d'amazone, elle est à croquer comme la voilà !

Il reprit avec moi ce mauvais ton de galanterie qui nous avoit déjà tant amusés ; il trouva que j'étois parfaitement bien remise, que j'avois les yeux brillans, le teint fort animé & même quelque chose d'extraordinaire & d'un très-bon augure dans la *physionomie*. Ensuite il nous dit : Belles Dames, vous allez au bal aujourd'hui ? La Marquise répondit que non.—Vous vous moquez

de moi, je suis revenu tout exprès pour vous y conduire—Je vous assure que je n'irai pas.—Hé! pourquoi donc? ce matin vous disiez.... — Je disois que j'y pourrois aller, par complaisance pour Mademoiselle Duportail; mais elle ne s'en foucie pas, elle craint de retrouver là le Comte de Rosambert, qui s'est fort mal comporté la dernière fois. J'interrompis la Marquise : certainement son procédé avec moi est assez malhonnête, pour que désormais je craigne de le rencontrer, autant que je me plaisois autrefois à me trouver avec lui. Vous avez raison, me dit le Marquis, le Comte est un de ces petits merveilleux qui croient qu'une femme n'a des yeux que pour eux; il est bon que ces Messieurs apprennent quelquefois qu'il y a dans le monde des gens qui les valent bien.... Je compris son idée, & pour justifier ses propos,

je lui lançai à la dérobée un coup-d'œil expressif Et qui valent peut-être mieux, ajouta-il aussi-tôt en renforçant sa voix, en s'élevant sur la pointe du pied, & en prenant son élan, pour faire une lourde pirouette qu'il acheva très-malheureusement. Sa tête alla frapper contre la boiserie trop dure, qui ne lui épargna une chute pesante, qu'en lui faisant au front une large meurtrissure. Honteux de son malheur, mais voulant le dissimuler, il parut insensible à la douleur qu'il ressentait. Charmante enfant, me dit-il, avec plus de sang-froid, mais en faisant de tems en tems de laides grimaces qui le trahissoient, vous avez raison d'éviter le Comte; mais n'ayez pas peur de le rencontrer ce soir, il y a bal masqué; la Marquise a justement deux dominos, elle vous en prêtera un, elle prendra l'autre; nous irons au bal,

vous reviendrez souper avec nous : & si vous n'avez pas été trop mal couchée avant-hier. . . . Ho ! oui , cela sera charmant ! m'écriai-je , avec plus de vivacité que de prudence , allons au bal. Avec mes dominos que le Comte connoît ? interrompit la Marquise plus réfléchie que moi. — Et oui , Madame , avec vos dominos ! il faut donner à cette enfant le plaisir du bal masqué , elle n'a jamais vu cela ; le Comte ne vous reconnoitra pas , il n'y fera peut-être pas même. La Marquise paroissoit incertaine , je la voyois balancer entre le desir de me garder encore la nuit prochaine , & la crainte d'aller , en présence du Marquis , s'offrir aux sarcasmes du Comte. Pour moi , reprit d'un ton mystérieux le commode mari , je vous y conduirai bien ; mais j'ai quelques affaires , je ne pourrai pas rester avec vous ; je vous laisserai là , pour

revenir à minuit vous chercher. Cette raison du Marquis, plus que toutes les instances, déterminâ la Marquise ; elle refusa quelque tems encore , mais d'un ton qui m'annonçoit assez qu'il falloit la presser , & qu'elle alloit consentir.

Cependant la contusion que le Marquis s'étoit faite , devenoit plus apparente , & sa bosse grossissoit à vue d'œil. Je lui demandai d'un air étonné ce qu'il avoit au front ; il y porta la main : Ce n'est rien , me dit-il avec un rire forcé , quand on est marié , on est exposé à ces accidens-là. Je me souvins du supplice qu'il m'avoit fait éprouver , quand ma main étoit dans les siennes ; & résolut de me venger , je tirai de ma bourse une piece de monnoie , je la lui appliquai sur le front , & me voilà ferrant de toutes mes forces pour applatir la bosse. Le patient pressoit ses flancs de ses poingt-fermés , grin-

çoit des dents , souffloit douloureusement & faisoit d'horribles contorsions. Elle a , dit-il avec peine , elle a de la vigueur dans le poignet : je redoublai d'efforts ; il fit enfin un cri terrible , & m'échappant avec violence , il seroit tombé à la renverse , si je ne l'avois promptement retenu. Ah , la petite diable ! elle m'a presque ouvert le crâne. La petite espiègle l'a fait exprès , dit la Marquise , qui se contraignoit beaucoup pour ne pas rire. — Vous croyez qu'elle l'a fait exprès ? Hé bien , je vais l'embrasser , pour la punir. — Pour me punir , soit : je présentai la joue de bonne grâce , il se crut le plus heureux des hommes ; si j'avois voulu l'écouter , je n'aurois cessé de mettre au même prix son courage à l'épreuve.

Finissons ces folies , dit la Marquise , en affectant un peu d'humeur , & pensons à ce bal , puisqu'il y faut aller. Oh ;

Madame se fâche ! répondit le Marquis, soyons sages, me dit-il tout bas, il y a un peu de jalousie : il nous regarda d'un air de satisfaction. Vous vous aimez bien toutes les deux, poursuivit-il ; mais si vous alliez vous brouiller un jour à cause de moi ! cela seroit bien singulier ! Allons-nous au bal, ou n'y allons-nous pas ? interrompit la Marquise. Elle se mit à sa toilette : on lui apporta ses dominos qu'elle ne voulut point mettre, elle en envoya chercher deux autres dont nous nous affublâmes gaiement. Vous connoissez le mien, dit le Marquis, je le prendrai pour vous aller chercher, je ne crains pas d'être reconnu, moi ! Il nous conduisit au bal, & nous promit de revenir à minuit précis.

Dès que nous parâmes à la porte de la salle, la foule des masques nous environna, on nous examina curieuse-

ment, on nous fit danser : mes yeux furent d'abord agréablement flattés de la nouveauté du spectacle. Les habits élégans, les riches parures, la singularité des costumes grotesques, la laideur même des travestissemens baroques, la bizarre représentation de tous ces visages cartonnés & peints, le mélange des couleurs, le murmure de cent voix confondues, la multitude des objets, leur mouvement perpétuel qui varioit sans cesse le tableau en l'animant, tout se réunit pour surprendre mon attention bientôt lassée. Quelques nouveaux masques étant entrés, la contre-danse fut interrompue, & la Marquise profitant du moment, se mêla dans la foule ; je la suivis en silence, curieux d'examiner la scène en détail. Je ne tardai pas à m'appercevoir que chacun des acteurs s'occupoit beaucoup à ne rien faire, & bavardoit prodigieusement

sans rien dire. On se cherchoit avec empressement, on s'observoit avec inquiétude, on se joignoit avec familiarité, on se quittoit sans savoir pourquoi; l'instant d'après on se reprenoit de même en ricanant. L'un vous étourdissoit du bruyant éclat de sa voix clappissante; l'autre, d'un ton nazillard, bredouilloit cent platitudes qu'à peine il comprenoit lui-même: celui-ci balbutioit un bon mot grossier qu'il accompagnoit de gestes ridicules, celui-là faisoit une question sotte, à laquelle on répondoit par une plus sotte plaisanterie. Je vis pourtant des gens cruellement tourmentés, qui certainement auroient acheté bien chèrement l'avantage d'échapper aux propos malins, aux regards persécuteurs. J'en vis d'autres bien ennuyés, dont apparemment l'objet principal avoit été de passer la nuit au bal, de quelque maniere que ce fût,

& qui n'y restoient fans doute que pour se ménager la petite consolation d'affirmer le lendemain , qu'ils s'étoient beaucoup amufés la veille. Voilà donc ce que c'est qu'un bal masqué, dis-je à la Marquise ? Ce n'est donc que cela ? Je ne suis pas étonné qu'ici de braves gens puissent être baffoués par des faquins , & des gens d'esprit mistifiés par des fots ? je ne resterois sûrement pas , si je n'étois point avec vous. Taisez-vous , me répondit-elle , nous sommes suivis , & peut-être reconnus : ne voyez-vous pas le masque qui s'attache à nos pas ? je crains bien que ce ne soit le Comte ; sortons de la foule , & ne vous étonnez pas.

C'étoit en effet M. de Rosambert , nous n'eûmes pas de peine à le reconnoître ; car ne prenant pas même celle de déguiser sa voix , il eut seulement l'attention de parler assez bas ,
pour

pour qu'il n'y eût que la Marquise & moi qui pussions l'en endre. Comment se portent Madame la Marquise & sa belle amie, nous demanda-t-il avec un intérêt affecté ? Je n'osois répondre. La Marquise sentant qu'il seroit inutile d'essayer de lui faire croire qu'il se trompoit, aima mieux soutenir une conversation délicate, qu'elle auroit peut-être heureusement terminée par son adresse, si le Comte eût été moins instruit. Quoi ! c'est vous, M. le Comte, vous m'avez reconnue ! cela m'étonne ! je croyois que vous aviez juré de ne plus me voir & de ne me parler jamais. — Il est vrai que je vous l'avois promis, Madame, & je fais combien cette assurance que je vous ai donnée, vous a mise à votre aise. — Je ne vous entends pas, & vous m'entendez mal ; si je ne voulois pas vous voir, qui me forceroit à vous parler ? Pourquoi serois-je

venue ici chercher votre rencontre ?
— Chercher ma rencontre, Madame ! quoique l'aveu soit très-flatteur, je conviens que j'aurois eu peut-être la sottise de le croire sincère, si cette chère enfant que voilà. . . . Monsieur, interrompit la Marquise, n'avez-vous pas amené la Comtesse ? . . . Elle est très-aimable, la Comtesse ! . . . qu'en dites-vous ? — Je dis, Madame, qu'elle est sur-tout très-officieuse ! . . . La Marquise l'interrompit encore, en jouant le dépit ; elle est très-aimable la Comtesse ! . . . Monsieur, vous auriez dû l'amener.
— Oui Madame ! & vous lui auriez apparemment encore confié l'honnête emploi, qu'elle a si généreusement accepté, si complaisamment rempli ? — Quoi ! c'est peut-être moi qui l'ai chargée de vous occuper toute la soirée, de vous engager à me faire une mauvaise querelle, à me répéter cent fois une

maussade plaisanterie , à me pousser à bout enfin de maniere que je sois forcée de vous dire des choses désagréables , que vous n'avez pas manqué de prendre à la lettre , & dont je me feroit peut-être repentie , si vous étiez venu hier , comme je l'espérois , solliciter votre pardon. — Mon pardon ! vous me l'auriez accordé , Madame ! Ah , que vous êtes généreuse ! Mais soyez tranquille , je n'abuserai pas de tant de bontés , je craindrois trop de vous embarrasser beaucoup , & de faire aussi bien de la peine à ma jeune parente , qui nous écoute si attentivement , & qui a de si bonnes raisons pour ne rien dire. Hé ! Monsieur , lui répliqu'ai-je aussi-tôt , que pourrois-je vous dire ? — Rien , rien que je ne sache ou que je ne devine. — Je conviens , Monsieur de Rosambert , que vous savez quelque chose que Madame ne fait pas ; mais , ajoutai-je en

affectant de lui parler bas, ayez donc un peu plus de discrétion ; la Marquise n'a pas voulu vous croire avant-hier ; que vous coûte-il de lui laisser, seulement encore aujourd'hui, une erreur qui ne laisse pas d'être piquante ? Fort bien, s'écria-t-il, la tournure n'est pas mal-adroite ! Vous si novice avant-hier ! aujourd'hui si *manégé* ! il faut que vous ayez reçu de bien bonnes leçons ! Que dites-vous donc, Monsieur, reprit la Marquise un peu piquée. — Je dis, Madame, que ma jeune parente a beaucoup avancé en vingt-quatre heures ; mais je n'en suis pas étonné, on fait comment l'esprit vient aux filles. — Vous nous faites donc la grâce de convenir enfin que Mademoiselle Duportail est de son sexe ! — Je ne m'aviserai plus de le nier, Madame, je sens combien il seroit cruel pour vous d'être détrompée. Perdre une bonne amie, &

ne trouver à sa place qu'un jeune ferviteur ! la douleur seroit trop amere. Ce que vous dites là , est tout-à-fait raisonnable , répliqua la Marquise avec une impatience mal déguisée ; mais le ton dont vous le dites est si singulier ! expliquez-vous, Monsieur : cette enfant que vous m'avez présentée vous-même comme votre parente , est-elle (en parlant très-bas) Mademoiselle Duportail , ou M. de Faublas ? Vous me forcez à vous faire une question bien extraordinaire ; mais enfin , dites sérieusement ce qu'il en est. — Ce qu'il en est , Madame , je pouvois hasarder de le dire avant-hier ! mais aujourd'hui , c'est à moi à vous le demander. Moi , répondit-elle sans se déconcerter , je n'ai là-dessus aucune espece de doute. Son air , ses traits , son maintien , ses discours , tout me dit qu'elle est Mademoiselle Duportail ; & d'ailleurs j'en

ai des preuves que je n'ai pas cherchées. — Des preuves ! — Oui, Monsieur, des preuves. Elle a soupé chez moi avant hier... — Je le fais bien, Madame, & même elle étoit encore chez vous hier, à dix heures du matin. — A dix heures du matin, soit ; mais enfin nous l'avons reconduite chez elle. — Chez elle ! fauxbourg Saint-Germain. — Non, près de l'Arfenal, & M. son pere... — Son pere ! le Baron de Faublas ? — Mais point du tout ! M. Duportail. M. Duportail nous a beaucoup remerciés, le Marquis & moi, de lui avoir ramené sa fille ! — Le Marquis & vous, Madame ? Quoi ! le Marquis vous a accompagné chez M. Duportail ? — Oui, Monsieur, qu'y-a-t-il de si étonnant à cela ? — Et M. Duportail a remercié le Marquis ? — Oui, Monsieur.

Ici le Comte partit d'un éclat de rire. Ha ! le bon mari ! s'écria-t-il tout haut,

l'aventure est excellente, ha ! l'honnête homme de mari ! il se préparoit à nous quitter. Je crus qu'il falloit , pour l'intérêt de la Marquise , & pour le mien propre , essayer de modérer son excessive gaité. Monsieur , lui dis-je en baissant la voix , ne pourroit-on pas avoir avec vous une explication plus sérieuse ? Il me regarda en riant : une explication sérieuse entre nous ce soir , ma chere parente ? (il souleva un peu mon masque) : Non , vous êtes trop jolie , je vous laisse *aimer & plaire* ; d'ailleurs , il est juste que je profite aujourd'hui de mes avantages ; l'explication sera pour demain , si vous le voulez bien. — Pour demain , Monsieur , à quelle heure ? & dans quel endroit ? — L'heure ? je ne saurois vous la fixer , cela dépendra des circonstances. N'allez-vous pas souper chez la Marquise ? demain il sera peut-être , midi quand

le très-commode Marquis vous reconduira chez le très-complaisant M. Duportail ; vous ferez probablement fatigué , je ne veux point user d'un tel avantage , il faudra vous laisser le tems de vous reposer , je passerai chez vous dans la soirée : je ne vous dis point adieu , j'aurai le plaisir de vous revoir une fois encore , avant que l'heure du berger sonne pour vous. Il nous salua , & sortit de la salle.

La Marquise fut très-contente de son départ. Il nous a porté de rudes coups , me dit-elle ; mais nous ne pouvions gueres nous défendre mieux. Je lui observai que le Comte avoit eu l'attention de baisser la voix , chaque fois qu'il lui avoit lancé quelque vive épigramme ; & qu'ayant seulement l'intention de nous tourmenter beaucoup , il avoit paru du moins ne la vouloir pas compromettre jusqu'à un certain point.

Je ne m'y fie pas , me répondit-elle ; il fait que vous avez passé la nuit chez moi , il est piqué , le retour qu'il vous annonce n'est pas d'un bon augure ; sans doute il nous prépare une attaque plus forte. Partons , ne l'attendons pas , n'attendons pas le Marquis.

Nous nous disposions à sortir , lorsque deux masques nous arrêterent. L'un des deux dit à la Marquise , je te connois , beau masque. Bon soir , Monsieur de Faublas , me dit l'autre. Je ne répondis point. Bon soir Monsieur de Faublas , répéta-t-il. Je sentis qu'il falloit recueillir mes forces & payer d'audace : tu n'as pas l'art de deviner , beau masque , tu te trompes de nom & de sexe — C'est que l'un & l'autre sont fort incertains. — Tu deviens fou , beau masque. — Point du tout , les uns te baptisent Faublas , & te soutiennent beau garçon ; les autres vous nomment Duportail , & jurent

que vous êtes très-jolie fille. — Duportail ou Faublas, lui répliquai-je fort interdit, que t'importe ? — Distinguons, beau masque. Si vous êtes une jolie Demoiselle, il m'importe à moi : Si tu es un beau garçon, il importe à la jolie Dame que voilà, (en montrant la Marquise). Je demeurai stupéfait. Il reprit : Répondez-moi, Mademoiselle Duportail ; parle donc Monsieur de Faublas. — Décide-toi à me donner l'un ou l'autre nom, beau masque. — Ah, si je ne considère que mon intérêt personnel & les apparences, vous êtes Mademoiselle Duportail ; mais si j'en crois la chronique scandaleuse, tu es M. de Faublas.

La Marquise ne perdoit pas un mot de ce dialogue ; mais déjà trop pressée par l'inconnu qui l'avoit attaquée, elle ne pouvoit me secourir. Je ne fais si mon trouble ne m'alloit pas trahir, lors-

qu'il s'éleva dans la salle une grande rumeur : on se précipitoit vers la porte, les masques se pressoient en foule autour d'un masque qui venoit d'entrer ; ceux-ci le montroient au doigt, ceux-là pouffoient de longs éclats de rire, & tous ensemble crioient : *c'est M. le Marquis de B*** qui s'est fait une bosse au front !* dès que les deux démons qui nous persécutoient, eurent entendu ces joyeuses exclamations, ils nous quitterent pour aller grossir le nombre des rieurs. Enfin les voilà partis ! me dit ma belle Maîtresse un peu étonnée ; mais parmi ces cris redoublés, n'entendez-vous pas le nom du Marquis ? Je parie que c'est un nouveau tour qu'on a joué à mon pauvre mari ?

Cependant le tumulte alloit toujours croissant, nous approchâmes, nous entendîmes des voix confuses qui disoient : **Bon soir, M. le Marquis de B***,**

qu'avez-vous donc au front, Monsieur le Marquis ? depuis quand cette bosse vous est-elle venue ? Et bientôt dans les transports de leur turbulente gaité, tous les masques répétoient : *C'est M. le Marquis de B*** qui s'est fait une bosse au front !* A force de coudoyer nos voisins, nous parvînmes à joindre le masque tant baffoué : ce n'étoit ni le domino jaune du Marquis, ni sa petite taille, & cependant c'étoit le Marquis lui-même ! nous vîmes qu'on avoit attaché entre ses deux épaules un petit morceau de papier, sur lequel étoient tracés en caractères bien lisibles, ces mots dont nos oreilles étoient remplies : *C'est M. le Marquis de B*** qui s'est fait une bosse au front.* Il nous reconnut tout d'un coup ; je ne comprends rien à ceci, nous dit-il tout hors de lui, allons nous-en. Toujours poursuivi par les huées dérisoires d'une folle jeunesse, toujours

toujours porté par les flots tumultueux de la foule empouffée , il eut autant de peine à regagner la porte , qu'il en avoit éprouvée , pour pénétrer jufqu'au milieu de la falle.

Nous le fuivîmes de près. Parbleu ! nous dit le Marquis fi confondu , qu'il n'avoit pas la force de prendre fa place dans la voiture , je ne comprends rien à cela, jamais je ne me fuis fi bien déguifé, & tout le monde m'a reconnu ! La Marquife lui demanda quel avoit été fon deffein. Je voulois , lui répondit-il, vous furprendre agréablement ; dès que je vous ai vues dans la falle du bal , je fuis retourné à l'hôtel , où j'ai fait part de mes projets à Juftine , votre femme-de-chambre, & à celle de cette charman-
te enfant , car je les ai trouvées ensem-
ble. J'ai pris un domino nouveau, je me
fuis fait apporter des fouliers dont les
talons très-hauts, devoient, en me gran-

diffant beaucoup, me rendre méconnoissable ; Justine a préfidé à ma toilette : (tandis qu'il parloit , la Marquise détachoit habilement l'étiquette perfide , & la fouroit dans sa poche ,) demandez à Justine , elle vous dira que je n'ai jamais été si bien déguisé , car elle me l'a répété cent fois , & cependant tout le monde m'a reconnu !

La Marquise & moi nous devinâmes aisément que nos femmes-de-chambre nous avoient bien servis ; mais, reprit le Marquis, après un moment de réflexion, comment ont-ils vu que j'avois une bosse au front ? Aviez-vous conté mon accident ? — A personne , je vous assure. — Cela est bien singulier , ma figure est couverte d'un masque , & l'on voit ma bosse : je me déguise beaucoup mieux qu'à l'ordinaire , & tout le monde me reconnoît Le Marquis ne cessoit de témoigner son étonnement par des

exclamations semblables , tandis que la Marquise & moi , nous nous félicitons tout bas de l'heureuse adresse de nos femmes , qui nous avoient épargné si comiquement les scènes fâcheuses , auxquelles nous auroient exposés le déguisement de son mari , & la vengeance de mon rival.

Quel fut notre étonnement , lorsqu'en arrivant à l'hôtel , nous apprîmes que le Comte nous y attendoit , depuis quelques minutes. Il vint à nous d'un air gai : J'étois sûr , Mesdames , que vous ne resteriez pas long - tems à ce bal : c'est une assez triste chose , qu'un bal masqué ! ceux qui ne nous connoissent pas , nous y ennuient ; ceux qui nous connoissent , nous y tourmentent ! Oh , interrompit le Marquis , je n'ai pas eu le tems de m'y ennuyer , moi ! tu vois comme je suis déguisé ? — Hé bien ! — Hé bien , dès que je suis

entré, tout le monde m'a reconnu. — Comment, tout le monde? — Oui, oui, tout le monde; ils m'ont d'abord entouré, *Hé bon soir, M. le Marquis de B***, & d'où vous vient cette bosse au front, M. le Marquis?* & ils me feroient, & ils me pouffoient! & des rires! & des gestes! & un bruit! je crois que j'en resterai sourd: je veux être pendu, si jamais j'y retourne! mais comment ont-ils su que j'avois cette bosse au front? — Parbleu! elle se voit d'une lieue! — Mais mon masque? — Cela ne fait rien! Tenez, moi, j'ai été reconnu aussi. Bon! reprit le Marquis d'un air consolé. Oui, continua le Comte, mon aventure est assez drôle; j'ai rencontré là une fort jolie Dame, qui m'estimoit beaucoup, mais beaucoup, la semaine passée! J'entends, j'entends, dit le Marquis. — Cette semaine elle m'a éconduit d'une manière fr

plaisante !... Imaginez que j'ai été au bal avec un de mes amis, qui s'étoit fort joliment déguisé. La Marquise effrayée l'interrompt : Monsieur le Comte soupe sans doute avec nous ? lui dit-elle , de l'air du monde le plus flatteur. — Si cela ne vous embarrasse pas trop, Madame... Quoi ! interrompt le Marquis, vas-tu faire des façons avec nous ? crois-moi, essaye plutôt de faire ta paix avec ta jeune parente , qui t'en veut beaucoup. Moi ! Monsieur, point du tout ! j'ai toujours pensé que M. de Rosambert étoit homme d'honneur ; je le crois trop galant homme pour abuser des circonstances... Il ne faut abuser de rien, me répondit le Comte ; mais il faut user de tout. Qu'est-ce que c'est que des circonstances ? s'écria le Marquis, qu'entend-elle par des circonstances ? Quelles circonstances y a-t-il ?... Rosambert tu me diras cela, mais conte-nous donc ton histoire. —

Volontiers, Messieurs, interrompit encore la Marquise, on vous a déjà dit que le souper étoit servi. Oui, oui, allons souper, répondit le Marquis, tu nous conteras ton malheur à table. La Marquise alors s'approcha de son mari, & lui dit à mi-voix : y songez-vous bien, Monsieur, de vouloir qu'on raconte une histoire galante, devant cette enfant ? Bon, bon, lui répondit-il, à son âge on n'est pas si novice ; & s'adressant au Comte : Rosambert tu nous conteras ton aventure ; mais tu gazeras tout cela de manière que cette enfant tu m'entends bien ?

La Marquise nous plaça de manière que le Comte étoit entre elle & moi, & que je me trouvois, moi, entre le Comte & le Marquis. Un regard prompt de ma belle Maîtresse m'avertit d'apporter à notre situation critique, l'attention la plus scrupuleuse, de ne parler

qu'avec ménagement, d'agir avec la plus grande circonspection. Le Marquis mangeoit beaucoup & parloit davantage ; je ne répondois que par monosyllabes, aux douces phrases qu'il m'adressoit. Le Comte enchérissoit sur les éloges du Marquis ; il me prodiguoit, d'un ton railleur, les complimens les plus outrés, assuroit malignement que personne au monde n'étoit plus aimable que sa jeune parente, demandoit au Marquis ce qu'il en pensoit, & préludant avec la Marquise par de légères épigrammes, il protestoit qu'elle seule, jusqu'à présent, savoit précisément combien Mademoiselle Duportail méritoit d'être aimée. La Marquise également adroite & prompte, répondoit vite & toujours bien ; mesurant la défense à l'attaque, elle éludoit sans affectation ou se défendoit sans aigreur : déterminée à ménager un ennemi qu'elle ne pouvoit es-

pérer de vaincre , aux questions pressantes elle oppoſoit les aveux équivoques , elle atténuoit les allégations fortes par les négations mitigées ; & repouſſoit les ſarcaſmes plus amers qu'embarraſſans , par les recriminations plus fines que méchantes : très-intéreffée à pénétrer les ſecrets deſſeins du Comte , dont la vengeance étoit ſi facile , elle l'examinoit ſouvent d'un œil obſervateur : puis eſſayant de le fléchir en l'intéreffant , elle l'accabloit de politeſſes & d'attentions , prétextoit une forte migraine , traînoit languiſſamment les doux accens de ſa voix preſqu'éteinte , & de ſes regards ſupplians ſollicitoit ſa grâce qu'elle ne pouvoit obtenir.

Dès que les domeſtiques eurent ſervi le deſſert & ſe furent retirés , le Comte commença une attaque plus chaude , qui nous jetta , la Marquiſe & moi , dans une mortelle anxiété.

L E C O M T E.

Je vous disois, Monsieur le Marquis, qu'une jeune Dame m'honoroit la semaine passée d'une attention toute particulière. . . .

L A M A R Q U I S E.

(*Tout bas.*) (*haut*)

Quelle fatuité... Encore une bonne fortune ! la matiere est si usée !

L E C O M T E.

Non, Madame, une infidélité subite, avec des circonstances nouvelles qui vous amuseront. . . .

L A M A R Q U I S E.

Point du tout, Monsieur, je vous assure.

L E M A R Q U I S.

Bon ! les femmes disent toujours qu'une histoire galante les ennuie ! Rosambert conte - nous la tienne.

L E C O M T E.

Cette dame étoit au bal..... je ne fais plus quel jour.... (à la Marquise.) Madame, aidez-moi donc, vous y étiez aussi....

L A M A R Q U I S E, (*vivement.*)

Le jour! Monsieur, hé! qu'importe le jour? Pensez-vous d'ailleurs que j'aie remarqué?....

L E M A R Q U I S.

Passons, passons, le jour n'y fait rien.

L E C O M T E.

Hé bien, j'allai à ce bal avec un de mes amis qui s'étoit déguisé le plus joliment du monde, & que personne ne reconnut.

L E M A R Q U I S.

Que personne ne reconnut, il étoit bien habile, celui-là! quel habit avoit-il donc?

LA MARQUISE, (*très-vivement.*)

Un habit de caractère, apparemment!

LE COMTE.

Un habit de caractère! mais, non.... (*en regardant la Marquise.*) Cependant je le veux bien, si vous le voulez; un habit de caractère, soit; personne ne le reconnut; personne, excepté la dame en question, qui devina que c'étoit un fort beau garçon.

(*Ici la Marquise sonna un domestique, le retint quelque tems sous différens prétextes; le Marquis impatient le renvoya; le Comte reprit.*)

La dame charmée de sa découverte. . Mais je ne veux plus rien dire, parce que le Marquis la connoît.

LE MARQUIS, (*riant.*)

Cela se peut. D'abord, j'en connois beaucoup! mais cela ne fait rien, continue.

L A M A R Q U I S E .

Monfieur le Comte on donnoit hier
une piece nouvelle ?

L E C O M T E .

Oui, Madame ; mais permettez-moi
de finir mon histoire.

L A M A R Q U I S E .

Point du tout ; je veux favoir ce
que vous penfez de la piece.

L E C O M T E .

Permettez , Madame

L E M A R Q U I S .

Hé , Madame , laissez-le donc nous
raconter !

L E C O M T E .

Pour abrégér , vous faurez que mon
jeune ami plut beaucoup à la Dame ;
que ma préſence ne tarda pas à la gê-
ner ,

ner, & le moyen qu'elle imagina pour se débarrasser de moi....

L A M A R Q U I S E.

C'est un Roman, que cette histoire-là!

L E C O M T E.

Un Roman, Madame! ah, tout-à-l'heure, si l'on m'y force, je convaincrai les plus incrédules. Le moyen qu'elle imagina fut de me détacher une jeune Comtesse, son intime amie, femme très-adroite, très-obligeante, qui s'empara de moi tellement.....

L E M A R Q U I S.

Comment, on t'a donc bien joué?

L E C O M T E.

Pas mal, pas mal; mais beaucoup moins que le Mari qui arriva.....

L E M A R Q U I S.

Il y a un mari!... tant mieux!....

j'aime beaucoup les aventures où figurent des maris comme j'en connois tant ! Hé bien, le mari arriva..... Qu'avez-vous donc, Madame ?

L A M A R Q U I S E.

Un mal de tête affreux ! je suis au supplice... (*au Comte.*) Monsieur, remettez de grâce à un autre jour le récit de cette aventure.

L E M A R Q U I S.

Hé ! non, conte, conte donc, cela la dissipera.

L E C O M T E.

Oui, je finis en deux mots.

Mlle. D U P O R T A I L, (*au Marquis, tout bas.*)

Monsieur de Rosambert aime beaucoup à jaser, & ment quelquefois passablement.

L E M A R Q U I S.

Je fais bien, je fais bien, mais cette histoire est drôle, il y a un mari, je parie qu'on l'a attrapé comme un sot.

L E C O M T E , (*sans écouter la Marquise qui veut lui parler.*)

Le mari arriva, & ce qu'il y eut d'étonnant, c'est qu'en voyant la figure douce, fine, agréable, fraîche du jeune homme, si joliment déguisé, le mari crut que c'étoit une femme....

L E M A R Q U I S.

Bon!.... oh, celui-là est excellent! on ne m'auroit pas attrapé comme cela, moi, je me connois trop bien en physionomie!

Mlle. D U P O R T A I L.

Mais cela est incroyable!

L A M A R Q U I S E.

Impossible, M. de Rosambert nous

fait des contes. . . . qu'il devroit bien finir , car je me sens fort incommodée.

L E C O M T E .

Il le crut si bien , qu'il lui prodigua les complimens , les petits soins , & même il en vint jusqu'à lui prendre la main & la lui ferrer doucement . . .

(*au Marquis*) tenez , à-peu-près comme vous faites à présent à ma cousine.

L E M A R Q U I S étonné , quitta promptement ma main qu'il tenoit en effet.

Il l'a fait exprès , me dit-il , je crois qu'il voudroit que la Marquise s'aperçût de notre intelligence. Qu'il est jaloux ! qu'il est méchant ! Et menteur ; lui répliquai-je , menteur ! comme un Avocat ! (*Le Comte toujours sourd aux instances que la Marquise avoit eu le tems de renouveler , reprit :*)

Tandis que le bon mari , d'un côté , épuisoit les lieux communs de la vieille

galanterie, & preffoit la main chérie..
la Dame non moins vive, mais plus
heureuse.....

L A M A R Q U I S E.

Hé! Monsieur, quelles femmes avez-
vous donc connues?..... Vous nous
peignez celle-là sous des couleurs!...
Ne se peut-il pas, que trompée comme
son mari, par les apparences?.....

L E C O M T E.

Cela eût été très-possible; mais je
crois que cela n'étoit pas. Au reste,
vous allez en juger vous-même, écou-
tez jusqu'au bout.

L A M A R Q U I S E.

Monsieur, s'il faut absolument que
vous racontiez cette histoire, je vous
prie au moins de songer que vous de-
vez quelques ménagemens (*en regar-
dant Mademoiselle Duportail*) à certai-
nes personnes qui vous écoutent.

L E M A R Q U I S.

Rosambert , Madame a raison ;
gaze un peu cela , à cause de cette en-
fant (*en montrant Mademoiselle Dupor-
tail.*)

L E C O M T E.

Oui... oui!... la Dame fort émue..

L A M A R Q U I S E.

Monsieur , de grâce , abrégez des
détails qui ne sont pas..... honnêtes.

Mlle. D U P O R T A I L , (*d'un ton fort
brusque.*)

Il est minuit , Monsieur.

L E C O M T E , (*fort durement.*)

Je le fais bien , Mademoiselle , & si
cette conversation vous ennuie , je ne
dirai qu'un mot... pour l'achever.

LE MARQUIS, (*à Mademoiselle
Duportail.*)

Il est très-piqué contre vous. Les amitiés que vous me faites ! il est jaloux comme un tigre !

L A M A R Q U I S E.

Monfieur le Comte, à propos pendant que j'y pense, avez-vous obtenu du Ministre ?

L E C O M T E.

Oui, Madame, j'ai obtenu tout ce que je voulois ; mais laissez-moi

L E M A R Q U I S.

Ah, ah, qu'est-ce que tu follicitois donc ?

L E C O M T E.

Une petite pension de 10000 l. pour le jeune vicomte de G***, mon parent ; il y a déjà plusieurs jours Pour revenir à mon aventure . . .

L E M A R Q U I S.

Oui, oui, revenons-y.

L A M A R Q U I S E.

Il doit être bien content de vous,
le Vicomte?

L E C O M T E.

La Dame fort émue....

L A M A R Q U I S E.

Monfieur le Comte, répondez-moi
donc.

L E C O M T E.

Oui, Madame, il est très-content...
La Dame fort émue....

L A M A R Q U I S E.

Et fon cher oncle le Commandeur?

L E C O M T E.

En est fort aise aussi, Madame, mais vous vous intéressez prodigieusement...

L A M A R Q U I S E.

Oui ! tout ce qui regarde mes amis me touche sensiblement ; & cette affaire me tourmentoit à cause de vous ; si vous m'en aviez parlé plutôt, j'aurois pu vous y servir....

L E C O M T E.

Madame , je suis très-sensible.... mais permettez-moi....

L A M A R Q U I S E.

A-t-il en effet rendu quelque service à l'état, le Vicomte ?

R O S A M B E R T (*en riant.*)

Oui, Madame ! sans lui, le Duc de *** n'avoit pas d'héritier : la maison s'éteignoit.

L A M A R Q U I S E .

Mais si l'on récompense aussi magnifiquement tous ceux qui servent l'état de cette manière, je ne m'étonne plus de l'embarras où est le trésor royal. . . .

R O S A M B E R T .

Très-bien, Madame ! cependant permettez. . . .

L A M A R Q U I S E .

Enfin, n'importe : si jamais pareille occasion se présente, employez-moi, ou bien nous nous brouillerons mortellement.

L E C O M T E .

Madame, je vous rends grâce. . . . permettez qu'enfin je reprenne le récit de mon aventure.

L A M A R Q U I S E .

Oh, si vous vous adressiez à d'au-

tres, je ne vous le pardonnerois pas, je vous en avertis.

L E M A R Q U I S.

Allons, voilà qui est dit : laissez-le donc finir son histoire.

L E C O M T E.

La Dame fort émue prodiguoit au jeune Adonis.....

L A M A R Q U I S E.

Quelle migraine j'ai !

L E C O M T E.

Prodiguoit au jeune Adonis....

L A M A R Q U I S E , *tirant le Marquis à part & lui parlant à mi-voix.*

Monfieur , je vous le répète , il n'est pas décent de conter devant cette enfant.....

L E M A R Q U I S.

Bon , bon , elle en fait plus qu'on

ne croit ! la petite personne est futée !
allez , je me connois en phyfionomie !

L E C O M T E .

Monfieur le Marquis , je ne pourrai
jamais finir ce récit , on m'interrompt
à tout moment ; mais je vais rentrer
chez moi , & demain matin je vous
enverrai tous les détails par écrit.

L A M A R Q U I S E .

Bonne plaifanterie !

L E C O M T E , (*au Marquis.*)

Non , je vous l'enverrai , parole
d'honneur , & je mettrai les lettres
initiales de chaque nom à moins
qu'on ne me laiffe finir ce foir.

L E M A R Q U I S .

Hé bien , allons donc , finis.

L A

L A M A R Q U I S E.

A la bonne heure , finissez ; mais songez.....

L E C O M T E.

La Dame fort émue , prodiguoit au jeune Adonis les confidences flatteuses , les doux propos , les petits baisers tendres..... c'étoit vraiment une scène à voir..... on ne peut la peindre..... mais on pourroit la jouer..... tenez , jouons-la.

L E M A R Q U I S.

Tu badines !

L A M A R Q U I S E.

Quelle folie !

Mlle. D U P O R T A I L.

Quelle idée !

Tome I.

L

L E C O M T E .

Jouons-la ; Madame fera la Dame en question , moi je suis le pauvre amant baffoué.... Ah ! c'est qu'il nous manquera une Comtesse ! (*à la Marquise.*) Mais Madame a des talens précieux, elle peut bien remplir à la fois deux rôles difficiles.

L A M A R Q U I S E , (*avec une colere contrainte.*)

Monsieur.....

L E C O M T E .

Je vous demande pardon , Madame, ce n'est qu'une supposition.

L E M A R Q U I S .

Mais sans doute, il ne faut pas que cela vous fâche.

LA MARQUISE, (*d'une voix éteinte
& les larmes aux yeux.*)

Il s'agit bien des rôles qu'on m'offre, Monsieur.... mais c'est qu'il est bien cruel que je me plaigne depuis une heure d'être fort mal, sans qu'on daigne y faire la moindre attention. (*Au Comte en tremblant.*) Peut-on, Monsieur, sans vous offenser, vous observer qu'il est tard, & que j'ai besoin de repos.

LE COMTE, (*un peu touché.*)

Je serois défolé de vous importuner, Madame.

LA MARQUISE.

Vous ne m'importunez pas, Monsieur; mais je vous répète que je suis malade, & fort malade.

LE MARQUIS.

Hé! mais, comment ferons-nous?
où couchera Mademoiselle Duportail?

LA MARQUISE, (*vivement.*)

En vérité, Monsieur, il semble qu'il n'y ait pas un appartement dans cet hôtel!

Effrayé de la tournure que l'entretien venoit de prendre, je m'approchai du Comte : Charmante enfant, me dit-il tout bas, laissez-moi; tout ce que vous me direz, ne vaut pas ce que je suis curieux de savoir au juste, & ce que je vais apprendre tout-à-l'heure.

LE MARQUIS.

Il y a des apparences, Madame; mais cette enfant n'aura-t-elle pas peur toute seule?

LE COMTE, (*avec vivacité.*)

Pas plus que la dernière fois.

LE MARQUIS, (*brusquement en montrant la Marquise.*)

Mais la dernière fois elle a couché avec Madame!

LE COMTE.

Ah!

LA MARQUISE, (*troublée, balbutie.*)

Elle a couché dans mon appartement..... & moi.....

LE MARQUIS.

Elle a couché dans votre lit, avec vous. Je le fais bien, puisque j'ai moi-même fermé les rideaux; ne vous en souvenez-vous pas?

(*La Marquise confondue ne répondit pas; le Marquis continua en affectant de parler bas.*)

Ne vous souvenez-vous pas que je suis venu dans la nuit?.....

(La Marquise porta la main à son front, jeta un cri de douleur & s'évanouit.)

Je n'ai jamais pu découvrir si cet évanouissement étoit bien naturel ; mais je fais que , dès que le Marquis nous eut quittés pour aller , dans son appartement , chercher lui-même une eau qu'il disoit souveraine en pareil cas , la Marquise reprit ses sens , rassura promptement Justine & la Dutour accourues pour la secourir , leur ordonna de nous laisser , & que s'adressant au Comte : Monsieur , lui dit-elle , avez vous donc juré de me perdre ? — Non , Madame , j'ai voulu m'instruire de quelques détails que j'ignorois , vous prouver qu'on ne me joue pas impunément , & vous forcer de convenir que si je suis capable de me venger.... — De vous venger ? interrompit-elle : & de quoi ? — Je fais pourtant , continua-t-il ,

maître de mon ressentiment, ne pas porter la vengeance trop loin. Maintenant, Madame, vous voilà tranquille, à une condition cependant. Je sens, ajouta-t-il, en nous regardant malignement, je sens que je vais vous affliger tous deux ; vous vous étiez promis une nuit heureuse, heureuse autant que celle d'avant-hier ; mais vous, Monsieur, vous m'avez trop peu ménagé, pour que je m'intéresse au succès de vos projets galans ; & vous, Madame, vous n'espérez pas, sans doute, que ministre complaisant de vos plaisirs..... Moi, Monsieur ! s'écria-t-elle, je n'espère rien de vous ; mais je croyois aussi n'en avoir rien à craindre : &, quelle que soit ma conduite, d'où vous viendrait donc, je vous en supplie, le droit que vous vous attribuez de l'éclairer ? — Rosambert ne répondit à cette question

que par un sourire amer ; que ministre complaisant de vos plaisirs , poursuivit-il , je puisse voir , comme un mari..... Chargez-vous de choisir l'épithète... je puisse voir M. de Faublas passer dans vos bras en ma présence même. — M. de Faublas dans mes bras ! — Ou Mademoiselle Duportail dans votre lit ! n'est-ce pas la même chose ? Hé ! mais , Madame , je croyois que là-dessus nous étions d'accord ? Croyez-moi , le tems est cher , ne le perdons pas à disputer plus long-tems sur les mots , composons. Que cette charmante enfant m'accorde l'honneur de l'accompagner ; que je la reconduise chez son pere tout-à-l'heure , à cette condition je me tais.

Le Marquis entra , tenant un flacon. Je suis très-sensible à vos soins , lui dit la Marquise ; mais vous voyez

que je suis un peu moins mal , je voudrois être tout -à - fait bien , afin de pouvoir garder Mademoiselle Duportail. Comment ! s'écria le Marquis. — Je suis toujours fort incommodée , il est impossible que cette chere enfant passe la nuit chez moi. — Hé bien , Madame , n'y a-t-il pas , comme vous le disiez tout à l'heure , un appartement dans cet hôtel ? — Oui , Monsieur ; mais vous m'avez fait une objection à laquelle je me rends ; cette enfant auroit peur D'ailleurs , la laisser ainsi toute seule ! je ne le souffrirai pas. — Elle ne fera pas seule , Madame , sa femme-de-chambre est ici. — Sa femme-de-chambre . . . sa femme-de-chambre ! Hé bien , Monsieur , puisqu'il faut tout vous dire , Monsieur Duportail ne veut pas que Mademoiselle sa fille couche ici — Qui vous l'a dit , Madame ? — Monsieur le Comte vient

de m'annoncer seulement tout - à - l'heure que M. Duportail l'a prié de passer ici pour lui ramener sa fille. — Pourquoi donc ne nous as-tu pas dit cela tout de suite, toi ? — Mais... répondit Rosambert en riant, c'est que je n'ai pas voulu troubler votre joie pendant le souper. M. Duportail envoie chercher sa fille ! reprit le Marquis. Croit-il qu'elle est mal ici ? Pourquoi d'ailleurs te charger de cette commission ? il nous doit une visite & des remerciemens ; quand il seroit venu lui-même ! .. je le verrai. Je veux savoir quelles raisons... Je le verrai.

Je fis une profonde révérence à la Marquise ; elle se leva & vint à moi pour m'embrasser. M. de Rosambert se jeta entre elle & moi : Madame, vous êtes si incommodée ! ne vous dérangez pas ; & la prenant doucement par le bras , il la força de s'asseoir ;

ensuite il prit ma main d'un air galant , & le Marquis ne vit , qu'avec le regret le plus vif , Mademoiselle Duportail & la Dutour , s'éloigner dans la voiture du Comte.

Au détour de la première rue , M. de Rosambert ordonna à son cocher d'arrêter. Je connois ce visage là , me dit-il , en regardant ma prétendue femme-de-chambre , je ne crois pas que le ministère de cette brave femme vous soit agréable chez M. de Faublas ; ainsi nous nous dispenserons de la promener jusques - là. La Dutour descendit sans répliquer un seul mot , & nous continuâmes notre route. Je fis remarquer au Comte que nous étions libres enfin ; qu'il avoit trop abusé de l'embarras de ma position , & qu'il ne pouvoit se dispenser de m'accorder une prompte satisfaction. Je ne vois ce soir que Mademoiselle Duportail , me répondit-il ;

demain, si le Chevalier de Faublas a quelque chose à me dire, il me trouvera chez moi. Nous ferons ensemble un déjeuner de garçon ; je dirai librement à mon ami ce que je pense de sa conduite, & s'il est raisonnable, j'espère le convaincre sans peine qu'il ne doit pas être si mécontent de la mienne. Cependant nous arrivâmes à la porte de l'hôtel : ce fut M. Person lui-même qui me l'ouvrit ; il m'apprit que le Baron avoit attendu mon retour avec plus d'inquiétude que de colere, & que, désespérant enfin de me revoir ce soir, il ne s'étoit couché qu'après avoir recommandé vingt fois à Jasinin d'aller, dès qu'il seroit jour, me chercher au bal, ou chez le Marquis de B ***.

Je me retirai dans mon appartement, où rappelant à mon esprit les divers événemens de cette journée si peu tranquille, je fus moins étonné d'avoir pu
la

la passer toute entiere sans m'occuper de ma Sophie ; & comme pour réparer ce long oubli , je répétai vingt fois son nom chéri. J'avoue pourtant que celui de la Marquise vint aussi quelquefois sur mes levres ; j'avoue que d'abord il me parut dur d'être réduit à pousser d'inutiles soupirs dans mon lit solitaire ; mais je pris le parti d'offrir à ma Sophie le sacrifice de mes plaisirs , quelque involontaire qu'il eût été , & je m'endormis presque consolé du célibat , auquel la vengeance du Comte m'avoit condamné.

J'allai , dès qu'il fit jour , présenter mes devoirs au Baron. Il me dit avec beaucoup de douceur : Faublas , vous n'êtes plus un enfant , je vous laisse une honnête liberté j'espere que vous n'en abuserez pas ; j'espere que vous ne passerez jamais les nuits ailleurs que dans cet hôtel ; songez que je suis

pere & que si mon fils m'aime, il doit craindre de m'inquiéter.

Je me hâtai de me rendre chez M. de Rosambert, qui déjà m'attendoit. Dès qu'il m'apperçut, il vint à moi en riant, & sans me laisser le tems de dire un seul mot, il se jetta à mon col : que je vous embrasse ! mon cher Faublas, votre aventure est délicieuse, plus je m'en occupe, & plus elle m'amuse. Je l'interrompis brusquement : je ne suis pas venu pour recevoir vos complimens... Le Comte me pria d'un ton plus sérieux de m'asseoir : vous pourriez, me dit-il m'en vouloir encore ! je vous reverrois dans les mêmes dispositions ! allons donc, mon jeune ami, vous êtes fou. Quoi ! une ingrate beauté vous favorise & me délaisse : c'est moi qu'on sacrifie ; c'est à vous qu'on m'immole, & vous vous fâchez ! Je ne punis que par une inquiétude

momentanée les galantes tromperies du couple adroit qui me joue , & c'est par le-fang de son ami , que M. de Faublas prétend venger les petites tribulations de Mademoiselle Duportail ! Je vous jure que cela ne fera pas. Mon cher Faublas , j'ai sur vous l'avantage de six années d'expérience ; je fais très-bien qu'à seize ans on ne connoît que sa maîtresse & son épée ; mais à vingt-deux , un homme du monde ne se bat plus pour une femme.

Je donnai quelques signes d'étonnement qu'il remarqua. Croyez-vous au véritable amour ? ajouta-t-il aussi-tôt , c'est encore une des illusions de l'adolescence , je vous en avertis. Moi , je n'ai vu par-tout que la galanterie. Qu'est-ce d'ailleurs que votre aventure ? une bonne fortune , & rien de plus : & d'une histoire comique , nous ferions une tragédie ! Nous nous égorgerions pour

une belle Dame qui me quitte aujourd'hui, & qui demain vous plantera-là. Ah, Chevalier, gardez votre courage pour une occasion plus importante; on ne peut désormais soupçonner le mien; il est trop vrai que le fatal concours des circonstances nous force quelquefois à verser le sang d'un ami; puisse l'honneur, l'inflexible honneur, ne vous réduire jamais à cette horrible extrémité!... Mon cher Faublas, j'avois à-peu-près votre âge, quand la Marquise de Rosambert, dont je suis le fils unique, achevoit sa trente-troisième année; elle étoit si fraîche encore, qu'on ne lui eût pas donné plus de vingt-cinq ans; dans le monde on l'appelloit ma sœur aînée. Avec les agrémens de la jeunesse, elle avoit conservé ses goûts, elle aimoit les assemblées nombreuses & les plaisirs bruyans. Une nuit que je l'avois conduite au bal de

l'Opéra, on l'y insulta publiquement. J'accourus aux cris de la Marquise, qui venoit d'ôter son masque : déjà l'insolent inconnu l'avoit supplié d'excuser sa méprise, & se perdoit dans la foule. Je le joignis, je l'obligeai de se démasquer ; je reconnus le jeune Saint-Clair, Saint-Clair, compagnon de mon enfance, & de tous mes amis le plus cher : *Je ne croyois pas que ce fût la Marquise de Rosambert!* Voilà tout ce qu'il me dit, c'étoit beaucoup sans doute... hélas! un murmure général nous fit comprendre que ce n'étoit pas assez : l'honneur vouloit du sang ; nous nous battîmes. Saint-Clair succomba, je tombai sans connoissance auprès de mon ami mourant. Pendant plus de six semaines, une horrible fièvre brûla mon sang & troubla ma raison. Dans mon délire affreux, je ne voyois que Saint-Clair, sa plaie saignoit sous mes yeux,

les convulsions de la mort agitoient ses membres tremblans , & cependant il me regardoit d'un air attendri , d'une voix éteinte il m'adreffoit de touchans adieux ; dans ses derniers momens il ne paroiffoit sensible qu'à la douleur de quitter le barbare qui venoit de l'immoler. Long - tems cette affreuse image me pourfuivit , long - tems on trembla pour ma vie ; enfin la nature fecondée des efforts de l'art , opéra ma guérifon ? mais je recouvrai ma raifon fans perdre mes remords. Le tems qui confole de tout , a féché mes pleurs ; mais jamais , jamais le fouvenir de cet affreux combat ne s'effacera de ma mémoire... Chevalier , je ne me verrois qu'avec peine obligé de me battre avec un inconnu , jugez fi j'irai , fans raifon , expofer ma vie pour menacer la vôtre... Ah ! fi jamais l'inflexible honneur nous y forçoit , mon

cher Faublas , je vous le jure , votre victoire ne seroit ni pénible , ni glorieuse ; j'ai trop éprouvé qu'en pareil cas , celui qui meurt n'est pas le plus malheureux.

Rosambert me tendit les bras , je l'embrassai de bon cœur , son trouble se dissipa peu-à-peu : Déjeûnons , me dit-il ; & reprenant sa première gaieté : Vous veniez me faire une querelle , ingrat , quand vous me devez mille remerciemens. — Mille remerciemens. — Sans doute , n'est-ce pas moi qui vous ai fait connoître la Marquise ? Il est vrai que je ne prévoyois pas le malin tour qu'on me joueroit : j'aurois pu pressentir une infidélité ; mais deviner qu'elle auroit lieu si promptement , avec des circonstances si singulières ! (il se mit à rire.) Oh , mais plus j'y pense , plus je crois devoir vous féliciter. Elle est délicieuse , votre aventure ! & puis vous

entrez dans le monde par la belle porte ! la Marquise est jeune , belle , pleine d'esprit ! considérée à la ville , bien venue à la Cour , intrigante en diable , elle jouit d'un crédit immense , & sert ses amis chaudement. Je témoignai au Comte que je n'emploierois jamais de tels moyens pour aller à la fortune. Et vous avez tort , me répondit-il : combien de gens d'un vrai mérite ne se sont pourtant avancés que par-là ; mais laissons cela, ne me donnerez-vous pas quelques détails sur cette nuit joyeuse de laquelle vous vous étiez bien trouvé sans doute , puisque , sans moi , vous auriez fait le lendemain ?

Je ne me fis pas presser : Ah , la rusée Marquise , s'écria le Comte , après m'avoir entendu , ah , la fine Dame , comme elle a filé son bonheur ! & son honnête époux , le cher Marquis , le plus doux , le plus crédule ,

le plus complaisant des commodes maris , dont la France abonde ! en vérité, il me feroit croire que certains hommes ont été mis dans ce bas monde tout exprès , pour servir à l'amusement de leur prochain. Mais sa femme ! sa femme ! . . . — Est très-aimable. — Je le fais bien , je le favois même avant vous ; & nous nous serions coupé la gorge à cause d'elle ! Ah ! — Je conviens , Rosambert , que nous aurions mal fait. — Très-mal fait , & puis c'est qu'une telle incartade auroit été d'un exemple fort dangereux. — Comment ? — Tenez , Faublas , dans le cercle borné de chacune des sociétés particulières qui composent ce que la bonne compagnie appelle le *Monde* , il y a nombre d'intrigues qui se croisent , une foule d'intérêts qui se contrarient. Tel est le mari de celle-ci , qui est l'amant de celle-là ; tel est aujourd'hui sacrifié ,

qui demain vous immole : les hommes sont entreprenans , ils attaquent sans cesse ; les femmes sont foibles , elles cedent toujours. Il résulte de là , que le célibat devient un état fort doux , que le joug du mariage paroît moins insupportable , la jeunesse s'amuse , l'état se peuple , & tout le monde est content. Hé bien , si la jalousie alloit répandre aujourd'hui son noir poison , si les maris qu'on attrape s'armoient pour réparer l'honneur de leurs fragiles moitiés , si les amans qu'on délaïsse s'égorgeoient pour se disputer un cœur volage , vous verriez une désolation générale ; la ville & la Cour deviendroient un vaste champ de carnage. Combien de femmes crues sages seroient tout-à-coup veuves ! que de beaux enfans , réputés légitimes , pleureroient leurs peres ! que de charmans bâtards végéteroient abandonnés ! la génération

présente passeroit après avoir fait , mais avant d'avoir élevé sa postérité. — Quel tableau vous faites ! Rosambert , vous peignez la galanterie ; mais l'amour tendre & respectueux... — N'existe plus ; il ennuyoit les femmes ! les femmes l'ont tué. — Vous n'estimez donc gueres les femmes ? — Moi ! je les aime... comme elles veulent être aimées. Ah , lui répliquai-je , avec la plus grande vivacité , je vous pardonne vos blasphêmes , vous ne connoissez pas ma Sophie ! Il me demanda l'explication de ces derniers mots ; mais je la lui refusai avec cette discrétion qui , sur-tout dans sa naissance , accompagne le véritable amour.

Cependant nous déjeûnions comme on dîne , le vin de Champagne n'étoit pas épargné , & l'on fait que Bacchus est le pere de la gaieté. Il me parut que le Comte , s'il estimoit peu les

femmes, les aimoit beaucoup, & se plaiſoit à parler d'elles. Plein du ſyſtème qu'il ſoutenoit, il l'appuyoit du ſcandaleux récit des anecdotes galantes du jour. Roſambert m'embarrasſoit ſans me perſuader, à chaque exemple qu'il me donnoit, je répondois toujours qu'une exception, loin de détruire la règle, la prouvoit. Mais vous ne ſavez donc pas, me dit-il avec chaleur, vous ne ſavez donc pas à quel point la bonne moitié des individus de ce ſexe tant honoré, porte chaque jour l'entier oubli de cette modéſtie naturelle, de cette pudeur innée que vous lui ſuppoſez. Il ſe leva avec vivacité & riant de toutes ſes forces : parbleu ! tenez... vous n'avez pas diſpoſé de votre journée?... venez avec moi, venez.... je vais de ce pas, vous préſenter à une belle Dame.... nous en trouverons chez elle beaucoup d'autres...
elles

elles sont jolies ; vous ferez le maître de les estimer toutes , & tant qu'il vous plaira.

Tous deux , en pointe de vin , nous montâmes dans un honnête fiacre , qui s'arrêta devant une maison d'assez belle apparence ; mais les airs cavaliers de la Maîtresse du logis , le ton leste dont le Comte la traitoit , l'accueil non moins leste dont elle m'honora , tout me fit soupçonner que j'étois engagé dans une partie de filles. J'en demeurai convaincu , quand la brave dame , de qui le Comte paroïssoit très-connu , & qui vouloit , disoit-elle poliment , me déniaiser , m'eut montré toutes les curiosités de sa maison.

M. de Rosambert , prenoit la peine de m'expliquer tout , lui-même : voilà , me dit-il , le cabinet de bain , c'est ici que se blanchissent & se parfument les gentilles recrues que la ville & les

campagnes fournissent journellement à cette active entremetteuse. Dans cette armoire vous voyez plusieurs flacons d'une eau très-astringente dont le grand mérite est de réparer toute espece de brêchefaite à ce que les vierges appellent leur vertu. Beaucoup de Demoiselles bien nées s'en servent discrètement, & vont ensuite, la première nuit des noces, offrir au mortel heureux qui les épouse, un honneur tout neuf. A côté, remarquez *l'essence à l'usage des monstres*, elle produit un effet tout contraire, aussi ne s'en sert-on jamais ! hélas, il est passé le tems des miniatures ! & dans tout Paris, je gage, on ne trouveroit plus une seule petite femme qui eût besoin de cette eau là. En revanche, si celle que vous voyez dans ces flacons plus grands est aussi bonne qu'on le prétend, il s'en fera bientôt une prodigieuse consommation ; vous ver-

rez accourir chez le docteur *Guibert de Préal*, une foule de clercs de Procureurs, quelques Robins, beaucoup de grands Seigneurs, une partie de nos Militaires, & presque tous nos Abbés; c'est le fameux spécifique.

Vous savez, Faublas, ce que c'est qu'un cabinet de toilette; celui-ci n'a rien de remarquable: passons.

C'est ici la salle de bal, on n'y danse pas, mais on s'y déguise. Vous prenez cela pour une armoire? c'est une porte de communication, elle rend dans une maison qui a son entrée dans une autre rue. Une femme de qualité a-t-elle de secrets besoins qu'elle soit pressée de satisfaire? Elle entre par-là, se déguise en suivante, montre ses appas sous la bure, & reçoit les vigoureux embrassemens d'un rustre grossier déguisé en prélat, ou d'un gros prélat si naturellement travesti qu'on

le prend pour un rustre : ainsi l'on se rend mutuellement service , & comme personne ne se reconnoît , on n'a d'obligation à personne.

Maintenant entrons dans *l'infirmerie* ; que le mot ne vous alarme pas. Ouvrez , si bon vous semble , ces brochures licencieuses , considérez ces peintures obscènes : elles furent mises ici pour rallumer l'imagination de ces vieux débauchés que la mort a frappés d'avance dans l'endroit le plus sensible ; & c'est encore avec ces petits faisceaux de genêt parfumés qu'on les ressuscite. Vous concevez qu'un pareil moyen seroit trop violent pour le beau sexe , aussi lui a-t-on réservé ces pastilles : elles sont tellement irritantes , qu'une femme qui en a mangé , prend d'abord ce qu'on appelle la rage d'amour. Au reste , on ne les emploie ordinairement que contre quelques jolies vil-

lageoises , froides par tempérament , & vertueuses de bonne foi. Nos honnêtes femmes qui ont du monde & de l'éducation , ne résistent jamais assez pour qu'on soit réduit à les attaquer avec ces armes-là.

Venez , venez , approchez - vous ; parmi les plantes curieuses du Jardin du Roi , n'avez - vous pas remarqué celle-ci ? c'est cela que bien de pauvres filles ont appelée leur consolateur. Vous n'imaginez pas à combien de dévotes Madame en a fourni.

Cette dernière pièce se nomme le fallon de Vulcain. Il n'y a rien de remarquable que cet infernal fauteuil. Une malheureuse qu'on y jette , s'y trouve renversée sur le dos , ses bras restent ouverts , ses jambes s'écartent mollement : on la viole , sans qu'elle puisse opposer la moindre résistance. Vous frémissez , Faublas , & pour cette

fois vous avez raison. Je suis jeune, ardent, libertin, peu scrupuleux, si vous voulez ; mais en vérité je crois que je ne pourrois jamais me résoudre à asséoir de force une pauvre vierge dans ce fauteuil-là.

Le Comte ajouta : si nous étions venus plutôt, on nous auroit donné deux petites Bourgeoises, mais faute de mieux, voyons le ferrail. C'étoit ainsi qu'il appelloit la salle où se trouvoient rassemblées beaucoup de Nymphes, qui toutes passèrent devant nous, en briguant l'honneur du mouchoir. Rosambert prit la plus jolie, j'eus la singulière fantaisie de choisir la plus laide.

En attendant, me dit le Comte ; qu'on ait fervi le dîner que j'ai demandé, nous pouvons, chacun de notre côté, commencer avec notre belle un bout de conversation, à table nous forme-

rons la partie quarrée. Né curieux, je me sentis l'envie d'examiner un peu en détail la Nymphé que je m'étois choisie ; il me parut important de savoir, quelle différence il y avoit entre une belle Marquise & une laide Courtisane. Le sujet étoit peu digne de mon attention : la recherche m'amusa d'abord uniquement par les objets de comparaison qu'elle m'offrit ; insensiblement j'y pris feu, & machinalement je songeai à pousser l'examen, aussi loin qu'il pouvoit aller. La Nymphé s'aperçut de mes heureuses dispositions ; & ne me laissant pas le tems de réfléchir davantage, elle m'invita à tenter l'attaque, & se prépara fièrement à la soutenir ; mais tout-à-coup, sans que jeusse besoin d'expliquer mes intentions pacifiques, la guerrière expérimentée vit qu'il n'y auroit pas entre nous la plus légère escarmouche. Elle se releva non-

chalamment, & me regardant avec attention : tant mieux, dit-elle, ç'auroit été dommage ! Il est impossible de se figurer combien je fus frappé du sens très-clair que présentoient ces mots : ç'auroit été dommage ! Je n'examinai pas ce que Rosambert deviendrait, je m'enfuis de cette infâme maison, en jurant que je n'y retournerois de ma vie.

Le Comte étoit chez moi le lendemain à dix heures du matin ; il venoit savoir quelle terreur panique m'avoit faisi, & m'assura que mon aventure s'étant répandue dans cette maison, avoit singulièrement diverti tous ceux qui s'y trouvoient.—Quoi ! Rosambert, cette fille me dit : ç'auroit été dommage, & vous appelez ma terreur, une terreur panique.—Oh, cela est différent ! la Nymphe a un peu tronqué l'aventure.... elle se gardoit bien de nous apprendre... le ç'auroit été dom-

mage change entièrement l'histoire... Il est d'un bon genre, le ç'auroit été dommage !... Hé bien, Faublas, cette femme qui vous félicite froidement d'avoir échappé à un danger qu'elle vous invitoit à courir, l'estimez-vous ? — Vous me faites-là une plaisante question, Rosambert ; hé ! que pourriez-vous conclure de ma réponse, contre son sexe en général ? — Vous esquiviez ! mon ami, vous êtes donc incorrigible ? Hé bien, estimez, estimez, puisque vous le voulez absolument ; moi, je vais me coucher. — Comment ! vous coucher ? d'où venez-vous donc ! — Que voulez-vous ! dans le monde il faut s'amuser de tout. J'ai trouvé là le Commandeur de ***, le petit Chevalier de M***, l'Abbé de D***, nous avons fait toute la soirée & toute la nuit un vacarme ! une orgie ! cela étoit délicieux ! mais je vais me coucher.

J'étois à peine habillé quand mon pere monta chez moi ; il me dit que M. Duportail m'attendoit à dîner. Il ajouta : vous passerez ensemble toute la soirée, je soupe dans ce quartier-là ; j'irai vous prendre chez lui, je vous ramenerai.

Je me hâtai de sortir, car j'étois pressé de voir ma jolie Cousine. Elle vint au parloir avec ma sœur. — Que vous êtes heureux ! me dit vivement Adelaïde, vous allez au bal ? vous y passez les nuits ? vous y avez fait la connoissance d'une fort jolie Dame ? — Et qui vous a dit tout cela ? — M. Person, qui n'a pas de secrets pour nous. Sophie baïffoit les yeux & gardoit le silence ; ma sœur continua : Dites-nous donc quelle est cette Dame ? . . . & un bal masqué ! cela doit être beau ? — Fort ennuyeux, je vous assure ; & quant à cette Dame, elle est jolie, mais beau-

coup moins... oh, beaucoup moins, que ma jolie Cousine. Sophie toujours muette, toujours les yeux baissés, ne paroïsoit occupée que de quelques bréloques qui manquoient au cordon de sa montre : mais la rougeur dont son front s'étoit couvert, la trahit ; je vis que notre conversation la touchoit d'autant plus, qu'elle affectoit de s'y intéresser moins : Vous avez du chagrin ? ma jolie Cousine. Répondez donc, Mademoiselle, lui dit sa vieille gouvernante. — Non Monsieur ; mais c'est que... c'est que j'ai mal dormi cette nuit. Oui, dit encore la vieille, cela est vrai, Mademoiselle, depuis trois ou quatre jours, s'accoutume à ne pas dormir... c'est une fort mauvaise habitude, fort mauvaise, on en meurt très-bien : moi qui vous parle, j'ai connu Mademoiselle... tenez ! Mademoiselle Storch... vous n'avez pas connu cela,

vous , Mademoiselle , vous êtes trop jeune.... Dame ! il y a bien quarante-cinq ans que cela est arrivé, . . . Mademoiselle Storch. . . .

La vieille avoit ainsi commencé son histoire , & si je ne voulois pas être privé du bonheur de voir ma jolie Cousine , il falloit en écouter tranquillement la longue narration : Sophie m'épargna ce déplaisir pour m'en causer un plus vif. Elle se leva ; sa gouvernante lui demanda avec humeur ce qu'elle avoit ; elle répondit qu'elle se sentoit fort incommodée ; sa voix trembloit. Voilà comme vous faites toujours , répliqua la vieille , on n'a jamais le tems de parler à personne. Monsieur le Chevalier , venez demain , vous verrez comme cela est intéressant , & qu'on a bien raison de dire qu'il faut que les jeunes personnes dorment ! — Mon frere , vous permettez que je suive ma
bonne

bonne amie ? — Oui , ma chere Adelaide , oui.... Ayez bien soin d'elle ! Sophie , en me saluant , leva enfin les yeux , elle laissa tomber sur moi un regard douloureux qui pénétra dans mon cœur , pour y éveiller le remords.

Il étoit tems de me rendre à l'invitation de M. Duportail. Après lui avoir renouvelé mes remercimens , je lui racontai toute mon aventure , sans oublier le déjeûner de Rosambert ; mais je me gardai bien de lui apprendre où notre gaité nous avoit conduits ensuite. Je suis bien aise , me dit-il , que M. de Rosambert , qui , d'après ses propos que vous me rendez , me paroît être un petit maître dans toute la force du terme , ait au moins de justes idées sur l'honneur véritable. Mon jeune ami , souvenez-vous bien que de toutes les loix de votre pays , celle qui défend le duel est la plus respectable.

Dans ce siècle de lumière & de philosophie, la férocité des courages s'est beaucoup adoucie. Combien l'heureuse révolution qui s'est faite à cet égard dans les esprits, a déjà épargné de sang à la Nation, & de larmes aux pères de famille ! Quant aux femmes, il paroît en effet que le Comte ne les estime point ; si ce n'est que par air & à l'exemple de tant de jeunes gens comme lui, qu'il affecte pour elles ce profond mépris, que peut-être il n'a pas, je le plains ; je le plains davantage, s'il n'a jamais connu que des femmes mésestimables. Faublas, croyez-en mon expérience, plus longue que celle du Comte, qui croit à vingt-deux ans avoir beaucoup vu ; croyez-en mon jugement plus exercé, mes observations plus réfléchies ; si l'on rencontre dans le monde quelques femmes sans pudeur, on y voit beaucoup

plus de jeunes gens sans principes. Gardez-vous d'écouter les vieilles déclamations de ces petits Messieurs-là : il existe des femmes dont les chastes traits doivent inspirer l'amour tendre & pur, dont le cœur délicat est fait pour le sentir, qui s'attirent nos hommages par leur caractère aimable, & nos respects par leurs douces vertus. On rencontre moins rarement qu'on ne le dit, des amantes généreuses, des épouses sages, d'excellentes mères de familles : il y en a mon ami, qui verseroient leur sang pour le bonheur de leurs maris & de leurs enfans ; j'en ai connu, qui réunissant aux paisibles vertus de leur sexe, les vertus plus mâles du nôtre, ont donné à des hommes dignes d'elles l'exemple d'un généreux dévouement, les leçons difficiles d'un courage infatigable & d'une patience à toute épreuve. Votre Marquise n'est

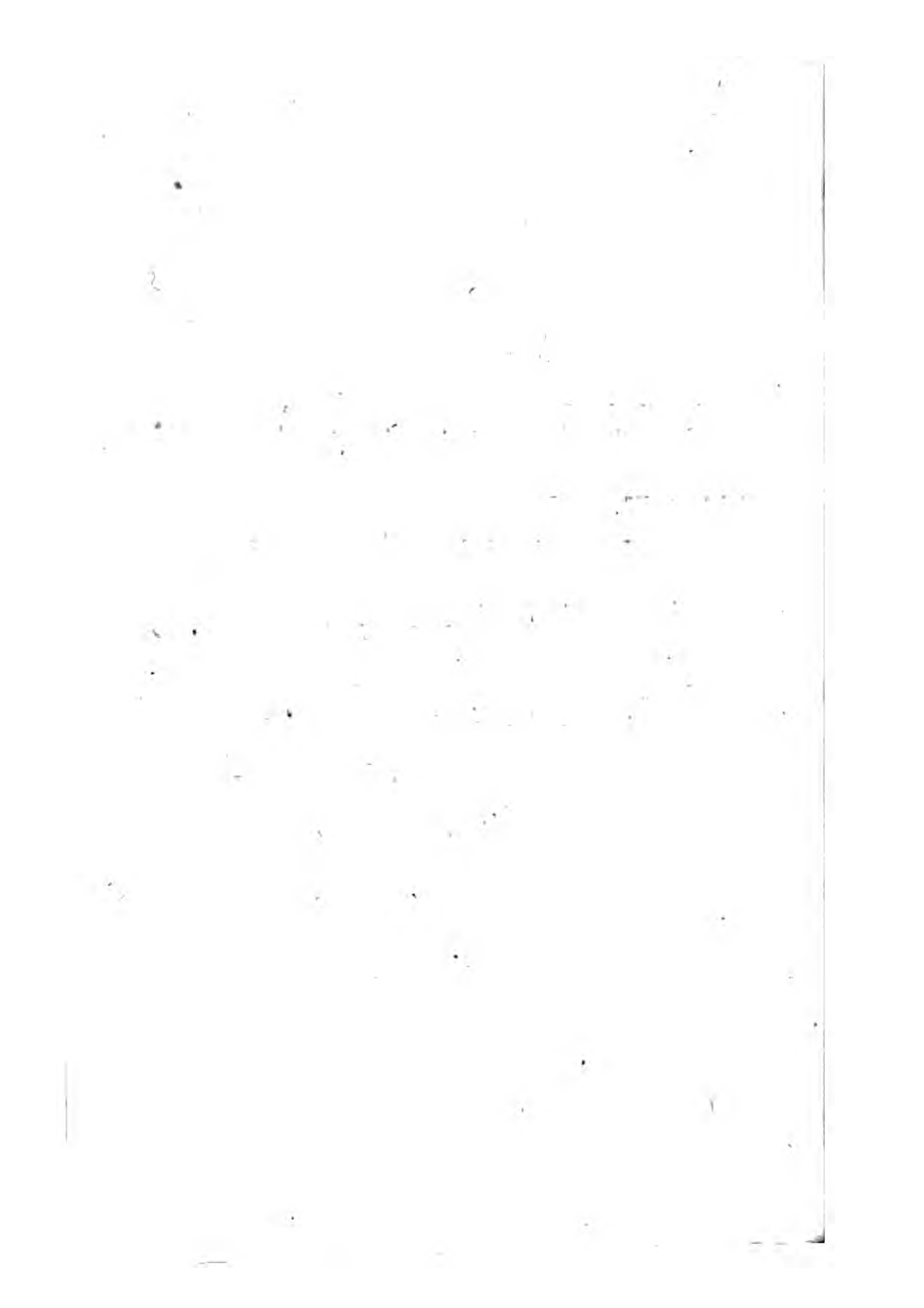
point une héroïne, ajouta-t-il en souriant, c'est une femme bien jeune, bien imprudente.... Mon ami, ayez plus de raison qu'elle, terminez cette aventure dangereuse ; quelque soit la crédulité du mari, il ne faut qu'un événement imprévu pour la détruire : promettez-moi de ne plus retourner chez Madame de B***. J'hésitois. M. Duportail me pressa ; d'ailleurs, en faisant l'éloge des femmes, il m'avoit rappelé ma Sophie : je finis par promettre tout ce qu'il voulut. Maintenant, me dit-il, j'ai des secrets importans à vous révéler ; quand vous m'aurez entendu, vous sentirez qu'il faut répondre à ma grande confiance par une inviolable discrétion.

Fin du Tome premier.

UNE ANNÉE
DE LA VIE
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

Morel





UNE ANNÉE
DE LA VIE
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

Par M. LOUVET DE COUVRAY.

TOME DEUXIÈME.

Seconde édition, revue, corrigée &
augmentée.



A L O N D R E S,
ET se trouve à PARIS,
Chez BAILLY, Libraire, rue S. Honoré,
vis-à-vis la barrière des Sergents.
Et chez les Marchands de Nouveautés.

M. D C C. X C.

1917
MAY 17 1917
RECEIVED
OFFICE OF THE
SHERIFF
COUNTY OF
SANTA FE
NEW MEXICO





UNE ANNÉE
DE LA VIE
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

MON Histoire offre un exemple effrayant des vicissitudes de la fortune. Il est ordinairement très-commode, mais quelquefois aussi très-dangereux, d'avoir un ancien nom à soutenir, & de grands biens à conserver. Unique rejetton d'une famille illustre, dont l'origine se perd dans la nuit des tems,

Tome II.

A

je devrois occuper dans mon pays les premières charges de l'État, & je me vois condamné à languir à jamais sous un ciel étranger, dans une oisive obscurité. Le nom des Lovzinski est honorablement inscrit dans les fastes de la Pologne, & ce nom va périr en moi ! Je fais que l'austère philosophie rejette ou méprise les titres vains & les richesses corruptrices ; peut-être me consolerois-je, si je n'avois perdu que cela ; mais, mon jeune ami, je pleure une épouse adorée, je cherche une fille chérie, & je ne reverrai jamais ma patrie ! Quel courage assez endurci pourrois-je opposer à de pareilles douleurs ?

Mon pere Lovzinski, encore plus distingué par ses vertus que par son rang, jouissoit à la Cour de cette considération, qui suit toujours la faveur du Prince, & que le mérite personnel obtient quelquefois. Il donnoit à l'édu-

education de mes deux sœurs, l'attention d'un pere tendre ; il s'occupoit surtout de la mienne, avec le zele d'un vieux Gentilhomme jaloux de l'honneur de sa maison, dont j'étois l'unique espoir ; avec l'activité d'un bon citoyen qui ne desiroit rien tant que de laisser à l'Etat un successeur digne de lui.

Je faisois mes exercices à Varsovie ; là se distinguoit entre nous, par les qualités les plus aimables, le jeune M. de P***. Aux charmes d'une figure à la fois douce & noble, il joignoit les agrémens d'un esprit heureusement cultivé ; l'adresse peu commune qu'il déployoit dans nos jeux guerriers, la modestie plus rare avec laquelle il paroïssoit vouloir cacher son mérite à ses propres yeux, pour exalter le mérite moins recommandable de ses rivaux presque toujours vaincus ; l'urbanité

de ses mœurs, la douceur de son caractère, fixoient l'attention, commandoient l'estime & le rendoient cher à cette brillante jeunesse qui partageoit nos travaux & nos plaisirs. Dire que ce fut la ressemblance des caractères & la sympathie des humeurs qui commencèrent ma liaison avec M. de P***, ce seroit me louer beaucoup ; quoi qu'il en soit , nous vécûmes bientôt tous deux dans une intime familiarité.

Qu'il est heureux, mais qu'il s'écoule rapidement, cet âge où l'on ignore, & l'ambition qui sacrifie tout aux idées de fortune & de gloire dont elle est possédée, & l'amour dont le pouvoir suprême absorbe & concentre toutes nos facultés sur un seul objet ; cet âge des plaisirs innocens & de la crédulité confiante, où le cœur, novice encore, suit librement les impulsions de sa sensibilité naissante, & se donne sans

partage à l'objet de ses affections défintéressées. Alors, mon cher Faublas, alors l'amitié n'est pas un vain nom. Confident de tous les secrets de Monsieur de P***, je n'entreprendois rien dont je ne l'instruisisse d'abord, ses conseils régloient ma conduite, les miens déterminoient ses résolutions, & par cette douce réciprocité, notre adolescence n'avoit point de plaisirs qui ne fussent partagés, point de peines qui ne se trouvaient adoucies. Avec quel chagrin je vis arriver le moment fatal, où M. de P***, forcé par les ordres paternels de quitter Varsovie, me fit ses tendres adieux. Nous nous promîmes de nous conserver, dans tous les tems, ce vif attachement qui avoit fait le bonheur de notre adolescence; je jurai témérairement que les passions d'un autre âge ne l'altéreroient jamais. Quel vuide immense laissa dans mon cœur

l'absence de mon ami ! d'abord il me sembla que rien ne pouvoit me dédommager de sa perte ; la tendresse d'un pere , les caresses de mes sœurs ne me touchoient que foiblement. Je sentis qu'il ne me restoit , pour chasser l'ennui , d'autre moyen que d'occuper mes loisirs de quelque travail utile ; j'appris la langue françoise , déjà répandue dans toute l'Europe ; je lus avec délices , des ouvrages fameux , éternels monumens du génie , & j'admirai comment dans un idiôme aussi ingrat , avoient pu se distinguer à ce point tant de poètes célèbres , tant d'excellens écrivains justement immortalisés. Je m'appliquai sérieusement à l'étude de la géométrie , je me formai sur-tout à ce noble métier qui fait un héros aux dépens de cent mille malheureux , & que des hommes moins humains que vaillans , ont appelé le grand art de la guerre.

Plusieurs années furent employées à ces études, aussi difficiles qu'approfondies; enfin, elles m'occupèrent uniquement. M. de P*** qui m'écrivait souvent, ne recevoit plus que des réponses courtes & rares; notre correspondance languissoit négligée, lorsqu'enfin l'amour acheva de me faire oublier l'amitié.

Mon père étoit depuis long-tems lié très-étroitement avec le comte Pulauski. Connu par l'austérité de ses mœurs rigides, fameux par l'inflexibilité de ses vertus vraiment républicaines; Pulauski, à la fois grand Capitaine & brave Soldat, avoit signalé, dans plus d'une rencontre, son bouillant courage & son patriotisme ardent. Nourri de la lecture des anciens, il avoit puisé dans leur histoire les grandes leçons d'un noble défintéressement, d'une inébranlable constance, d'un dévouement absolu. Comme ces

Héros à qui Rome idolâtre & reconnoissante éleva des autels , Pulauski eût sacrifié tous ses biens à la prospérité de son pays , il eût versé jusqu'à la dernière goutte de son sang pour sa défense , il eût même immolé sa fille unique , sa chère Lodoiska.

Lodoiska ! qu'elle étoit belle ! que je l'aimai ! son nom chéri est toujours sur mes lèvres , son image adorée vit encore dans mon cœur.

Mon ami , dès que je l'eus vue , je ne vis plus qu'elle , j'abandonnai mes études , l'amitié fut entièrement oubliée , je consacrai tous mes momens à Lodoiska. Mon pere & le sien n'avoient pu long - tems ignorer mon amour ; ils ne m'en parloient pas , ils l'approuvoient donc ? Cette idée me parut assez fondée pour que je me livrasse sans inquiétude au doux penchant qui m'entraînoit ; je pris mes mesures de

maniere que je voyois presque tous les jours Lodoiska, ou chez elle, ou chez mes sœurs qu'elle aimoit beaucoup; deux années se passerent ainsi.

Enfin Pulauski me tira un jour à l'écart, & me dit : Ton pere & moi nous avons fondé sur toi de grandes espérances, que ta conduite avoit d'abord justifiées : je t'ai vu long-tems employer ta jeunesse à des travaux aussi honorables qu'utiles. Aujourd'hui.... (il vit que j'allois l'interrompre, & m'en empêcha.) Que vas-tu me dire? crois-tu m'apprendre quelque chose que j'ignore? crois-tu que j'avois besoin d'être chaque jour témoin de tes transports, pour sentir combien ma Lodoiska mérite d'être aimée? C'est parce que je fais aussi bien que toi ce que vaut ma fille, que tu ne l'obtiendras qu'en la méritant. Jeune homme, apprend qu'il ne suffit pas que des foiblesses

soient légitimes pour être excusées ; que celles d'un bon Citoyen doivent tourner toutes au profit de sa patrie ; que l'amour , l'amour même ne seroit , comme toutes les viles passions , que méprisable ou dangereux , s'il n'offroit aux cœurs généreux , un motif de plus qui les excite puissamment à l'honneur. Écoute : notre Monarque valétudinaire semble toucher à sa fin ; sa santé chaque jour plus chancelante , a réveillé l'ambition de nos voisins ; ils se préparent sans doute à semer parmi nous les divisions , ils comptent , en forçant nos suffrages , nous donner un Roi de leur choix. Des troupes étrangères ont osé se montrer sur les frontières de la Pologne : déjà deux mille Gentishommes se rassemblent pour réprimer leur insolente audace ; va te joindre à cette brave jeunesse , va , & sur-tout à la fin de la campagne , re-

viens couvert du sang de nos ennemis, montrer à Pulauski un gendre digne de lui.

Je n'hésitai pas un moment ; mon pere approuva mes résolutions ; mais il ne parut consentir qu'avec peine à mon départ précipité, il me tint long-tems pressé contre son sein, une tendre sollicitude étoit peinte dans ses regards ; il ne m'adressa que de tristes adieux, le trouble de son cœur passa dans le mien, nos pleurs se confondirent sur son visage vénérable. Pulauski, présent à cette scene touchante, nous reprocha stoïquement ce qu'il appelloit une foiblesse. Seche tes pleurs, me dit-il, ou garde-les pour Lodoiska ; ce n'est qu'à de foibles amans qui se séparent pour six mois qu'il convient d'en répandre. Il instruisit sa fille en ma présence même, & de mon départ & des motifs qui me déterminoient. Lo-

doiska pâlit, soupira, regarda son pere en rougissant, & m'assura d'une voix tremblante, que ses vœux hâteroient mon retour, & que son bonheur étoit dans mes mains. Encouragé de cette forte, quels dangers pouvois-je craindre? Je partis; mais dans le cours de cette campagne, il ne se passa rien qui mérite d'être rapporté; les ennemis, aussi soigneux que nous d'éviter une action qui eût pu produire entre les deux nations une guerre ouverte, se contenterent de nous fatiguer par des marches fréquentes: nous nous bornâmes à les suivre & à les observer; ils nous rencontroient par-tout où le pays ouvert leur eût offert un accès facile. Aux approches de la mauvaise saison, ils parurent se retirer chez eux pour y prendre leurs quartiers d'hiver, & notre petite armée, presque toute composée de gentilshommes, se sépara.

Je

Je revenois à Varsovie , plein d'impatience & de joie ; je croyois que l'hymen & l'amour alloient me donner Lodoiska..... hélas ! je n'avois plus de pere ! J'appris en entrant dans la Capitale , que la veille même , Lovzinski étoit mort d'une apoplexie. Ainsi , je n'eus pas même la douloureuse consolation de recevoir les derniers soupirs du plus tendre des peres ; je ne pus que me trainer sur sa tombe que j'arrofai de mes pleurs.

Ce n'est point , me dit Pulauski , peu touché de ma douleur profonde ; ce n'est point par des larmes stériles , qu'on honore la mémoire d'un pere tel que le tien. La Pologne regrette en lui un héros citoyen qui l'auroit utilement servie dans la circonstance critique à laquelle nous touchons. Épuisé par une maladie longue , notre Monarque n'a pas quinze jours à vivre ,

& du choix de son successeur, dépendent le bonheur ou le malheur de nos concitoyens. De tous les droits que la mort de ton pere te transmet, le plus beau sans doute est celui d'assister aux Etats, où tu vas le représenter ; c'est là qu'il doit revivre en toi ; c'est là qu'il faut prouver un courage plus difficile que celui qui ne consiste qu'à braver la mort dans les combats. La vaillance d'un soldat n'est qu'une vertu commune ; mais ceux-là ne sont pas des hommes ordinaires, qui, conservant dans les occasions pressantes un courage tranquille, & déployant une activité pénétrante, découvrent les projets du Puissant qui cabale, déconcertent les sourdes intrigues, affrontent les factions hardies ; qui toujours fermes, incorruptibles & justes, ne donnent leur suffrage qu'à celui qu'ils en ont jugé le plus digne, ne considèrent que le bien de leur pays ; que l'or & les pro-

meffes ne peuvent féduire , que les prieres ne fauroient fléchir , que les menaces n'étonnent pas. Voilà les vertus qui diftinguoient ton pere , voilà l'héritage vraiment précieux que tu dois t'emprefler à recueillir. Le jour où nos Etats s'affemblent pour l'élection d'un Roi , est l'époque certaine à laquelle fe manifeflent les prétentions de plusieurs concitoyens, plus occupés de leur intérêt perfonnel, que jaloux de la profpérité de leur patrie , & les deffeins pernicieux des puiffances voifines ; dont la cruelle politique détruit nos forces en les divifant. Mon ami , je me trompe , où le moment fatal approche , qui va fixer à jamais les deftins de mon pays menacés ; fes ennemis confpirent fa ruine , ils ont préparé dans le filence une révolution qu'ils ne confommeront pas , tant que mon bras pourra foutenir une épée. Veuille le Dieu protecteur de mon

pays , lui épargner les horreurs d'une guerre civile ! Mais cette extrémité , quelque affreuse qu'elle soit , deviendra peut-être nécessaire ; je me flatte qu'au moins ce ne fera qu'une crise violente , après laquelle cet Etat régénéré reprendra son antique splendeur. Tu féconderas mes efforts, Lovzinski, les foibles intérêts de l'amour doivent tous disparaître devant des intérêts plus sacrés : je ne puis te donner ma fille dans ces momens de deuil , où la patrie est en danger ; mais je te promets que les premiers jours de la paix seront marqués par ton hymen avec Lodoiska.

Pulauski ne parla pas en vain , je sentis quels devoirs plus essentiels j'avois désormais à remplir ; mais les soins importans dont je m'occupois , n'offrirent à ma douleur que d'insuffisantes distractions. Je l'avouerai sans rougir : la tristesse de mes sœurs , leur amitié com-

patiffante , les careffes plus réfervées , mais non moins douces de mon amante , firent fur mon cœur ému , plus d'impreffion que les confeils patriotiques de Pulauski. Je vis Lodoiska vivement touchée de ma perte irréparable , auffi affligée que moi des événemens cruels qui différoient notre union ; & mes chagrins ainfi partagés , fe trouverent fenfiblement adoucis.

Cependant le Roi mourut , & la diete fut convoquée. Le jour même qu'elle devoit s'ouvrir , à l'inftant où j'allois m'y rendre , un inconnu fe préfente dans mon Palais , & demande à me parler fans témoins. Dès que mes gens fe font retirés , il entre avec précipitation , fe jette dans mes bras , & m'embraffe tendrement. C'étois M. de P*** ; dix années écoulées depuis notre féparation ne l'avoient pas tellement changé , que je ne puffe le re-

connoître ; je lui témoignai la surprise & la joie que me caufoit son retour inattendu. Vous ferez bien plus étonné, me dit-il, quand vous en fâurez la cause. J'arrive à l'instant & vais me rendre à l'assemblée des Etats ; est-ce trop préfumer de votre amitié , que de compter fur votre voix ? — Sur ma voix ! & pour qui ? — Pour moi , mon ami. Il vit mon étonnement : Oui, pour moi , continua - t - il avec vivacité ; il n'est pas tems de vous raconter quelle heureufe révolution s'est faite dans ma fortune & me permet de nourrir de fi hautes espérances ; qu'il vous fuffife maintenant de favoir , que du moins mon ambition est justifiée par le plus grand nombre des suffrages , & qu'en vain deux foibles rivaux se préparent à me disputer la Couronne à laquelle je prétends. Lovzinski , poursuivit-il , en m'embrassant encore , si vous n'étiez

pas mon ami, si je vous estiinois moins, peut-être m'efforcerois - je de vous éblouir par de grandes promesses, peut-être vous montrerois-je quelle faveur vous attend, que d'honorables distinctions vous font réservées, quelle noble & vaste carrière va désormais vous être ouverte; mais je n'ai pas besoin de vous séduire, & je vais vous persuader. Je le vois avec douleur, & vous le savez comme moi; depuis plusieurs années notre Pologne affoiblie ne doit son salut qu'à la méfintelligence des trois puissances qui l'entourent, & le desir de s'enrichir de nos dépouilles, peut réunir en un moment nos ennemis divisés. Empêchons, s'il se peut, ce triumvirat funeste, dont le démembrement de nos provinces deviendrait l'infaillible suite. Sans doute, en des tems plus heureux, nos ancêtres ont dû maintenir la liberté des

Elections ; il faut aujourd'hui céder à la nécessité qui nous presse. La Russie protégera nécessairement un Roi qui fera son ouvrage : en recevant celui qu'elle a choisi, vous prévenez la triple alliance qui rendroit notre perte inévitable, & vous vous assurez un allié puissant que nous opposerons, avec succès, aux deux ennemis qui nous restent. Voilà les raisons qui m'ont déterminé ; je n'abandonne une partie de nos droits que pour conserver nos droits les plus précieux ; je ne veux monter sur un trône chancelant, que pour l'affermir par une saine politique ; je n'altère enfin la constitution de cet Etat que pour sauver l'Etat entier.

Nous nous rendîmes à la Diète, j'y votai pour M. de P***, il obtint en effet le plus grand nombre des suffrages ; mais Pulauski, Zarembo & quelques autres se déclarèrent pour le prince C**;

on ne put rien décider, dans le tumulte de cette première assemblée.

Quand nous en sortîmes, M. de P*** revint à moi, il m'invita à le suivre dans le palais que des Émissaires secrets lui avoient déjà préparé dans la Capitale (1). Nous nous enfermâmes pendant plusieurs heures; alors se renouvelèrent entre nous les protestations d'une amitié toujours durable; alors j'instruisis M. de P*** de mes liaisons intimes avec Pulauski, & de mon amour pour Lodoiska. Il répondit à ma confiance par une confiance plus grande, il m'apprit quels événements avoient préparé sa grandeur prochaine, il m'expliqua ses desseins secrets, & je

(1) La Diète pour l'élection des Rois de Pologne, se tient à une demi-lieue de Varsovie, en pleine campagne, de l'autre côté de la Vistule, près du village de Vols.

le quittai , convaincu qu'il étoit moins occupé du desir de s'élever , que de celui de rendre à la Pologne son antique prospérité.

Ainsi disposé , je volai chez mon futur beau-pere , que je brûlois de ramener au parti de mon ami. Pulauski se promenoit à grands pas dans l'appartement de sa fille , qui paroissoit aussi agitée que lui. Le voilà , dit-il à Lodoiska , dès qu'il me vit paroître ; le voilà cet homme que j'estimois & que vous aimiez ! il nous sacrifie tous deux à son aveugle amitié. Je voulus répondre , il poursuivit : Vous avez été lié dès l'enfance avec M. de P*** , une faction puissante le porte sur le trône , vous le saviez , vous saviez ses desseins ; ce matin à la Diète , vous avez voté pour lui , vous m'avez trompé ; mais croyez-vous qu'on me trompe impunément ? Je le priai de m'entendre ; il se

contraignit pour garder un silence farouche ; je lui appris comment Monsieur de P*** que j'avois négligé depuis long-tems, m'avoit surpris par son retour imprévu. Lodoiska paroissoit charmée d'entendre ma justification. On ne m'abuse pas comme une femme crédule, me dit Pulauski, mais n'importe, continuez. Je lui rendis compte du court entretien que j'avois eu avec M. de P*** avant de me rendre à l'assemblée des Etats. Et voilà vos projets ! s'écria-t-il, M. de P*** ne voit d'autre remède aux maux de ses concitoyens, que leur esclavage ! il le propose, un Lovzinski l'approuve ! & l'on me méprise assez pour tenter de me faire entrer dans cet infame complot ! moi ! je verrois sous le nom d'un Polonois, les Russes commander dans nos provinces ! les Russes, répéta-t-il avec fureur, ils régneroient dans mon pays ! (il vint à

moi avec la plus grande impétuosité.)
Perfide ! tu m'as trompé , & tu trahis ta Patrie ! fors de ce palais à l'instant , ou crains que je ne t'en fasse arracher.

Je vous l'avoue , Faublas , un affront si cruel & si peu mérité me mit hors de moi-même : dans le premier transport de ma colere , je portai la main sur mon épée ; plus prompt que l'éclair , Pulauski tira la sienne. Sa fille , sa fille éperdue , se précipita sur moi : Lovzinski , qu'allez-vous faire ? Aux accens de sa voix si chere , je repris ma raison égarée ; mais je sentis qu'un seul instant venoit de m'enlever Lodoiska pour toujours. Elle m'avoit quitté pour se jeter dans les bras de son pere ; le cruel vit ma douleur amere & se plut à l'augmenter : va ! traître , me dit-il , va ! tu la vois pour la derniere fois.

Je retournai chez moi désespéré ; les noms odieux que Pulauski m'avoit prodigués

digués , revenoient fans cesse à ma pensée : les intérêts de la Pologne & ceux de M. de P*** me paroissoient si étroitement liés , que je ne concevois pas comment je pouvois trahir mes concitoyens en servant mon ami ; cependant il falloit l'abandonner ou renouer à Lodoiska : que résoudre ? quel parti prendre ? je passai la nuit toute entière dans cette cruelle incertitude , & quand le jour parut , j'allai chez Pulauski , sans savoir encore à quoi je pourrois me déterminer.

Un domestique resté seul dans le palais , me dit que son Maître étoit parti au commencement de la nuit avec Lodoiska , après avoir congédié tous ses gens. Vous jugez de mon désespoir à cette nouvelle. Je demandai à ce domestique où Pulauski étoit allé. Je l'ignore absolument , me répondit-il ; tout ce que je puis vous dire , c'est

qu'hier au soir, vous sortiez à peine d'ici, quand nous entendîmes un grand bruit dans l'appartement de sa fille. Encore effrayé de la scène terrible qui venoit de se passer entre vous, j'osai m'approcher & prêter l'oreille. Lodoiska pleuroit, son pere furieux l'accabloit d'injures, lui donnoit sa malédiction, & je l'entendis qui lui disoit : qui peut aimer un traître, peut l'être aussi ; ingrate, je vais vous conduire dans une maison sûre, où vous ferez désormais à l'abri de la séduction.

Pouvois-je encore douter de mon malheur ? J'appellai Boleflas, un de mes serviteurs les plus fideles : je lui ordonnai de placer autour du Palais de Pulauski, des espions vigilans, qui pussent me rendre compte de tout ce qui s'y feroit passé ; de faire suivre Pulauski par-tout, s'il rentroit avant moi dans la Capitale ; & ne désespérant pas

de le rencontrer encore dans ses terres les plus prochaines, je me mis moi-même à sa poursuite.

Je parcourus tous les domaines de Pulauski, je demandai Lodoiska à tous les Voyageurs que je rencontrai; ce fut inutilement. Après avoir perdu huit jours dans cette recherche pénible, je me décidai à retourner à Varsovie. Je ne fus pas médiocrement étonné de voir une armée Russe campée presque sous ses murs, sur les bords de la *Vistule*.

Il étoit nuit quand je rentrai dans la Capitale; les palais des Grands étoient illuminés, un peuple immense remplissoit les rues, j'entendis les chants d'allégresse, je vis le vin couler à grands flots dans les places publiques; tout m'annonça que la Pologne avoit un Roi.

Boleslas m'attendoit avec impatience. Pulauski, me dit-il, est revenu seul

dès le second jour ; il n'est forti de chez lui que pour se rendre à la Diète, où, malgré ses efforts, l'ascendant de la Russie s'est manifesté chaque jour de plus en plus. Dans la dernière assemblée tenue ce matin, M. de P*** réunissoit presque toutes les voix, il alloit être élu ; Pulauski a prononcé le fatal *Véto* : à l'instant vingt sabres ont été tirés. Le fier Palatin de ***, que Pulauski avoit peu ménagé dans l'assemblée précédente, s'est élancé le premier, & lui a porté sur la tête, un coup terrible : Zaramba & quelques autres ont volé à la défense de leur ami ; mais tous leurs efforts n'auroient pu le sauver, si M. de P*** lui-même ne s'étoit rangé parmi eux, en criant qu'il immoleroit de sa main, celui qui oseroit approcher. Les assaillans se sont retirés ; cependant Pulauski perdoit son sang & ses forces, il s'est évanoui, on

L'a emporté. Zarembo est parti en jurant de le venger ; restés maîtres des délibérations , les nombreux partisans de M. de P*** l'ont sur-le-champ proclamé Roi. Pulauski rapporté dans son palais , a bientôt repris connoissance. Les chirurgiens appelés pour voir sa blessure , ont déclaré qu'elle n'étoit pas mortelle ; alors , quoiqu'il ressentit de grandes douleurs , quoique plusieurs de ses amis s'opposassent à son dessein , il s'est fait porter dans sa voiture. Il étoit à peine midi quand il est parti de Varsovie , accompagné de Mazeppa & de quelques mécontents. On le suit , & sans doute on viendra sous peu de jours vous apprendre le lieu qu'il aura choisi pour sa retraite.

On ne pouvoit gueres m'annoncer de plus mauvaises nouvelles. Mon ami étoit sur le Trône ; mais ma réconciliation avec Pulauski paroissoit désor-

mais impossible , & vraisemblablement j'avois perdu Lodoiska pour toujours. Je connoissois assez son pere pour craindre qu'il ne prît des résolutions extrêmes ; le présent m'effrayoit, je n'osai porter mes regards sur l'avenir , & mes chagrins m'accablèrent au point , que je n'allai pas même féliciter le nouveau Roi.

Celui de mes gens que Boleflas avoit détaché à la poursuite de Pulauski , revint le quatrieme jour , il l'avoit suivi jusqu'à 15 lieues de la Capitale : là , Zarembo voyant toujours un inconnu à quelque distance de sa chaise de poste , avoit conçu des soupçons. Un peu plus loin , quatre de ses gens , cachés derrière une masure , avoient surpris mon courier , & l'avoient conduit à Pulauski. Celui-ci , le pistolet à la main , l'avoit forcé d'avouer à qui il appartenoit : je te renverrai à Lovzinki ,

Lui avoit-il dit, annonce-lui de ma part qu'il n'échappera pas à ma juste vengeance : à ces mots on avoit bandé les yeux à mon Courier, il ne pouvoit dire où on l'avoit conduit & renfermé ; mais au bout de trois jours, on l'étoit venu chercher : on avoit encore pris la précaution de lui bander les yeux & de le promener pendant plusieurs heures ; enfin la voiture s'étoit arrêtée ; on l'en avoit fait descendre. A peine il mettoit pied à terre, que ses gardes s'étoient éloignés au grand galop ; il avoit détaché son bandeau, & s'étoit retrouvé précisément à l'endroit, où d'abord on l'avoit arrêté.

Ces nouvelles me donnèrent beaucoup d'inquiétude ; les menaces de Pulauski m'effrayoient beaucoup moins pour moi que pour Lodoiska, qui restoit en son pouvoir : il pouvoit, dans sa fureur, se porter contre elle aux der-

nieres extrémités ; je résolus de m'exposer à tout pour découvrir la retraite du pere , & la prison de la fille. Le lendemain j'instruisis mes sœurs de mon dessein , & je quittai la Capitale : le seul Boleflas m'accompagnoit , je me donnai par-tout pour son frere. Nous parcourûmes toute la Pologne ; je vis alors que l'événement ne justifioit que trop les craintes de Pulauski. Sous prétexte de faire prêter le serment de fidélité pour le nouveau Roi , les Russes répandus dans nos provinces , commettoient mille exactions dans les villes & désoloient les campagnes. Après avoir perdu trois mois en recherches vaines , désespéré de ne pouvoir retrouver Lodoiska , vivement touché des malheurs de ma Patrie , pleurant à la fois sur elle & sur moi , j'allois retourner à Varsovie , pour apprendre moi-même au nouveau Roi , à quels

excès des étrangers se portoit dans ses Etats , lorsqu'une rencontre qui sembloit devoir être pour moi très-fâcheuse , me força de prendre un parti tout différent.

Les Turcs venoient de déclarer la guerre à la Russie , & les Tartares du Budziac & de la Crimée , faisoient de fréquentes incursions dans la Volhynie où je me trouvois alors. Quatre de ces brigands nous attaquèrent à la sortie d'un bois , près d'Ostropol. J'avois très-imprudemment négligé de charger mes pistolets ; mais je me servis de mon sabre avec tant d'adresse & de bonheur , que bientôt deux d'entre eux tombèrent grièvement blessés. Boleslas occupoit le troisieme , le quatrieme me combattoit avec vigueur , il me fit à la cuisse une légère blessure , & reçut en même tems un coup terrible qui le renversa de son cheval. Boleslas se vit à l'instant dé-

barrassé de son ennemi qui , au bruit de la chute de son camarade , prit la fuite. Celui que j'avois renversé le dernier , me dit en mauvais Polonois : un aussi brave homme que toi , doit être généreux , je te demande la vie ; ami , au lieu de m'achever , secours - moi , crois-moi , viens m'aider à me relever , bande ma plaie. Il demandoit quartier d'un ton si noble & si nouveau , que je ne balançai pas. Je descendis de cheval ; Boleflas & moi nous le relevâmes , nous bandâmes sa plaie. Tu fais bien , brave homme , me disoit le Tartare , tu fais bien. Comme il parloit , nous vîmes s'élever autour de nous un nuage de poussière ; plus de trois cens Tartares accouroient à nous ventre à terre. Ne crains rien , me dit celui que j'avois épargné , je suis le chef de cette troupe. Effectivement , d'un signe il arrêta ses soldats prêts à me massacrer ,

il leur dit dans leur langue quelques mots que je ne compris pas ; ils ouvrirent leurs rangs pour laisser passer Boleflas & moi. Brave homme , me dit encore leur Capitaine , n'avois-je pas raison de te dire que tu faisois bien ? tu m'as laissé la vie , je sauve la tienne , il est quelquefois bon d'épargner un ennemi , & même un voleur. Ecoute , mon ami , en t'attaquant j'ai fait mon métier , tu as fait ton devoir en m'étrillant bien , je te pardonne , tu me pardonnes , embrassons-nous. Il ajouta : le jour commence à baisser , je ne te conseille pas de voyager dans ces cantons cette nuit ; ces gens-là vont aller chacun à son poste , & je ne pourrois te répondre d'eux. Tu vois ce château sur la hauteur à droite , il appartient à un certain comte Dourlinski , à qui nous en voulons beaucoup , parce qu'il est fort riche : va lui demander un

asyle, dis-lui que tu as blessé Titfikan, que Titfikan te poursuit, il me connoît de nom, je lui ai déjà fait passer quelques mauvaises journées; au reste, compte que pendant que tu seras chez lui, sa maison sera respectée; garde-toi sur-tout d'en sortir avant trois jours, & d'y rester plus de huit: adieu.

Ce fut avec un vrai plaisir que nous primes congé de Titfikan & de sa compagnie. Les avis du Tartare étoient des ordres; je dis à Boleslas: gagnons promptement ce château qu'il nous à montré, aussi-bien je connois ce Dourlinski de nom. Pulauski m'a quelquefois parlé de lui, il n'ignore peut-être pas où Pulauski s'est retiré; il n'est pas impossible qu'avec un peu d'adresse, nous le sachions de lui. Je dirai à tout hasard que c'est Pulauski qui nous envoie; cette recommandation vaudra bien celle de Titfikan: toi, Boleslas, n'oublie pas
que

que je suis ton frere , & ne me découvre pas.

Nous arrivâmes aux fossés du château ; les gens de Dourlinski nous demanderent qui nous étions ; je répondis que nous venions pour parler à leur Maître , de la part de Pulauski ; que des brigands nous avoient attaqués & nous poursuivoient. Le pont-levis fut baissé , nous entrâmes ; on nous dit que pour le moment nous ne pouvions parler à Dourlinski , mais que le lendemain sur les dix heures , il pourroit nous donner audience. On nous demanda nos armes que nous rendîmes sans difficulté. Boleflas visita ma blessure , les chairs étoient à peine entamées. On ne tarda pas à nous servir dans la cuisine un frugal repas ; nous fûmes conduits ensuite dans une chambre basse , où deux mauvais lits venoient d'être préparés : on nous y lais-

sa sans lumière & l'on nous y enferma.

Je ne pus fermer l'œil de la nuit ; Titfikan ne m'avoit fait qu'une légère blessure , mais celle de mon cœur étoit si profonde ! au point du jour je m'impatientai dans ma prison ; je voulus ouvrir les volets , ils étoient fermés à clef. Je les secoue vigoureusement , les ferrures sautent , je vois un fort beau parc ; la fenêtre étoit basse , je m'élançai , & me voilà dans les jardins de Dourlinski. Après m'y être promené quelques minutes , j'allai m'asseoir sur un banc de pierre placé au pied d'une tour , dont je considérai quelque tems l'architecture antique. Je restois là plongé dans mes réflexions , lorsqu'une tuile tomba à mes pieds : je crus qu'elle s'étoit détachée de la couverture de ce vieux bâtiment , & pour éviter un accident pareil , j'allai me placer à l'autre bout du banc. Quel-

ques instans après, une seconde tuile tomba à côté de moi, le hasard me parut surprenant; je me levai avec inquiétude, j'examinai la tour attentivement. J'apperçus à vingt-cinq ou trente pieds de hauteur, une étroite ouverture; je ramassai les tuiles qu'on m'avoit jettées; sur la première je déchiffrai ces mots tracés avec du plâtre : Lovzinski, c'est donc vous ! vous vivez ! & sur la seconde, ceux-ci : Délivrez-moi, sauvez Lodoiska.

Vous ne pouvez, mon cher Faublas, vous figurer combien de sentimens divers m'agiterent à la fois; mon étonnement, ma joie, ma douleur, mon embarras, ne sauroient s'exprimer. J'examinois la prison de Lodoiska, je cherchois comment je pourrois l'en tirer; elle m'envoya encore une tuile, je lus : A minuit apportez du papier, de l'encre & des plumes; demain une

heure après le soleil levé , venez chercher une lettre ; éloignez-vous.

Je retournai à ma chambre ; j'appellai Boleflas , qui m'aida à rentrer par la fenêtre ; nous raccommodâmes le volet de notre mieux. J'appris à mon serviteur fidele la rencontre inespérée qui mettoit fin à mes courses & redoubloit mes inquiétudes. Comment pénétrer dans cette tour ? Comment nous procurer des armes ? Le moyen de tirer Lodoiska de sa prison ? Le moyen de l'enlever sous les yeux de Dourlinski , au milieu de ses gens , dans un château fortifié ? Et en supposant que tant d'obstacles ne fussent pas insurmontables , pouvois-je tenter une entreprise aussi difficile , dans le court délai que Titfikan m'avoit laissé ? Titfikan ne m'avoit-il pas recommandé de rester chez Dourlinski trois jours , & de n'y pas demeurer plus de huit ? Sortir de ce

château avant le troisieme jour ou après le huitieme, n'étoit-ce pas nous exposer aux attaques des Tartares ? Tirer ma chere Lodoiska de sa prison pour la livrer à des brigands ? être à jamais séparé d'elle par l'esclavage ou par la mort ? cela étoit horrible à penser !

Mais pourquoi étoit-elle dans une aussi affreuse prison ? La lettre qu'elle m'avoit promise, m'en instruiroit sans doute, il falloit nous procurer du papier ; je chargeai Boleslas de ce soin, & moi je me préparai à soutenir devant Dourlinski, le rôle délicat d'un Emissaire de Pulauski.

Il étoit grand jour quand on vint nous mettre en liberté, on nous dit que Dourlinski pouvoit & vouloit nous voir. Nous nous présentâmes avec assurance ; nous vîmes un homme de soixante ans à-peu-près, dont l'abord étoit brusque, & les manieres repoussantes. Il nous

demanda qui nous étions. Mon frere & moi, lui dis-je, appartenons au Seigneur Pulauski; mon Maître ma chargé pour vous d'une commission secrete, mon frere m'a accompagné pour un autre objet; je dois pour m'expliquer, être seul, je dois ne parler qu'à vous seul. Hé bien, répondit Dourlinski, que ton frere s'en aille, & vous aussi, allez vous en, dit-il à ses gens; quant à celui-ci, (il montra celui qui étoit son confident) tu trouveras bon qu'il reste, tu peux tout dire devant lui. Pulauski m'envoie.... — Je le vois bien, qu'il t'envoie ! — Pour vous demander.... — Quoi ? (je pris courage) pour vous demander des nouvelles de sa fille. Des nouvelles de sa fille ! Pulauski t'a dit... — Oui, mon Maître m'a dit que Lodoiska étoit ici. Je m'apperçus que Dourlinski pâlissoit; il regarda son confident & me fixa long-tems en silence.

Tu m'étonnes , reprit-il enfin ; pour te confier un secret de cette importance , il faut que ton Maître soit bien imprudent. — Pas plus que vous , Seigneur ; n'avez-vous pas aussi un confident ! les grands feroient bien à plaindre , s'ils ne pouvoient donner leur confiance à personne. Pulauski m'a chargé de vous dire , que Lovzinski avoit déjà parcouru une grande partie de la Pologne , & que sans doute il visiteroit vos cantons. S'il ose venir ici , me répondit-il aussi-tôt , avec la plus grande vivacité , je lui garde un logement qu'il occupera long-tems ; le connois-tu ce Lovzinski ? — Je l'ai vu souvent chez mon Maître , à Varsovie. — On le dit bel homme ? — Il est bien fait , & de ma taille à-peu-près. — Sa figure ? — Est prévenante ; c'est un. . . C'est un insolent , interrompit-il avec colere , si jamais il tombe en mes mains ! — Sei

gneur, on assure qu'il est brave. — Lui! je parie qu'il ne fait que séduire des filles! si jamais il tombe en mes mains! (je me contins; il ajouta d'un ton plus calme,) il y a bien longtemps que Pulauski ne m'a écrit, où est-il à présent? — Seigneur, j'ai des ordres précis de ne pas répondre à cette question là : tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il a pour cacher sa retraite, & pour n'écrire à personne, de grandes raisons qu'il viendra bientôt vous expliquer lui-même.

Dourlinski parut très-étonné; je crus même remarquer quelques signes de frayeur; il regarda son confident, qui sembloit aussi embarrassé que lui. — Tu dis que Pulauski viendra bientôt.... — Oui, Seigneur, sous quinzaine au plus tard. Il regarda encore son confident, & puis affectant tout-à-coup autant de sang-froid qu'il avoit montré

d'embarras : retourne à ton Maître , je suis fâché de n'avoir que de mauvaises nouvelles à lui donner ; tu lui diras que Lodoiska n'est plus ici. Je fus à mon tour fort surpris. Quoi ! Seigneur , Lodoiska... — N'est plus ici , te dis-je. Pour obliger Pulauski que j'estime , je me suis chargé , quoique avec répugnance , du soin de garder sa fille dans mon château ; personne que moi & lui , (il me montra son confident) ne savoit qu'elle y fût. Il y a environ un mois , nous allâmes comme à l'ordinaire , lui porter des vivres pour sa journée , il n'y avoit plus personne dans son appartement. J'ignore comment elle a fait ; mais ce que je fais bien , c'est qu'elle s'est échappée , je n'ai pas entendu parler d'elle depuis : elle fera sans doute allée joindre Lovzinski à Varsovie , si pourtant les Tartares ne l'ont pas enlevée sur la route :

Mon étonnement devint extrême ; comment concilier ce que j'avois vu dans le jardin , avec ce que Dourlinski me disoit ? Il y avoit là quelque mystère que j'étois bien impatient d'approfondir ; cependant je me gardai bien de faire paroître le moindre doute : Seigneur, voilà des nouvelles bien tristes pour mon maître. — Sans doute, mais ce n'est pas ma faute. — Seigneur, j'ai une grace à vous demander. — Voyons. — Les Tartares dévastent les environs de votre château, ils nous ont attaqués, nous leur avons échappé comme par miracle, ne nous accorderez-vous pas, à mon frere & à moi, la permission de nous reposer ici seulement deux jours ? — Seulement deux jours, j'y consens. Où les a-t-on logés ? demanda-t-il à son confident. Au rez-de-chaussée, répondit celui-ci, dans une chambre basse.... Qui donne sur mes jardins ! interrompit

Dourlinski avec inquiétude. Les volets ferment à clef, répondit l'autre. — N'importe, il faut les mettre ailleurs. Ces mots me firent trembler. Le confident répliqua : cela n'est pas possible ; mais... il lui dit le reste à l'oreille. A la bonne heure, répondit le Maître, & qu'on le fasse à l'instant ; & s'adressant à moi : ton frere & toi vous vous en irez après demain ; avant de partir, tu me parleras, je te donnerai une lettre pour Pulauski.

J'allai rejoindre Boleflas dans la cuisine, où il déjeûnoit : il me remit une petite bouteille pleine d'encre, plusieurs plumes & quelques feuilles de papier qu'il s'étoit procurées sans peine. Je brûlois d'envie d'écrire à Lodoiska ; l'embarras étoit de trouver un lieu commode, où les curieux ne pussent m'inquiéter. On avoit déjà prévenu Boleflas que nous ne rentrerions dans la chambre où nous avions passé la nuit, que

pour y coucher. Je m'avifai d'un stratagème qui me réussit parfaitement. Les gens de Dourlinski buvoient avec mon prétendu frere, ils me proposerent poliment de les aider aussi à vuider quelques flacons. J'avalai de bonne grace & coup sur coup, plusieurs verres d'un fort mauvais vin : bientôt mes jambes chancelèrent, ma langue s'embarassa, je fis à la troupe joyeuse, cent contes aussi plaisans que déraisonnables ; en un mot, je jouai si bien l'ivresse, que Boleslas lui-même, en fut la dupe. Il trembloit que, dans ce moment où je paroissais disposé à tout dire, mon secret ne m'échappât. Messieurs, dit-il aux buveurs étonnés, mon frere n'a pas la tête forte aujourd'hui, c'est peut-être un effet de sa blessure, ne le faisons plus ni parler ni boire, je crains que cela ne l'incommode, & même, si vous vouliez m'obliger, vous m'aideriez à
le

le porter sur son lit. Sur le sien ? non , cela ne se peut pas , répondit l'un deux ; mais je prêterai volontiers ma chambre. On me prit , on m'entraîna , on me monta dans un grenier , dont un lit , une table & une chaise formoient tout l'ameublement. On m'enferma dans ce taudis , c'étoit là tout ce que je voulois ; dès que je fus seul , j'écrivis à Lodoiska une lettre de plusieurs pages. Je commençois par me justifier pleinement des crimes que Pulauski m'avoit supposés ; je lui racontois ensuite tout ce qui m'étoit arrivé depuis le moment de notre séparation , jusqu'à celui où j'avois été reçu chez Dourlinski ; je lui détaillais l'entretien que je venois d'avoir avec celui-ci ; je finissois par l'affurer de l'amour le plus tendre & le plus respectueux ; je lui jurois que dès qu'elle m'auroit donné sur son sort les éclaircissements

nécessaires , je m'exposerois à tout , pour finir son horrible esclavage.

Dès que ma lettre fût fermée , je me livrai à des réflexions qui me jetterent dans une étrange perplexité. Etoit-ce bien Lodoiska qui m'avoit jetté ces tuiles dans le jardin ? Pulauski auroit-il eu l'injustice de punir sa fille d'un amour que lui-même avoit approuvé ? Auroit-il eu l'inhumanité de la plonger dans une affreuse prison ? & quand même la haine qu'il m'avoit jurée , l'auroit aveuglé à ce point , comment Dourlinski avoit-il pu se résoudre à servir ainsi sa vengeance ? Mais d'un autre côté , depuis trois mois , je ne portois , pour me déguiser mieux , que des habits grossiers ; les fatigues d'un long voyage & mes chagrins m'avoient beaucoup changé ; quelle autre qu'une amante , avoit pu reconnoître Lovzinski dans les jardins de Dourlinski ?

N'avois-je pas vu d'ailleurs le nom de Lodoiska tracé sur la tuile ? Dourlinski lui-même n'avoit-il pas que Lodoiska avoit été chez lui prisonniere ? Il ajoutoit, il est vrai, qu'elle s'étoit échappée ; mais cela étoit-il croyable ? Et pourquoi cette haine que Dourlinski m'avoit vouée à moi, sans me connoître ? Pourquoi cet air d'inquiétude, quand on lui avoit dit que les Emissaires de Pulauski occupoient une chambre qui donnoit sur le jardin ? Pourquoi sur-tout cet air d'effroi, quand je lui avois annoncé la prochaine arrivée de mon prétendu Maître ? Tout cela étoit bien fait pour me donner de terribles inquiétudes ; j'entrevois des choses affreuses, que je ne pouvois expliquer. Depuis deux heures je me faisois sans cesse de nouvelles questions, auxquelles j'étois fort embarrassé de répondre, lorsqu'enfin Boleslas vint voir si son

frere avoit recouvré la raison. Je n'eus pas de peine à le convaincre que mon ivresse avoit été feinte ; nous descendîmes dans la cuisine, où nous passâmes le reste de la journée. Quelle soirée ! mon cher Faublas, aucune de ma vie ne me parut si longue, pas même celles qui la suivirent

Enfin l'on nous conduisit dans notre chambre, où l'on nous enferma comme la veille, sans nous laisser de lumière, il fallut encore attendre près de deux heures avant que minuit sonnât. Au premier coup de la cloche, nous ouvrîmes doucement les volets & la fenêtre ; je me préparois à sauter dans le jardin ; mon embarras fut égal à mon désespoir, quand je me vis retenu par des barreaux. Voilà, dis-je à Boleflas, ce que le maudit confident de Dourlinski lui disoit à l'oreille : voilà ce qu'approuvoit le Maître odieux, quand

il répondit : *à la bonne heure , & qu'on le fasse à l'instant ;* voilà ce qu'ils ont exécuté dans la journée ; c'est pour cela que l'entrée de cette chambre nous a été interdite. Seigneur , ils ont travaillé en dehors , me répondit Boleflas , car ils n'ont pas apperçu que ce volet avoit été forcé. Hé ! qu'ils l'aient vu ou non , m'écriai-je avec violence , que m'importe ? cette grille fatale renverse toutes mes espérances , elle assure l'esclavage de Lodoiska , elle assure ma mort.

Oui , sans doute , elle assure ta mort , me cria-t-on , en ouvrant ma porte. Dourlinski précédé de quelques hommes armés , & suivi de quelques autres qui portoient des flambeaux , Dourlinski entra le sabre à la main. Traître ! me dit-il , en me lançant des regards où sa fureur étoit peinte , j'ai tout entendu , je saurai qui tu es , tu me diras ton nom , ton prétendu frere le dira , trem-

ble ! je suis de tous les ennemis de Lovzinski le plus implacable ! qu'on les fouille ! dit-il à ses gens : ils se précipiterent sur moi , j'étois sans armes , je fis une résistance inutile. Ils m'enlevèrent mes papiers & la lettre que j'avois préparée pour Lodoiska. Dourlinski donna , en la lisant , mille signes d'impatience , il y étoit peu ménagé. Lovzinski , me dit-il avec une rage étouffée , je mérite déjà toute ta haine , bientôt je la mériterai davantage ; en attendant , tu resteras avec ton digne confident dans cette chambre que tu aimes. A ces mots il sortit , on ferma la porte à double tour ; il posa une sentinelle en dehors , & une autre vis-à-vis les fenêtres dans le jardin.

Vous vous figurez dans quel accablement nous restâmes plongés , Bolelas & moi. Mes malheurs étoient à leur comble ; ceux de Lodoiska m'af-

fectoient bien plus vivement : l'infortunée ! quelle devoit être son inquiétude ! elle attendoit Lovzinski , & Lovzinski l'abandonnoit ! mais non , Lodoiska me connoissoit trop bien , elle ne me soupçonneroit pas d'une aussi lâche perfidie. Lodoiska ! elle jugeroit son amant d'après elle ! elle sentiroit que Lovzinski partageoit son sort , puisqu'il ne la secouroit pas hélas ! & la certitude de mon malheur augmenteroit encore le sien !

Telles furent dans le premier moment mes réflexions cruelles ; on me laissa tout le tems d'en faire beaucoup d'autres non moins tristes. Le lendemain on nous passa par les barreaux de notre fenêtre , les provisions pour notre journée. A la qualité des alimens qu'on nous fournissoit , Boleslas jugea qu'on ne chercheroit pas à nous rendre notre prison fort agréable. Boleslas moins

malheureux que moi , supportoit son fort plus courageusement ; il m'offrit ma part du maigre repas qu'il alloit faire. Je ne voulois point manger ; il me pressoit vainement ; l'existence étoit devenue pour moi un insupportable fardeau. Ah ! vivez me dit-il enfin , en versant un torrent de larmes , vivez ! si ce n'est pas pour Boleflas , que ce soit pour Lodoiska. Ces mots firent sur moi la plus vive impression , ils ranimerent mon courage ; l'espérance entra dans mon cœur , j'embrassai mon serviteur fidele. O ! mon ami , m'écriai-je avec transport , ô ! mon véritable ami ! je t'ai perdu , & mes maux me touchent plus que les tiens ! donne , Boleflas , donne , je vivrai pour Lodoiska , je vivrai pour toi : veuille le juste ciel me rendre bientôt ma fortune & mon rang , tu verras que ton Maître n'est pas un ingrat. Nous nous em-

brassames encore. Ah ! mon cher Faublas, si vous saviez comme le malheur rapproche les hommes ! comme il est doux , lorsqu'on souffre , d'entendre un autre infortuné , vous adresser un mot de consolation !

Il y avoit douze jours que nous gémissions dans cette prison , lorsqu'on vint m'en tirer pour me conduire à Dourlinski. Boleflas voulut me suivre , on le repoussa durement ; cependant on me permit de lui parler un moment. Je tirai de mon doigt une bague que je portois depuis plus de dix ans ; je dis à Boleflas : cette bague me fut donnée par M. de P***, lorsque nous faisons ensemble nos exercices à Varsovie ; prends-la , mon ami , conserve-la à cause de moi. Si Dourlinski consume aujourd'hui sa trahison en me faisant assassiner , s'il te permet ensuite de sortir de ce château , va trouver ton Roi , mon-

tre-lui ce bijou , rappelle-lui notre ancienne amitié , raconte - lui mes malheurs ; Boleflas , il te récompensera , il fera secourir Lodoiska. Adieu, mon ami.

On me conduisit à l'appartement de Dourlinski ; dès que la porte s'entr'ouvrit , j'aperçus dans un fauteuil une femme évanouie : j'approchai , c'étoit Lodoiska. Dieu ! que je la trouvai changée !... mais qu'elle étoit belle encore ! Barbare ! dis-je à Dourlinski. A la voix de son amant , Lodoiska reprit ses sens. Ah , mon cher Lovzinski , fais-tu ce que l'infâme me propose ? fais-tu à quel prix il m'offre ta liberté ? Oui , s'écria Dourlinski furieux , oui , je le veux : te voilà bien sûre qu'il est en mon pouvoir ; si dans trois jours je n'obtiens rien , dans trois jours il est mort. Je voulois me jeter aux genoux de Lodoiska , mes gardes m'en empêchèrent : je vous revois enfin , tous

mes maux sont oubliés , Lodoiska , la mort n'a plus rien qui m'épouvante... Toi , lâche , songe que Pulauski vengera sa fille , songe que le Roi vengera son ami. Qu'on l'emmene ! s'écria Dourlinski. Ah , me dit Lodoiska , mon amour t'a perdu ! Je voulois répondre , on m'entraîna , on me reconduisit dans ma prison. Boleslas me reçut avec des transports de joie inexprimables , il m'avoua qu'il m'avoit cru perdu : je lui racontai comment ma mort n'étoit que différée. La scene dont je venois d'être témoin , avoit enfin confirmé tous mes soupçons ; il étoit clair que Pulauski ignoroit les indignes traitemens que sa fille effuyoit ; il étoit clair que Dourlinski , amoureux & jaloux , satisferoit sa passion , à quelque prix que ce fût.

Cependant des trois jours que Dourlinski avoit laissés à Lodoiska pour se déterminer , deux déjà s'étoient écou-

lés, nous étions au milieu de la nuit qui précédoit le troisieme, je ne pouvois dormir, & me promenois dans ma chambre à grands pas. Tout-à-coup j'entends crier, aux armes : des hurlemens affreux s'élevent de toutes parts autour du château, il se fait un grand mouvement dans l'intérieur ; la sentinelle posée devant nos fenêtres, quitte son poste : Boleflas & moi nous distinguons la voix de Dourlinski, il appelle, il encourage ses gens ; nous entendons distinctement le cliquetis des armes, les plaintes des blessés, les gémissemens des mourans. Le bruit d'abord très-grand semble diminuer, il recommence ensuite, il se prolonge, il redouble, on crie victoire ! beaucoup de gens accourent & ferment les portes sur eux avec force. Tout-à-coup à ce vacarme affreux, succede un silence effrayant : bientôt un bruissement sourd frappe nos oreilles, l'air

l'air siffla avec violence, la nuit devient moins sombre, les arbres du jardin se colorent d'une teinte jaune & rougeâtre, nous volons à la fenêtre : les flammes dévoroient le château de Dourlinski, elles gagnoient de tous côtés la chambre où nous étions, & pour comble d'horreur, des cris perçans partoient de la tour où je savois que Lodoiska étoit enfermée.

Ici M. Duportail fut interrompu par le marquis de B***, qui n'ayant trouvé aucun laquais dans l'anti-chambre, entra sans avoir été annoncé : il recula deux pas en me voyant : ah ! ah ! dit-il en saluant M. Duportail, c'est que vous avez aussi un fils ? puis s'adressant à moi : Monsieur est apparemment le frere ?... — De ma sœur, oui, Monsieur. — Hé bien, vous avez une sœur fort aimable, charmante, mais charmante ! Vous

êtes aussi honnête qu'indulgent, interrompit M. Duportail.—Indulgent! oh, je ne le suis pas toujours; par exemple, je suis venu pour vous faire des reproches à vous, Monsieur.—A moi! aurois-je eu le malheur?...—Oui, vous nous avez joué avant-hier un tour sanglant.—Comment? Monsieur.—Vous avez chargé ce petit Rosambert de nous enlever Mademoiselle Duportail; la Marquise comptoit bien que sa chère fille passeroit la nuit chez elle. Point du tout.—J'ai craint, Monsieur, que ma fille ne vous causât beaucoup d'embarras.—Aucun, aucun; Monsieur; Mademoiselle Duportail est charmante, ma femme raffole d'elle, je vous l'ai déjà dit: en vérité, ajouta-t-il en ricanant, je crois que la Marquise aime cette enfant là, plus qu'elle ne m'aime moi-même. Je suis pourtant son mari!... au moins si vous étiez venu

vous-même la chercher! — Pardon, Monsieur, j'étois incommodé, je le suis même encore beaucoup... je fais que je dois à Madame de B*** des remerciemens... — Ce n'est pas pour cela! (pendant ce dialogue, on sent que je n'étois pas tout-à-fait à mon aise; le Marquis me confidéroit avec une attention qui m'inquiétoit.) Savez-vous bien, me dit-il enfin, que vous ressemblez beaucoup à mademoiselle votre sœur? — Monsieur, vous me flattez. — Mais, c'est que cela est frappant : allez, allez, je m'y connois bien; d'abord tous mes amis conviennent que je suis physionomiste, je vous le demande à vous même; je ne vous avois jamais vu, & je vous ai reconnu tout de suite!

M. Duportail ne put s'empêcher de rire avec moi, de la bonne foi du Marquis : Monsieur, dit-il à celui-ci, c'est que, comme vous l'avez fort bien re-

marqué, mon fils & ma fille se ressemblent un peu; il faut convenir qu'il y a un air de famille. Oui, répondit le Marquis en me regardant toujours, ce jeune homme est bien, fort bien; mais sa sœur est encore mieux, beaucoup mieux (il me prit par le bras.) Elle est un peu plus grande, elle a l'air plus raisonnable, quoiqu'elle soit un peu espiègle; c'est bien là sa figure, mais il y a dans vos traits quelque chose de plus hardi. Vous avez moins de grâces dans le maintien, & dans toute l'habitude du corps quelque chose de plus... nerveux, de plus roide. Oh! dame, n'allez pas vous fâcher, tout cela est bien naturel; il ne faut pas qu'un garçon soit fait comme une fille! (le flegme de M. Duportail ne put tenir contre ses derniers propos; le Marquis nous vit rire, & se mit à rire de tout son cœur.) Oh! reprit-il, je vous l'ai dit,

je suis grand physionomiste ! moi ;... mais n'aurai-je pas le bonheur de voir la chère sœur ? Monsieur Duportail se hâta de répondre : Non, Monsieur, elle est allée faire ses adieux. — Ses adieux ! — Oui, Monsieur, elle part demain matin pour son couvent. — Pour son couvent ! à Paris ? — Non... à... Soissons. — A Soissons ! Demain matin ? Cette chère enfant nous quitte ? — Il le faut bien, Monsieur. — Elle fait actuellement ses visites ? — Oui, Monsieur. — Et sans doute elle viendra dire adieu à sa maman ? — Assurément, Monsieur, & elle doit même être actuellement chez vous. — Ah ! que je suis fâché ! ce matin, la Marquise étoit encore malade, elle a voulu sortir ce soir ! je lui ai représenté qu'il faisoit froid, qu'elle s'enrhumeroit ; mais les femmes veulent ce qu'elles veulent, elle est sortie : hé bien, tant pis pour elle, elle

ne verra pas sa chère fille , & moi je la verrai ; car elle ne tardera sûrement pas à revenir : Elle a plusieurs visites à faire , dis-je au Marquis. Oui , ajouta M. Duportail , nous ne l'attendons que pour souper. — On soupe donc , ici ? vous avez raison , ils ont tous la manie de ne pas manger le soir ; moi , je n'aime pas à mourir de faim , parce que c'est la mode. Vous soupez , vous ! hé bien , je reste , je soupe avec vous ; vous allez dire que j'en use bien librement ; mais je suis ainsi fait , je veux qu'on agisse de même avec moi ; quand vous me connoîtrez mieux , vous verrez que je suis un bon diable.

Il n'y avoit pas moyen de reculer. M. Duportail prit son parti sur-le-champ. Je suis fort aise , M. le Marquis , que vous veuillez bien être des nôtres. Vous permettrez seulement que mon fils nous quitte pour une heure

ou deux, il a quelques affaires pressées. — Monsieur, qu'on ne se gêne pas pour moi, qu'il nous quitte, mais qu'il revienne, car il est fort aimable, Monsieur votre fils. — Vous permettrez aussi que je vous laisse un moment, pour lui dire deux mots? — Faites, Monsieur, comme si je n'étois pas là. (je saluai le Marquis, il se leva précipitamment, me prit par la main, & dit à M. Duportail :) tenez, Monsieur, vous direz tout ce que vous voudrez, ce jeune homme là ressemble à sa sœur comme deux gouttes d'eau! je me connois en figures, je soutiendrois cela devant l'abbé Perneti (1). Oui, Monsieur, répondit M. Duportail, il y a un air de famille.

(1) M. l'Abbé Perneti a fait sur la physiologie, un Ouvrage en deux volumes, intitulé : *Connoissance de l'homme moral, par l'homme physique.*

A ces mots , il passa avec moi dans un autre appartement. Parbleu ! me dit-il , c'est un singulier homme , que votre Marquis ! il ne se gêne pas avec ceux qu'il aime. — Mon très-cher pere , il est bien vrai que le Marquis est venu sans façon s'impatroniser chez nous ; mais quant à moi , j'aurois tort de m'en plaindre , je me suis mis chez lui fort à mon aise. — Quant à vous , c'est bien dit ; mais laissons la plaisanterie , & voyons comment nous allons sortir de là. Si je ne considérais que lui , cela feroit bientôt fini ; mais mon ami , vous avez des ménagemens à garder à cause de sa femme.... écoutez.... retournez chez vous , faites prendre à votre laquais un habit quelconque , & qu'il vienne annoncer ici que Mademoiselle Duportail soupe chez Madame de *** : le premier nom qui vous viendra à l'esprit. — Hé bien ,

après ? le Marquis soupera toujours avec vous , & il attendra tranquillement le retour de votre fille ; c'est ainsi qu'il est fait , il vous l'a dit lui-même. — Comment donc faire ? ... — Comment ? mon très-cher pere , je fais si bien la demoiselle ! je vais m'habiller en femme , & votre fille viendra réellement souper avec vous. Ce sera votre fils , au contraire , qui sera retenu & qui ne viendra pas. Il est six heures , je ferai de retour à dix ; j'ai le tems. — A la bonne heure ; convenez pourtant que Lovzinski joue là un singulier rôle ... Vous m'avez embarqué dans une aventure ! ... mais il n'y a plus à s'en dédire : allez vite & revenez.

Je courus à l'hôtel ; Jasmin me dit que mon pere étoit parti , & qu'une fort jolie Demoiselle m'attendoit chez moi depuis plus d'une heure. Une jolie Demoiselle ! Jasmin ! je m'élançai

comme un trait dans mon appartement. Ah, ah, Justine, c'est toi ! J'asmin disoit bien que c'étoit une jolie Demoiselle ! & j'embrassai Justine. Gardez cela pour ma Maîtresse, me dit-elle d'un petit air boudeur. — Pour ta Maîtresse, Justine ? Tu la vauz bien ! — Qui vous l'a dit ? — Je le soupçonne, il ne tient qu'à toi que j'en sois certain ; & j'embrassai Justine, & Justine me laissoit faire, en répétant : gardez cela pour ma Maîtresse : mon dieu ! que vous êtes bien avec vos habits ! ajouta-t-elle, est-ce que vous les quitterez encore pour vous déguiser en femme ? — Ce soir pour la dernière fois, Justine ; après cela je serai toujours homme à ton service, belle enfant. — A mon service ? Oh que non ; au service de Madame. — Au sien & au tien en même tems, Justine. — Oui dà ! il vous en faut donc deux à la fois ? — Je sens,

ma chere , que ce n'est pas trop ; & j'embrassai Justine , & mes mains se promenoient sur une gorge fort blanche qu'on ne défendoit presque pas. Mais voyez donc comme il est hardi ! disoit Justine ; qu'est devenue la modestie de Mademoiselle Duportail ? — Ah , Justine , ah , tu ne fais pas comme une nuit m'a changé ! — Cette nuit-là avoit bien changé ma Maîtresse aussi ! le lendemain elle étoit pâle ! fatiguée ! mon Dieu ! en la voyant , je n'ai pas eu de peine à deviner que Mademoiselle Duportail étoit un bien brave jeune homme ! — Quand je te dis , Justine , que je n'en aurois pas trop de deux.

Je voulus l'embrasser ; pour cette fois elle se défendit en reculant. Mon lit se trouva derrière elle , elle y tomba à la renverse ; & par un malheur auquel on s'attend peut-être , je perdis l'équilibre au même instant.

Quelques minutes après, Justine qui ne se pressoit pas de réparer son désordre, me demanda en riant ce que je pensois de la petite espiéglerie qu'elle avoit faite au Marquis. — Quoi donc, mon enfant ! — L'étiquette au milieu du dos ? que dites-vous du tour ? — Charmant ! délicieux ! presque aussi bon que celui que nous venons de faire à la Marquise. — A propos d'elle, & ma commission donc, ma Maîtresse vous attend. . . — Elle m'attend ? j'y cours ! — Là ! le voilà parti ! & où courez-vous ? — Je n'en fais rien. — Voyez donc comme il me plantoit-là — Justine, c'est que . . . tu conçois. . . — Je conçois que vous êtes un franc libertin. — Tiens, Justine faisons la paix ; un louis d'or & un baiser. — Je prends l'un très-volontiers. . . & je vous donne l'autre de bon cœur. Le charmant jeune homme ! joli, vif & généreux ! Oh !
comme

comme vous avancerez dans le monde ! ah ! ça, partons, suivez-moi par derrière, à quelque distance & sans affectation. Vous me verrez entrer dans une boutique : à côté est une porte cochère, que vous trouverez entr'ouverte ; vous entrerez vite ; un portier vous demandera qui vous êtes ; vous répondrez, *l'Amour* ; vous grimperez au premier étage : sur une petite porte blanche, vous lirez ce mot, *Paphos* : vous ouvrirez avec la clef que voici, & vous ne resterez pas long-tems seul.

Avant de sortir, j'appellai Jasmin, pour lui ordonner de prendre un autre habit que celui de la maison, & d'aller de la part de M. de Saint-Luc, annoncer à M. Duportail, que son fils ne reviendrait pas souper.

Cependant Justine s'impatientoit, je la suivis ; elle entra chez une marchande de modes ; je me précipitai dans la porte

cochere. *L'Amour* ! criai-je au portier , & d'un faut je fus à *Paphos*. J'ouvris ; j'entrai ; le lieu me parut digne du Dieu qu'on y adoroit. Un petit nombre de bougies n'y répandoit qu'un jour doux ; je vis des peintures charmantes , je vis des meubles aussi élégans que commodes , je remarquai sur-tout dans le fond d'une alcove dorée , tapissée de glaces , un lit à ressort , dont les draps de fatin noir , devoient relever merveilleusement l'éclat d'une peau fine & blanche. Alors je me ressouvins que j'avois promis à M. Duportail de ne plus revoir la Marquise , & l'on devine que je m'en ressouvins trop tard.

Une porte que je n'avois pas remarquée , s'ouvrit tout-à-coup ; la Marquise entra. Voler dans ses bras , lui donner vingt baisers , l'emporter dans l'alcove , la poser sur le lit mouvant , m'y plonger avec elle dans une douce

extase , ce fut l'affaire d'un moment. La Marquise reprit ses sens en même tems que moi. Je lui demandai comment elle se portoit. Què dites-vous donc ? répondit-elle d'un air étonné. Je répétai : ma chere petite maman , comment vous portez-vous ? Elle partit d'un éclat de rire. Je croyois avoir mal entendu , le *comment vous portez-vous* est excellent ; mais si j'étois incommodée , il seroit bien tems de me le demander. Croyez-vous que ce régime-ci , convienne à une personne malade ? Mon cher Faublas , ajouta-t-elle en m'embrassant tendrement , vous êtes bien vif. — Ma chere petite maman , c'est que je fais aujourd'hui bien des choses que j'ignorois il y a trois jours. — Craignez-vous de les oublier , fripon que vous êtes. — Oh , non. — Oh , non , répéta-t-elle en me contrefaisant , je vous crois bien , Monsieur le libertin. (Elle m'embrassa

encore.) Promettez de ne vous en souvenir jamais qu'avec moi, de ces choses-là. — Je vous le promets, ma petite maman. — Vous jurez d'être fidèle? — Je le jure. — Toujours? — Oui, toujours. — Mais, dites-moi donc, vous avez beaucoup tardé à me venir rejoindre, petit ingrat. — Je n'étois pas chez moi, j'ai dîné chez M. Duportail. — Chez M. Duportail, il vous a parlé de moi? — Oui. — Vous ne lui avez pas conté les folies?... — Non, maman. — Elle continua d'un ton très-sérieux : vous lui avez bien dit que j'ai été comme le Marquis, trompée par les apparences? — Oui, maman — Et que je le suis encore? Poursuivit-elle d'une voix tremblante, mais en me donnant le baiser le plus tendre. — Oui, maman. — Charmant enfant! s'écria-t-elle, il faudra donc que je t'adore! — Si vous ne voulez pas être une ingrate, il le faudra,

Cette réponse me valut plusieurs caresses ; & puis un reste d'inquiétude se faisant sentir encore : ainsi vous avez assuré M. Duportail, que je vous crois.... fille, ajouta la Marquise, en rougissant. — Oui. — Vous savez donc mentir. — Est-ce que j'ai menti ? — Je pense que le fripon se moque de sa maman ?

Je feignis de vouloir m'enfuir, elle me retint : demandez pardon, tout-à-l'heure, Monsieur. Je le demandai comme un homme qui étoit bien sûr de l'obtenir ; le badinage s'échauffa, la paix fut signée.

Vous n'êtes plus fâchée ? dis-je à la Marquise. Bon ! répondit-elle en riant, est-ce que la colère d'une amante tient contre de pareils procédés ? — Petite maman, je passe avec vous des momens bien doux ; savez-vous à qui j'en ai l'obligation. — Il seroit bien singulier que vous crussiez devoir de la re-

connoissance à quelqu'autre qu'à moi.
— Cela est singulier, j'en conviens ;
mais cela est. — Expliquez-vous, mon
bon ami. — J'ignorois le bonheur que
vous me prépariez, je serois encore
chez Monsieur Duportail, si votre cher
mari n'étoit venu faire une visite....
— A Monsieur Duportail ? — Et à
moi, maman. — Il vous à vu chez
Monsieur Duportail ?

Ici je racontai à ma belle Maitresse ,
tout ce qui s'étoit passé dans la visite
que le Marquis nous avoit faite. Elle
se contint beaucoup pour ne pas rire.
Ce pauvre Marquis ! me dit-elle , il
a la plus maligne étoile ! il semble
qu'il aille exprès chercher le ridicule !
une femme est bien malheureuse , mon
cher Faublas , dès qu'elle aime quel-
qu'un , son mari n'est plus qu'un sot.
— Petite maman , vous n'êtes pas tant
à plaindre ! il me semble que dans ce

cas , le malheur est pour le mari. — Ah, c'est que , répondit - elle en prenant un air sérieux , on souffre toujours des humiliations qu'un mari reçoit. — On en souffre quelquefois ? Je le veux bien ; mais aussi n'en profite - t - on jamais ? — Faublas , vous vous ferez battre ! ... mais dites-moi , il faut que vous alliez souper avec le Marquis , & vous n'avez pas de robe , & puis comptez - vous me quitter si tôt ? — Le plus tard qu'il me sera possible , ma belle maman. — Mais vous pouvez vous habiller ici. A ces mots elle sonna Justine ; va , lui dit - elle , chercher une de mes robes , il faut que nous habillions Mademoiselle. Je fermai la porte sur Justine , qui me donna un petit soufflet , la Marquise ne s'en apperçut pas ; je retournai près d'elle.

Petite maman , êtes - vous bien sûre

que votre femme-de-chambre ne jaféra pas ? — Oui, mon ami, je lui donnerai pour se taire, beaucoup plus d'argent qu'on ne lui en donneroit pour parler. Je ne pouvois vous recevoir chez moi ; il falloit renoncer au plaisir de vous voir, ou me décider à faire une imprudence : mon cher Faublas, je n'ai pas balancé. . . . Charmant enfant ! ce n'est pas la première folie que tu me fais faire : elle prit ma main qu'elle baïsa, & dont elle se couvrit les yeux. — Petite maman, vous ne me voulez plus voir ? — Ah, toujours & par-tout ! s'écria-t-elle : ou bien il eût fallu ne te voir jamais.

Ma main qui, tout-à-l'heure me cachoit les yeux, maintenant étoit pressée sur son cœur : son cœur ému palpitoit, ses longues paupières se remplissoient de larmes, & sa bouche charmante, approchée de la mienne, de-

mandoit un baiser : elle en reçut mille ! un feu dévorant me brûloit, je crus qu'il étoit partagé, je voulus l'éteindre ; mais mon amante plus heureuse, plongée dans l'ivresse d'un tendre épanchement, goûtoit les inexprimables douceurs des plaisirs qui viennent de l'ame : elle refusa des jouissances moins ravissantes, quoique délicieuses.

Ne plus te voir ? reprit-elle, ce seroit ne plus exister, & je n'existe que depuis quelques jours.... Une imprudence ? ajouta-t-elle bientôt, en promenant sur tous les objets qui nous environnoient, ses regards étonnés : ah, n'en ai-je fait qu'une ? Ah, combien j'en dois risquer encore, si j'en juge par celles qu'en si peu de tems tu m'as obligée de commettre ! — Chere maman, je me permets une question peut-être bien indiscrete ; mais vous excitez ma vive curiosité,

Chez qui sommes-nous donc ici ? Cette question tira la Marquise de l'extase où elle étoit : chez qui nous sommes ? ... chez... chez une de mes amies. — Cette amie là aime... — Mme. de B*** tout-à-fait remise, se hâta de m'interrompre : oui, Faublas, elle aime, vous avez dit le mot, elle aime !... c'est l'amour qui a fait ce lieu charmant, c'est pour son amant... — Et pour le vôtre, ma petite maman. — Oui, mon bon ami, elle a bien voulu me prêter ce boudoir, pour ce soir. — Cette porte par laquelle vous êtes entrée ? — Donne dans les appartemens. — Maman, encore une question. — Voyons. — Comment vous portez-vous ? (elle me regarda d'un air étonné, & riant.) Oui, continuai-je, plaisanterie à part, vous étiez malade avant-hier... M. de Rosambert... — Ne me parlez pas de lui. M. de Rosambert est un in-

digne homme , capable de me faire à moi mille noirceurs , & à vous mille menfonges. Qu'il vous trouve difpofé à le croire , il vous affirmera confidentement qu'il a eu tout l'univers. Encore , s'il n'étoit que fat , on pourroit le lui pardonner ; mais fes odieux procédés pour moi , quand même je les aurois mérités , feroient toujours inexcutables. — Il eft vrai qu'il nous a bien tourmentés avant-hier. — Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit ! laiffons cela cependant.... Quand je te vois , mon bon ami , je ne fonge plus à ce que j'ai fouffert pour toi... Qu'il eft bien dans fes habits d'hommes ! ... qu'il eft joli ! ... qu'il eft charmant ! mais , quel dommage , ajouta-t-elle en fe levant d'un air léger , il faut quitter tout cela. Alons , Monsieur de Faublas , faites place à Mademoifelle Duportail. A ces mots , elle défit d'un coup de main , tous les boutons de ma vefte. Je me

moiselle Duportail ne te déplaît pas ?
— Madame, j'aime encore mieux Monsieur de Faublas. — Elle est de bonne foi, au moins. — De très-bonne foi, Madame : demandez lui plutôt à lui-même. — Moi ! Justine, je n'en fais rien. — Vous mentez ; Monsieur. — Comment ! je mens ! — Oui, Monsieur, vous savez bien que quand il faut faire quelque chose pour vous, je suis toujours prête... Madame m'envoie chez vous, zeste, je pars ! Oui, interrompit la Marquise, mais tu ne reviens pas. — Madame, aujourd'hui ce n'est pas ma faute, il m'a fait attendre. (Ici Justine me chatouilla doucement le col, en tournant une boucle) — C'est qu'il n'est pas pressé, quand il faut venir me voir ! — Ah, petite maman, je ne suis heureux qu'auprès de vous. J'embrassai la Marquise qui faisoit mine de s'en défendre. Justine trouva le badinage trop

long, elle me pinça rudement : la douleur m'arracha un cri. Prenez donc garde à ce que vous faites, dit la Marquisè à Justine, avec un peu d'humeur. — Mais, Madame, aussi, il ne peut pas se tenir un moment tranquille !

Il y eut quelques instans de silence. Ma belle Maîtreffe avoit une de mes mains dans les siennes ; l'espiègle foubrette occupa l'autre, en me faisant tenir un bout du ruban qui devoit nouer mes cheveux : & saisissant le moment, elle m'appliqua un peu de pommade sur la figure. Justine ! lui dis-je. Petite ! dit la Marquisè. — Madame, je n'emploie qu'une main, que ne se défend-il avec l'autre ? & puis feignant que la houe lui étoit échappée, elle me jetta de la poudre sur les yeux. — Petite ! vous êtes bien folle ! ... je ne vous enverrai plus chez lui ! — Bon ! Madame, est-ce qu'il est dangereux ?

je n'ai pas peur de lui. — Mais Justine, c'est que tu ne fais pas comment il est vif! — Oh que si! Madame — Tu le fais? petite. — Oui, Madame. — Vous le savez, Justine? — Oui, Madame, Madame se souvient du soir qu'elle a couché chez nous? cette belle Demoiselle! — Hé bien? — J'ai offert de la déshabiller, Madame n'a pas voulu. — Sans doute, elle avoit un air si modeste! si timide! qui n'en auroit été la dupe? je ne fais pas comment j'ai pu lui pardonner. — C'est que Madame est si bonne!... Madame, je disois donc que vous n'aviez pas voulu. Mademoiselle Duportail se déshabilloit derrière les rideaux; je passai par hasard près d'elle, au moment où ayant ôté son dernier jupon, elle s'élançoit dans le lit. — Enfin? — Enfin, Madame, cette drôle de Demoiselle fut si vite, si singulièrement, que... Hé bien, acheve donc, dis-je à Justine. — Ah

mais je n'ose. Finis donc, dit la Marquise, en se cachant le visage avec son éventail. — Elle fut si singulièrement & avec si peu de précaution, que je m'aperçus... Quoi ! Justine, interrompit la Marquise d'un ton presque sérieux, vous aperçûtes?.. — Que c'étoit un jeune homme, oui, Madame. — Comment ! & vous ne m'avez pas avertie ! — Bon ! Madame, le pouvois-je ? vos femmes dans votre appartement ! le Marquis prêt d'y entrer ! cela auroit fait un beau vacarme !... & puis Madame le savoit peut-être. A ces derniers mots la Marquise pâlit. Vous me manquez, Mademoiselle ; sachez que si je veux bien m'oublier, je ne veux pas qu'on s'oublie ! Le ton dont ces paroles furent prononcées, fit trembler la pauvre Justine ; elle s'excusa de son mieux. Madame, je plaisantois. — Je le crois, Mademoiselle ; si je pen-

fois que vous eussiez parlé sérieusement, je vous chasserois dès ce soir. Justine, se mit à pleurer. Je tâchai d'appaier la Marquise. Convenez, me dit celle-ci, qu'elle m'a dit une impertinence!... comment! oser supposer, oser me dire en face & devant vous, que je savois... (elle rougit beaucoup, me prit la main, & me la serra doucement.) Mon cher Faublas, mon bon ami, vous savez comme tout cela s'est passé, vous savez si ma foiblesse est excusable! votre déguisement trompe tout le monde, je vois au bal une jeune Demoiselle jolie, pleine d'esprit, pour qui je me sens beaucoup d'inclination; elle soupe chez moi, elle y couche, tout le monde se retire... L'aimable Demoiselle est dans mon lit, à côté de moi... Il se trouve que c'est un charmant jeune homme!.. jusqu'ici le hasard, ou plutôt l'amour, a tout fait. Après cela

J'ai sans doute été bien foible ; mais quelle femme à ma place auroit résisté ? Le lendemain je m'applaudis du hasard qui a fait mon bonheur & qui l'assure. Faublas, vous connoissez le Marquis, on m'a marié malgré moi, on m'a sacrifiée ; quelle femme excusera-t-on, si l'on me juge à la rigueur ? (je vis la Marquise prête à pleurer, j'essayai de la consoler par le baiser le plus tendre ; je voulus parler.) Un moment, me dit-elle, un moment, mon ami ; le lendemain je confie à Mademoiselle mon étonnante aventure, je lui dis tout, tout ! Faublas... elle a le secret de ma vie, mon secret le plus cher ! elle paroît me plaindre, m'aimer ; point du tout, elle abuse de ma confiance, elle suppose une horreur, elle me dit en face...

Justine fondoit en larmes, elle tomba aux genoux de sa maîtresse, elle

lui demande vingt fois pardon. Je joignis mes instances aux siennes ; car j'étois vivement ému. La Marquise fut attendrie : allez , dit-elle , allez , je vous pardonne , Justine , oui , je vous pardonne. Justine baïsa la main de sa Maîtresse , & s'excusa de nouveau. C'est assez , lui répondit-on , c'est assez , je suis calmée , je suis contente , relevez-vous , Justine , & n'oubliez jamais , que si votre Maîtresse a des foibleſſes , il ne faut pas lui suppoſer des vices ; que loin de chercher à la trouver plus coupable , vous devez l'excuser ou la plaindre ; & qu'enfin vous ne pouvez ſans vous rendre indigne de ſes bontés lui manquer de fidélité & de reſpect. Allons , petite , ajouta-t-elle avec beaucoup de douceur , ne pleure plus , relève toi , je te dis que je te pardonne ; finis cette coëffure , & qu'il ne ſoit plus queſtion de cela.

Justine reprit son ouvrage, en me lorgnant d'un air confus. La Marquise me regardoit languissamment ; nous gardions tous trois le silence : ma toilette n'en alla que plus vite ; j'eus deux femmes-de-chambre au-lieu d'une. Il étoit neuf heures, il fallut se séparer, nous nous donnâmes le baiser d'adieu. Allez, friponne, me dit la Marquise, & ménagez mon mari ; demain je vous donnerai de mes nouvelles. Je descendis, un fiacre étoit à la porte ; comme j'y montois, deux jeunes gens passèrent ; ils me regarderent de très-près, & se permirent quelques plaisanteries, plus grossières que galantes. J'en fus surpris ; la maison d'où je sortois, pouvoit-elle être suspecte ? c'étoit celle d'une amie de la Marquise. Ma mise n'étoit pas non plus celle d'une fille ! Pourquoi donc ces Messieurs s'égayoient-ils sur mon compte ? c'est qu'apparem-

ment il leur avoit paru étrange de voir une femme bien parée & sans domestiques, monter seule dans un fiacre, à neuf heures du soir.

A mesure que mon phaëton avançoit, mes réflexions prirent un autre cours & changerent d'objet. J'étois seul, je pensai à ma Sophie. Je ne lui avois fait dans la matinée qu'une courte visite; dans la soirée, je ne donnois qu'un moment à son souvenir; mais si le Lecteur veut m'excuser, qu'il songe aux doux plaisirs que vient de m'offrir une femme charmante, voluptueuse & belle; qu'il sache que Justine a la plus jolie petite figure chiffonnée; qu'il se souviene sur-tout, que Faublas commence son noviciat, & n'a gueres que seize ans!

J'arrivai chez Monsieur Duportail. Le Marquis, en me faisant de profondes révérences, commença par me demander

der si j'avois vu sa femme. Répondre non, c'étoit bien mentir, il fallut m'y déterminer pourtant. Non, Monsieur le Marquis. — Je le favois bien ! j'en étois sûr ! M. Duportail l'interrompit : Ma fille, vous vous êtes fait long-tems attendre ; nous allons nous mettre à table. — Sans mon frere ? — Il m'a fait dire qu'il soupoit en ville. — Comment ! la veille de mon départ ! — Belle Demoiselle, vous ne m'aviez pas dit que vous aviez un frere. — Monsieur, je crois l'avoir dit à Madame la Marquise. — Elle ne m'en a pas parlé. — Bon ! — Je vous donne ma parole d'honneur, qu'elle ne m'en a pas parlé ! — Monsieur, je vous crois. — Ah, c'est que cela tire à conséquence ! Monsieur votre pere croiroit que je fais le connoisseur, & que je ne le suis pas. — Comment donc ? — Comment ! Mademoiselle, vous ne croiriez jamais ce qui m'est arrivé !

en entrant ici, j'ai reconnu Monsieur votre frere, que je n'avois jamais vu ! — Oh ! bah ! — Demandez à Monsieur votre pere. — A la bonne heure, Monsieur, vous l'avez reconnu ; mais Madame la Marquise... — Ne m'en a pas parlé, je vous le jure. — Bon ! — Je vous en donne ma parole d'honneur. — C'est donc M. de Rosambert ? — Il ne m'en a pas parlé non plus ! — Je crois pourtant l'avoir entendu vous dire à-peu-près... — Pas un mot qui ressemble à cela, je vous le proteste ! Et le Marquis se fâchoit presque. — C'est donc moi qui me suis trompé ! En ce cas, Monsieur, il faut que vous soyez grand physionomiste. — Oh, ça, c'est vrai, répondit-il avec une joie extrême, personne ne se connoît en physionomie comme moi.

Monsieur Duportail s'amusoit de la conversation, & de peur qu'elle ne finit

trop tôt : il faut convenir aussi , dit-il au Marquis, qu'il y a un air de famille. J'en conviens, répliqua celui-ci, j'en conviens ; mais c'est justement cet air de famille qu'il faut saisir, qu'il faut distinguer dans les traits ; c'est là ce qui constitue les vrais connoisseurs ! entre pere, mere, freres & sœurs, il y a toujours un air de famille. Toujours, m'écriai-je, toujours ! vous croyez, Monsieur ? — Si je le crois, mais j'en suis sûr. Quelquefois cet air là est enveloppé dans le maintien, dans les manieres, dans les regards... enveloppé, vous dis-je, enveloppé de sorte qu'il n'est pas aisé de l'appercevoir. Hé bien, un homme habile le cherche, . . le débrouille . . . vous concevez ? — De sorte que, si après m'avoir vue, mais avant d'avoir vu mon pere, mon pere que voici, vous l'aviez par hasard rencontré au milieu de vingt personnes ? . .

— Lui ! dans mille ! je l'aurois reconnu ?

M. Duportail & moi, nous nous mêmes à rire. Le Marquis se leva, quitta la table, alla à M. Duportail, lui prit la tête d'une main, & promenant un doigt sur le visage de mon prétendu pere : ne riez donc pas, Monsieur, ne riez donc pas. Tenez, Mademoiselle, voyez-vous ce trait-là, qui prend ici, qui passe par-là, qui revient ensuite... revient-il ? ... Non, il ne revient pas, il reste là. Hé bien, tenez : (il venoit à moi.) — Monsieur, je ne veux pas qu'on me touche. (Il s'arrêta, & promena son doigt, mais sans le poser sur mon visage.) — Hé bien, Mademoiselle, ce même trait, le voilà, là, ici, & encore là... là ; voyez-vous ? — Hé ! Monsieur, comment voulez-vous que je voie ? — Vous riez ! ... Il ne faut pas rire, cela est sérieux... Vous voyez bien, vous, Monsieur ? — Très-

bien. — Outre cela, Monsieur, il y a dans l'ensemble... dans la configuration du corps, certaines nuances... de ressemblance... certains rapports secrets... occultes.... Occultes ! répétai-je, occultes ! — Oui, oui, occultes. Vous ne savez peut-être pas ce que c'est qu'occultes ? Cela n'est pas étonnant, une Demoiselle !... Je disois donc, Monsieur, qu'il y a des ressemblances occultes... Non, ce n'est pas ressemblances que j'avois dit, c'est un autre mot.... plus.... là..... mieux.... ah ! dame, je ne fais plus où j'en étois, on m'a interrompu. — Monsieur, vous aviez dit : des rapports occultes. — Ah oui, des rapports ! des rapports ! & je vais vous faire concevoir cela à vous, Monsieur, qui êtes raisonnable. — Comment ! Monsieur le Marquis, vous m'injuriez, je crois ! — Non, ma belle Demoiselle, vous ne

pouvez pas favoir tout ce que Monsieur votre pere fait. — Ah! dans ce sens-là... — Oui dans ce sens-là, ma belle Demoiselle; mais de grâce, laissez-moi expliquer à Monsieur... Monsieur, les peres & les meres dans la... procréation des individus, font des êtres qui ressemblent, ... qui ont des rapports occultes avec les êtres qui les ont créés, parce que la mere de son côté, & le pere du sien... Chut! chut! je vous entends, interrompit M. Duportail. Oh, elle ne comprend pas cela, répondit le Marquis, elle est trop jeune... Cela est pourtant clair, ce que je vous explique; mais cela est clair pour vous. Ces choses là, Monsieur, sont physiques, elles ont été physiquement prouvées par des.... par de grands physiciens, qui entendoient très-bien ces parties-là.

Monsieur le Marquis, pourquoi donc

parler bas ? — J'ai fini , Mademoiselle , j'ai fini ; M. votre pere est au fait. — Vous vous connoissez en physionomie , Monsieur le Marquis ; mais vous connoissez-vous aussi en étoffes ? Que dites-vous de cette robe-là ? — Elle est très-jolie , très-jolie. Je crois que la Marquise en a une pareille. . . Oui , toute pareille. — De la même étoffe ? de la même couleur ? — De la même étoffe , je ne fais pas ; mais pour la couleur ; c'est absolument la même : elle est très-jolie , elle vous va au mieux. Il partit de là pour me faire des complimens à sa maniere ; tandis que M. Duportail , devinant à qui la robe appartenoit , me regardoit d'un air mécontent , & sembloit me reprocher d'avoir si-tôt oublié la parole que je lui avois donnée.

Nous sortions de table , quand mon véritable pere , M. de Faublas , qui

m'avoit promis de me venir chercher, arriva. Son étonnement fut extrême, de retrouver chez Monsieur Duportail son fils encore travesti, & le Marquis de B***. Encore ! dit-il, en me regardant d'un air sévère ; & vous, Monsieur Duportail, vous avez la bonté... — Hé ! bon soir, mon ami, ne reconnoissez-vous pas M. le Marquis de B*** ? Il m'a fait l'honneur de venir me demander à souper, pour faire ses adieux à ma fille, qui part demain. Qui part demain ? répliqua le Baron, en saluant froidement le Marquis. — Oui, mon ami, elle retourne à son couvent ; ne le savez-vous pas ? Hé ! non, dit le Baron, avec impatience ; hé ! non, je ne le fais pas. — Hé bien, mon ami, je vous le dis, elle part. Oui, Monsieur, interrompit le Marquis, en s'adressant à mon pere, elle part ; j'en ai bien du chagrin, &

ma femme en sera très-fâchée. Et moi, Monsieur, répondit le Baron, j'en suis bien aise ; il est tems que cela finisse, ajouta-t-il, en me regardant. M. Duportail craignit qu'il ne s'emportât, il le tira à part. Qu'est-ce donc que cet homme là ? me dit alors le Marquis, ne l'ai-je pas vu ici l'autre jour ? — Justement. — Je l'ai reconnu tout d'un coup ; quand une fois j'ai vu une figure, elle est là. Mais cet homme là me déplaît, il a toujours l'air fâché. Est-ce un de vos parens ? — Point du tout. Oh, je l'aurois gagé qu'il n'étoit point de la famille ! Il n'y a pas entre vos figures la moindre ressemblance : la vôtre est toujours gaie, la sienne est toujours sombre, à moins qu'un ris platonique... Non ! Sartonique... Est-ce sartonique ou fard. Enfin vous comprenez : Je veux dire, que lorsqu'il ne vous regarde pas de

travers cet homme - là , il vous rit au nez. — Ne faites pas attention à cela , c'est un philosophe. Un philosophe ! reprit le Marquis d'un air effrayé , je ne m'étonne plus. Un philosophe ! Ah , je m'en vais. Monsieur Duportail & le Baron s'entretenoient ensemble , & nous tournoient le dos. Le Marquis alla dire adieu à M. Duportail. Ne vous dérangez pas , dit-il au Baron , qui se retourna pour le saluer ; Monsieur , ne vous dérangez pas , je n'aime pas les philosophes , moi ! & je suis fort aise que vous ne soyez pas de la famille. Un philosophe ! un philosophe , répéta-t-il en s'enfuyant.

Quand il fut parti , mon pere & Monsieur Duportail recommencerent à causer tout bas. Je m'endormis au coin du feu ; un songe heureux me présenta l'image de ma Sophie. Faublas , cria le Baron , allons-nous - en

voir ma jolie cousine ? lui dis-je encore tout étourdi. — Sa jolie cousine ! voyez s'il ne dort pas tout debout. M. Duportail rioit, il me dit : allez-vous-en, mon ami, allez dormir chez vous, je crois que vous en avez besoin ; nous nous reverrons, je vous dois encore des reproches, & le récit de mes malheurs ; nous nous reverrons.

En rentrant je demandai M. Person, il venoit de se coucher ; j'en fis autant & je fis bien ; jamais on ne dormit plus profondément aux harangues fraternelles de nos Francs-Maçons, aux lectures publiques du Musée moderne ; aux rares plaidoyers des D***, des D***, des DL***, & de tant d'autres grands Orateurs inscrits sur le fameux tableau.

A mon réveil, je sonnai Jafmin, pour le prévenir qu'on me rapporteroit dans la matinée mes habits que j'a-

vois laissés la veille chez un ami. Ensuite je fis appeller M. Person ; je lui demandai comment se portoient Adelaïde & Mademoiselle de Pontis. Vous les avez vues hier, me répondit-il. — Et vous aussi, M. Person, vous les avez vues, & même vous leur avez dit que j'avois fait une connoissance au bal. — Hé bien, Monsieur, quel mal ? — Et quelle nécessité, Monsieur ? Dites à ma sœur vos secrets, à la bonne heure ; mais les miens, je vous prie de les respecter. — En vérité, Monsieur, vous le prenez sur un ton.... depuis quelques jours on ne vous reconnoît plus.... Je me plaindrai à Monsieur votre pere. — Et moi ! Monsieur, à ma sœur. (Je le vis pâlir.) Croyez-moi, soyons bons amis, mon pere desire que je sorte avec vous ; hé bien ! finissez votre toilette, & allons au couvent.

Nous

Nous partions, quand Rosambert arriva ; dès qu'il fut où nous allions, il me pria de lui permettre de nous accompagner. Depuis quatre mois, me dit-il, vous m'avez promis de me faire connoître votre aimable sœur. Rosambert, je vais vous tenir parole, & vous allez voir une Demoiselle que vous serez forcé d'estimer. — Mon ami, distinguons ; je suis très-convaincu que Mademoiselle de Faublas est dans le cas de l'exception ; mais je retorquerai sur vous le terrible argument dont vous vous êtes armé contre moi : une exception ne détruit pas la règle, elle la prouve. — Tout comme il vous plaira ; je vous préviens que vous allez voir une Demoiselle de quatorze ans & demi, innocente, ingénue jusqu'à la simplicité ; cependant elle est aussi grande qu'on peut l'être à son âge, & elle ne manque ni d'esprit, ni d'éducation.

Person fut plus heureux que moi ; ma sœur vint au parloir, ma Sophie n'y vint pas. Après les révérences & les complimens d'usage, après quelques minutes d'une conversation générale, je ne pus dissimuler mon inquiétude : Adelaïde, dites-moi donc ce qu'a ma jolie cousine ? Oh, mon frere, il faut que son mal soit bien amer, car elle le cache, & elle s'en occupe toute la journée. Je ne reconnois plus ma bonne amie ; autrefois elle étoit étourdie, gaie, folle comme moi ; maintenant je la vois triste, rêveuse, inquiète. Nous la trouvons toujours presque aussi douce, aussi caressante ; mais elle est rarement avec nous. Dans nos heures de récréation, elle jouoit, elle couroit au jardin avec nos compagnes ; à présent, mon frere, elle cherche un petit coin pour s'y promener toute seule. Oh, elle est malade !

elle est vraiment malade ! elle mange peu , elle ne dort pas , elle ne rit plus ; & moi , mon frere , & moi qu'elle aimoit tant , elle a l'air de me craindre ! oui , en vérité , je l'ai remarqué , elle fuit tout le monde ; mais c'est moi sur-tout qu'elle évite ! hier je la vois entrer dans une petite allée couverte au bout du jardin ; j'arrive à pas de loup , je la trouve s'effuyant les yeux ; ma bonne amie , dis-moi donc où tu as mal ? ... elle me regarde d'un air d'un air mais c'est que je n'ai vu personne avoir cet air là... Enfin elle me répond : *Adelaïde , tu ne le devines pas ! Ah , que tu es heureuse ! mais que je suis à plaindre !* & puis elle rougit , elle soupire , elle pleure. Je tâche de la consoler ; plus je lui parle , plus elle se chagrine. Je l'embrasse , elle me fixe long-tems , & paroît tranquille ;

tout d'un coup elle met sa main sur mes yeux, & elle me dit : *Adelaïde : cache ton visage ! Oh , cache-le ! il est trop... il me fait mal ! laisse-moi , vas-t'en un moment , laisse-moi seule ,* & elle se remet à pleurer. Moi qui vois que son mal augmente, je lui dis : *Sophie....*

A ce nom de Sophie, Rosambert se pencha à mon oreille : la jolie cousine, c'est Sophie, c'est cette Sophie que j'ai blasphémée ! Ah , pardon. Ma sœur reprit : ...

Je lui dis, Sophie, attends un moment, je vais chercher ta gouvernante... Alors elle se remet, elle s'essuie les yeux, elle me prie de ne rien dire : je suis obligée de le lui promettre ; mais au fond cela n'est pas raisonnable. Vouloir être malade, & ne pas vouloir que sa gouvernante le sache. — Ma chère Adelaïde, pour

quoi n'est-elle pas venue au parloir avec vous aujourd'hui? — C'est qu'elle est si distraite ! si préoccupée ! elle vous aimoit presque autant que moi, autrefois . . . — Et maintenant? — Je crois qu'elle ne vous aime plus. Tout-à-l'heure je lui ai dit que vous étiez-là . . . *Le jeune cousin ! s'est-elle écriée d'un air content ; elle venoit , elle s'est arrêtée : Non , je n'irai pas , m'a-t-elle dit , je ne veux pas , je ne peux pas . . . dites-lui de ma part que . . .* elle paroïssoit chercher , j'attendois qu'elle s'expliquât : *Mon dieu , ne savez-vous pas ce qu'il faut lui dire ? a-t-elle ajouté avec un peu d'humeur . . . Ce qu'on dit en pareil cas ; les complimens d'usage ! & elle ma quittée assez brusquement.*

Je m'enivrois du plaisir d'entendre ma sœur ingénue , me peindre avec l'innocence d'un enfant , les tendres

agitations, les douces peines de Sophie. Rosambert encore plus étonné que je n'étais ravi, prêtoit une oreille attentive; & le petit Monsieur Perfon nous regardant tous trois, paroïssoit en même tems inquiet & charmé.

Adelaïde, vous croyez donc que Sophie ne m'aime plus? — Mon frere, j'en suis presque sûre, tout ce qui se rapporte à vous, lui donne de l'humeur, & moi j'en suis quelquefois la victime. — Comment! — Oui, l'autre jour, Monsieur que voilà, (montrant M. Perfon) nous apprit que vous aviez passé la nuit toute entiere chez Madame la Marquise de B***; hé bien, quand Monsieur fut parti, dès que nous fûmes seules, Sophie me dit d'un ton très-sérieux : *Votre frere n'a pas couché à l'hôtel! il n'est pas rangé, votre frere! cela n'est pas bien. . . . Votre frere!* elle me tutoie ordinairement.

Votre frere ! ... quand même vous seriez dérangé , Faublas , doit-elle se fâcher contre moi ? votre frere ! ... Le jour d'après , je crois , vous avez été au bal masqué. Monsieur Person nous l'est venu dire ; car il nous dit tout , Monsieur Person. Dès que nous avons été seules , Sophie m'a dit : *Votre frere s'amuse au bal , & nous nous ennuyons ici !* Point du tout , lui ai-je répondu , on ne s'ennuie point avec sa bonne amie. ... *Ah , oui , a-t-elle répliqué , ah , oui , avec sa bonne amie , cela est vrai.* Cependant , mon frere , voyez cette singularité ; un moment après elle a répété tristement : *il s'amuse au bal , & nous nous ennuyons ici ! ...* Nous nous ennuyons ! & mais , quand cela seroit vrai , cela n'est pas poli , elle ne doit pas le dire ! ... Oh , si elle n'étoit pas malade , je lui en voudrois beaucoup. Je me rappelle en-

core un trait : hier, vous nous avez dit que Madame de B*** étoit jolie. Le soir j'ai poursuivi Sophie, & je l'ai forcée de se promener avec moi. *Votre frere*, m'a-t-elle dit, car à présent c'est toujours votre frere.... *il trouve cette Marquise jolie, il est sans doute amoureux d'elle ?* J'ai répondu : ma bonne amie, cela ne se peut pas, cette Madame de B*** est mariée. Elle m'a prit la main, & elle m'a dit : *Adelaïde, ah, que tu es heureuse !* & il y avoit dans son regard, dans son sourire, du dedain, de la pitié. Est-ce honnête, cela? ... Ah, que tu es heureuse! ... Hé! mais sûrement, je suis heureuse, je me porte bien, moi!

Mais, Adelaïde, tout ce que vous me dites-là, ne prouve pas que ma jolie cousine ne m'aime plus, elle peut être un peu fâchée; mais tous les jours on boude les gens qu'on aime. — Oh!

sans doute, s'il n'y avoit que cela !
— Et qu'y a-t-il donc encore ? —
Hé bien, autrefois elle m'entretenoit
sans cesse de vous, elle étoit joyeuse
de vous voir ; à présent elle me parle
encore de mon frere, mais c'est si
rarement ! & d'un ton toujours si fé-
rieux ! hier ne l'avez vous pas remar-
qué ? Elle n'a pas dit un mot, pas
un seul mot, pendant que vous étiez
là. Allez, allez, mon frere, quand
on aime les gens, on leur parle ! je
vous assure que ma bonne amie ne
vous aime plus.

Ici Rosambert se mêla de la con-
versation, qui changea d'objet. On
parla danse, musique, histoire & géo-
graphie. Ma sœur, qui venoit de
causer comme une fille de dix ans,
raisonna alors comme une femme de
vingt. Le Comte, à chaque instant
plus surpris, sembloit ne pas s'apper-

cevoir que les heures s'écouloient , quoique M. Person eût pris la peine de l'en avertir plusieurs fois. Enfin , le son d'une cloche qui appelloit les pensionnaires au réfectoire , nous obligea de nous retirer.

Je vous avoue , me dit le Comte , que j'ai peine à croire ce que j'ai vu. Comment peut-on allier l'ignorance & le savoir , la modestie & la beauté , l'ingénuité de l'enfance & la raison de l'âge mûr ; enfin , permettez - moi de le dire , une innocence aussi extrême , avec un physique aussi précoce. Je croyois cette réunion impossible , mon ami , votre sœur est le chef-d'œuvre de la nature & de l'éducation. — Rosambert , ce chef-d'œuvre est le fruit de quatorze ans de soin & de bonheur ; il fut produit par le concours le plus rare des circonstances les plus heureuses. Le Baron de Faublas a

d'abord reconnu que l'éducation d'une fille étoit, pour un militaire, un fardeau trop pesant ; ma mere, que nos regrets honorent tous les jours, ma vertueuse mere s'est trouvée digne d'en être chargée. Le hasard aussi l'a bien secondé : il s'est rencontré pour sa fille des domestiques qui obéissoient & ne raisonnoient pas ; une gouvernante qui ne contoit pas d'histoires galantes, & ne lisoit pas de romans ; des maîtres qui ne s'occupoient avec leur élève, que de sa leçon : une société de gens attentifs qui ne se permettoient jamais un geste suspect, un mot équivoque ; & ce qui n'est pas le moins essentiel & le plus commun, un directeur qui, dans son confessionnal, écoutoit & ne questionnoit pas. Enfin, mon ami, il n'y a pas six mois qu'Adelaïde est au couvent. — Six mois ! Ah, dans un espace de

tems beaucoup plus court, combien de Demoiselles qu'on dit bien élevées, acquierent là de grandes lumières & reçoivent même certaines leçons qui avancent beaucoup une jeune fille ! — C'est ici, Rosambert, qu'il faut encore admirer le bonheur d'Adelaïde ! vive, folâtre, enjouée avec toutes ses compagnes, elle n'en a distingué qu'une, une aussi délicate, aussi honnête, aussi sage qu'elle... une ! un peu plus éclairée peut-être, parce que depuis quelque tems l'amour... Je vous entends, c'est la jolie cousine, — Oui, mon ami Sophie, non moins vertueuse qu'Adelaïde, quoique sensible un peu plutôt, Sophie est devenue l'unique amie de ma sœur. Ces deux cœurs si purs, se sont pour ainsi dire sentis attirés, confondus. Adelaïde, privée de sa mère, n'a plus pensé, n'a plus vécu que par Sophie :
leur

leur amitié aussi délicate que vive , les a sauvées des dangers dont vous me parlez , & auxquels je conçois que doivent être exposées dans l'enceinte où elles se trouvent rassemblées , pressées pour ainsi dire , tant de jeunes filles ardentes , inquietes , curieuses , que le tems , l'heure , les lieux invitent continuellement à des liaisons , qui devenant très-intimes , peuvent bien n'être pas toujours désintéressées. Depuis quelque tems , j'ai troublé l'union des deux amies ; il m'est permis de croire que je suis devenu l'heureux objet des plus cheres affections de ma jolie cousine. Adelaïde , à qui l'amour (je regardois M. Person) n'a pas encore montré son vainqueur , a porté sur Sophie sa sensibilité toute entiere , & l'amertume de ses plaintes , nous a prouvé l'excès de son amitié..... — Et vous a assuré en

même tems de votre bonheur. En vérité, Faublas, je vous félicite si Sophie est aussi aimable, aussi belle qu'Adelaïde. — Plus belle, mon ami, plus belle encore ! — Cela me paroît difficile. — Oh, plus belle !... vous la verrez ; plus belle ! imaginez.... — Chut ! chut ! doucement, comme il s'échauffe !... dites-moi donc, l'homme à sentimens ! puisque vous aviez une si charmante maîtresse, pourquoi m'avez-vous soufflé la mienne ? puisque M. de Faublas aimoit tant le parloir, pourquoi Mademoiselle Duportail a-t-elle couché chez la Marquise ? Comment donc arrangez-vous tout cela ? — Mais, Rosambert, cela n'est pas difficile.... — Ni désagréable, je le conçois. — Vous riez ! écoutez donc, mon ami. Vous savez comment les choses se sont passées entre la Marquise & moi. — Oui, oui,

à peu-près. — Mais, rieur éternel, écoutez-moi. Elevé à-peu-près comme ma sœur, je n'étois gueres moins ignorant qu'elle, il y a huit jours. Je n'ai pas pris Madame de B***, c'est elle qui s'est donnée... Je suis excusable. — Allons, passe pour le bal paré; mais au moins vous étiez le maître de ne pas retourner chez elle. Le bal masqué! Hem, qu'en dites-vous? — Je dis qu'on m'y avoit attiré..... Je n'ai gueres que seize ans, moi! mes sens sont neufs. — Ah, Sophie, pauvre Sophie! — Ne la plaignez pas, je l'adore!..... Mais, Rosambert, je fais bien qu'il n'y a que des nœuds légitimes qui puissent m'assurer sa possession. — Cela doit être, au moins. — Hé bien, en attendant que l'hymen nous unisse, je respecterai toujours ma Sophie.. — C'est ce que l'on fera par la fuite.

— Cependant mon célibat me paroîtra dur. — Je le crois! — Ma vivacité m'emportera quelquefois. — Sans doute. — Je ferai peut-être quelque infidélité à ma jolie cousine... — Cela est plus que probable. — Mais dès qu'un heureux mariage... — Ah, oui! — Alors, ma Sophie, je n'aimerai que toi... — Cela n'est pas si sûr. — Je t'aimerai toute ma vie. — Celui-là me paroît fort.

Rofambert me quitta. Jasmin à qui je demandai en rentrant, si l'on avoit rapporté mes habits, me dit qu'il n'avoit vu personne; j'attendis jusqu'au soir le commissionnaire qui ne vint pas. J'étois inquiet, parce que j'avois laissé dans mes poches un porte-feuille qui contenoit deux lettres; l'une m'avoit été envoyée de province par un vieux domestique de mon père; le bonhomme me souhaitoit une bonne année. J'au-

rois été fâché de perdre l'autre ; c'étoit celle que la Marquise m'avoit écrite quelques jours auparavant ; elle étoit , comme on fait , adressée à Mademoiselle Duportail , & je voulois la conserver.

Les habits me furent rapportés le lendemain matin ; mais je cherchai vainement dans les poches , le portefeuille ne s'y trouvoit plus. Madame Dutour vint me faire oublier mon inquiétude , en me remettant une lettre de la Marquise. J'ouvris avec empressement , je lus :

„ Ce soir, mon bon ami , à sept
„ heures précises trouvez-vous à la
„ porte de mon hôtel ; vous pourrez
„ suivre avec assurance la personne ,
„ qui , après avoir soulevé le chapeau
„ dont vous vous ferez couvert les
„ yeux , vous nommera , l'Adonis. Je
„ ne puis vous en écrire davantage ,

» depuis le matin je suis obsédée ; on
» me fatigue des détails de la science
» physionomique ; ce n'est pas celle-
» là que je me soucie d'approfondir.
» O mon ami , vous possédez si bien
» l'art de plaire , que quand on vous
» connoît , on ne fait plus qu'aimer ,
» on ne veut plus savoir que cela ».

Cette lettre étoit si flatteuse , l'invitation qu'elle contenoit étoit si séduisante que je ne balançai pas. J'affurai la Dutour que je ne manquerois pas de me rendre au lieu indiqué. Cependant , quand la messagere fut partie , je sentis quelques irrésolutions. Ne devois-je pas désormais , uniquement occupé de Sophie , éviter toute occasion de revoir sa trop dangereuse rivale ? ... Mais pourquoi m'imposerois-je cette loi cruelle , sans nécessité ? Avois-je déclaré mon amour à Sophie ? Sophie m'avoit-elle avoué

le sien ? avoit - elle , acquis le droit d'exiger de moi ce sacrifice ?... D'ailleurs , à le bien prendre , ce que j'allois faire ne pouvoit pas s'appeller une infidélité ! je ne m'embarquois pas dans une intrigue nouvelle ! puisque j'avois passé la nuit avec la Marquise , puisque je l'avois revue depuis dans ce galant boudoir , quel inconvénient de lui faire encore une visite ? Cela ne faisoit jamais que trois rendez-vous au-lieu de deux ; le crime étoit-il dans le nombre ? & puis ma jolie cousine ne seroit pas instruite de celui-là. ... Enfin , ma parole étoit engagée ! le Lecteur voit bien , que je ne pouvois me dispenser d'aller à ce rendez-vous.

je ne me fis pas attendre ; Justine aussi ne me laissa pas morfondre à la porte , elle souleva mon chapeau : Venez bel Adonis. Je la suivis à petits

pas. Cependant le Suisse, quoiqu'à demi-ivre, entendit quelque bruit, & demanda qui c'étoit. C'est moi ! c'est moi ! répondit Justine. Oui, reprit l'autre, c'est vous ! mais ce jeune gaillard ? — Hé bien, c'est mon cousin. Le Suisse étoit en gaité, il se mit à frédonner : Voilà mon cousin l'allure, mon cousin, voilà mon cousin l'allure.

Cependant Justine me conduisoit au fond de la cour ; nous enfilâmes un escalier dérobé ; on conçoit que la jolie soubrette fut embrassée plusieurs fois, avant que nous fussions au premier étage. Alors elle me fit signe d'être plus sage, & m'ouvrit une petite porte ; je me trouvai dans le boudoir de la Marquise. Entrez, me dit Justine, entrez dans la chambre à coucher, vous seriez mal ici ; elle sortit, & ferma la porte sur elle.

J'entrai dans la chambre à coucher, ma belle Maîtresse vint à moi. Ah, maman, c'est donc ici que pour la seconde fois... Elle m'interrompit : mon dieu ! je crois entendre le Marquis ! le voilà revenu pour toute la soirée, sauvez-vous, partez ! D'un saut je regagnai le boudoir ; mais je ne songeai pas à tirer sur moi la porte de la chambre à coucher, elle resta entr'ouverte ; & pour comble de malheur, cette étourdie de Justine avoit fermé à double tour l'autre porte, qui conduisoit à l'escalier dérobé. La Marquise qui ne pouvoit deviner que la retraite me fût fermée, s'étoit assise tranquillement. Déjà le Marquis étoit entré dans son appartement, & s'y promenoit d'un air effaré. Je tremblois qu'il ne m'apperçût dans le boudoir, il n'y avoit pas moyen d'en sortir, comment faire ? Je me jet-

taï sous l'ottomane , & dans une situation très-incommode , j'entendis une conversation fort singulière , qui eut un dénouement plus singulier encore.

— Vous voilà de retour de bonne heure , Monsieur ? — Oui , Madame.

— Je ne vous attendois pas si-tôt.

— Cela se peut bien , Madame.

— Vous paroissez agité , Monsieur , qu'avez-vous donc ? — Ce que j'ai ,

Madame , ce que j'ai !... j'ai que... je suis furieux. — Modérez-vous ,

Monsieur.... peut-on savoir ?....

— J'ai que.... il n'y a plus de mœurs nulle part.... les femmes !....

— Monsieur , la remarque est honnête , & l'application heureuse ! — Madame ,

c'est que je n'aime pas qu'on me joue !... & quand on me joue , je

m'en apperçois bien vite ! — Comment ! Monsieur , des reproches ! des

injures !... cela s'adresseroit-il....

vous vous expliquerez, sans doute ?
— Oui, Madame, je m'expliquerai ;
& vous allez être convaincue ! — Con-
vaincue ! de quoi ? Monsieur.
— De quoi ! de quoi ! un moment
donc, Madame, vous ne me laissez
pas le tems de respirer ! . . . Madame,
vous avez reçu chez vous, logé
chez vous, couché avec vous Made-
moiselle Duportail ? (La Marquise
avec fermeté.) Hé bien, Monsieur ?
— Hé bien, Madame, savez-vous
ce que c'est que Mademoiselle Du-
portail ? — Je le fais comme
vous, Monsieur. Elle m'a été pré-
sentée par Monsieur de Rosambert ;
son pere est un honnête Gentilhomme,
chez qui vous avez soupé encore
avant-hier. — Il ne s'agit pas de
cela, Madame ? Savez-vous ce que
c'est que Mademoiselle Duportail ?
— Je vous le répète, Monsieur, je

fais comme vous que Mademoiselle Duportail est une fille bien née, bien élevée, fort aimable. — Il ne s'agit pas de cela, Madame. — Hé! Monsieur, de quoi s'agit-il donc? avez-vous juré de pousser ma patience à bout? — Un moment donc, Madame; Mademoiselle Duportail n'est point une fille.... (La Marquise très-vivement.) N'est point une fille! — N'est point une fille bien née, Madame, c'est une fille d'une espece.... de ces filles qui.... là..... vous m'entendez? — Je vous assure que non, Monsieur. — Je m'explique pourtant bien; c'est une fille qui.... dont.... que.... enfin suffit, vous y êtes? — Oh, point du tout, Monsieur, je vous assure. — C'est que je voudrois vous gazer cela.... Madame, c'est une P.... vous comprenez? — Mademoiselle Duportail! une... pardon, Monsieur, mais

mais je n'y tiens pas , il faut que je rie. (En effet , la Marquise se mit à rire de toutes ses forces.) Riez , riez , Madame. . . . tenez , connoissez-vous cette lettre - là ? — Oui c'est celle que j'ai écrite à Mademoiselle Duportail , le lendemain du jour qu'elle a couché chez moi. — Justement , Madame. Et celle-ci , la connoissez - vous ? — Non Monsieur. — Regardez-là , Madame , vous voyez bien l'adresse. A Monsieur, Monsieur le Chevalier de Faublas ; & lisez le dedans : « Mon cher Maître , j'ai
» l'honneur de prendre la liberté d'oser
» vous interrompre , pour vous sou-
» haiter que cette année qui com-
» mence , vous soit belle & bonne ,
» &c. J'ai l'honneur d'être avec un
» profond respect , mon cher Maître ,
» &c. » C'est une lettre de bonne
année d'un domestique à son Maître ,

qui est ce Monsieur de Faublas ? Hé bien , Madame , ces deux lettres là étoient dans le porte-feuille que voici. — Enfin , Monsieur ? — Madame , & le porte-feuille , vous ne devineriez jamais où je l'ai trouvé ! — Dites, dites, Monsieur. — Je l'ai trouvé dans un endroit où..... là... — Hé ! Monsieur , dites tout de suite le mot , vous seriez toujours obligé d'en venir là , ainsi... — Hé bien , Madame , je l'ai trouvé dans un mauvais lieu. — Dans un mauvais lieu ! — Oui , Madame. — Où vous aviez affaire ? Monsieur. — Où la curiosité m'a conduit. Tenez , je vais vous conter cela. Une femme a fait courir depuis quelques jours des billets imprimés , par lesquels elle donne avis aux amateurs , qu'elle peut leur offrir de charmans boudoirs qu'elle louera à tant par heure ; moi ! j'ai été voir cela par curiosité , uniquement par curiosité ,

comme je vous le disois tout-à-l'heure. — Quel jour y avez-vous été ? Monsieur. — Hier l'après-dinée , Madame ; les boudoirs sont en effet charmans !.... il y en a un sur-tout au premier étage.... il est vraiment joli !.... on y voit des tableaux, des estampes, des glaces, un alcove, un lit.... ah, c'est le lit sur-tout ! figurez-vous que ce diable de lit est à ressort !.... ah, c'est très-plaisant ! tenez, il faut quelque jour que je vous fasse voir cela. Un mari & sa femme en partie fine ! répondit la Marquise, cela seroit beau !

J'entendis quelque bruit ; la Marquise se défendoit, le Marquis l'embrassa. Leur conversation qui, dans les commencemens m'avoit inquiété, m'amusoit alors au point, que je sentoïis moins la gêne de ma situation. Le Marquis reprit ainsi :

Mais, c'est que rien n'y manque, il y a dans ce boudoir, au premier étage, une porte qui communique chez une marchande de modes qui loge à côté.... cela est fort bien imaginé... vous entendez qu'une femme comme il faut a l'air d'être chez sa marchande de modes; point du tout, elle monte l'escalier, & puis on vous en plante à un pauvre mari!.... mais écoutez-moi, Madame; dans ce boudoir j'ai ouvert une petite armoire, & dans cette armoire, j'ai trouvé ce porte-feuille. Ainsi il est clair que Mademoiselle Duportail a été là avec ce Monsieur de Faublas; & cela est très-vilain à elle! & très-malhonête à Monsieur de Rosambert, qui la connoissoit, de nous l'avoir présentée! & très-imprudent à son pere, de la laisser sortir accompagnée seulement d'une femme-de-chambre, & je n'en ai point été la

dupe ! il y a dans sa figure.. vous savez comme je suis physionomiste !..... elle est jolie, sa figure ! mais il y a quelque chose dans les traits qui annonce un sang... cette fille-là a du tempérament, & je l'ai bien vu !.... Vous souvenez-vous de ce soir, que Rosambert lui dit qu'il y avait des circonstances.... hem ! des circonstances ! vous n'aviez pas remarqué cela, vous ! moi ! je vous ai relevé le mot ! Ah , l'on ne m'attrape pas ! & tenez, le même jour..... venez, venez, Madame.....

La Marquise qui me croyoit parti, se laissa conduire à son boudoir : le Marquis continua.

Elle étoit ici, dans ce boudoir... là. Vous, vous étiez couchée sur cette ottomane... je suis arrivé... Madame, elle avoit le teint animé, les yeux brillans, un air !... Oh, je vous le dis,

cette fille a un tempérament de feu ! vous savez que je m'y connois, mais laissez-moi faire, j'y mettrai bon ordre. — Comment ! Monsieur, vous y mettez bon ordre ? — Oui, oui, Madame ; d'abord je dirai à Rosambert ce que je pense de son procédé ; il y a peut-être été avec elle, Rosambert ! ensuite je verrai Monsieur Duportail, & je l'instruirai de la conduite de sa fille. — Quoi ! Monsieur, vous ferez à Monsieur de Rosambert une mauvaise querelle ? — Madame ! Madame ! Rosambert savoit ce qui en étoit, il étoit jaloux de moi comme un tigre. — De vous ? Monsieur. — Oui, Madame, de moi, parce que la petite avoit l'air de me préférer. . . Elle me faisoit même des avances, & c'est en cela qu'elle m'a joué, elle ! car elle avoit alors ce Monsieur de Faublas. Je saurai ce que c'est que ce Monsieur

de Faublas, & je verrai Monsieur Duportail. — Quoi! Monsieur, vous pourriez aller dire à un pere?... — Oui, Madame, c'est un service à lui rendre, je le verrai, je l'instruirai de tout. — J'espere, Monsieur, que vous n'en ferez rien. — Je le ferai, Madame. — Monsieur, si vous avez quelque considération pour moi, vous laissez tout cela tomber de soi-même. — Point! point! je saurai... — Monsieur, je vous le demande en grace. — Non, non, Madame. — Vous m'éclairiez, Monsieur, je vois le motif de l'intérêt si pressant que vous prenez à ce qui regarde Mademoiselle Duportail. Je vous connois trop bien pour être la dupe de cette austérité de mœurs, dont vous vous parez aujourd'hui; vous êtes fâché, non pas de ce que Mademoiselle Duportail a été dans un lieu suspect, mais de ce

qu'elle y a été avec un autre que vous. — Oh, Madame! — Et quand j'accueillois chez moi une Demoiselle que je croyois honnête, vous aviez des desseins sur elle! — Madame! — Et vous osez venir vous plaindre à moi-même d'avoir été joué! c'étoit moi, c'étoit moi seule qu'on jouoit!

Elle se laissa tomber sur l'ottomane; son mari jetta un cri, & puis il embrassa la Marquise, en lui disant: Si vous saviez comme je vous aime. — Si vous m'aimiez, Monsieur, vous auriez plus de considération pour moi, plus de respect pour vous-même, plus de ménagement pour un enfant, peut-être moins à blâmer qu'à plaindre... Que faites-vous donc? Monsieur, laissez-moi; si vous m'aimiez, vous n'iriez pas apprendre à un pere malheureux les égaremens de sa fille; vous n'iriez pas conter cette aventure à

Monfieur de Rofambert qui en rira , qui fe mocquera de vous , & qui dira par-tout que j'ai reçu chez moi une fille à intrigue !..... mais , Monfieur , finiffez donc , ce que vous faites là , ne refemble à rien. — Madame , je vous aime. — Il fuffit bien de le dire ! il faut le prouver. — Mais depuis trois ou quatre jours , mon cœur , vous ne voulez jamais que je vous le prouve. — Ce ne font pas de ces preuves-là que je vous demande , Monfieur.... mais , Monfieur , finiffez donc. — Allons ! Madame , allons , mon cœur ! — En vérité , Monfieur , cela eft d'un ridicule ! — Nous fommes feuls. — Il vaudroit mieux qu'il y eût du monde , cela feroit décent ! mais , finiffez donc , n'avons-nous pas toujours le tems de faire ces chofes là ?... finiffez donc.... quoi ! des gens mariés !... à votre âge !... dans un bou-

doir ! sur une ottomane !
comme deux amans ! . . . & quand j'ai
lieu de vous en vouloir ; encore. —
Hé bien , mon ange , je ne dirai rien
à Rosambert , rien à Monsieur Dupor-
tail. — Vous me le promettez bien !
— Je vous en donne ma parole
— Hé bien , un moment ; rendez-moi
le porte-feuille , laissez-le moi. — De
tout mon cœur , le voilà. (Il y eut
un moment de silence.) — En vérité ,
Monsieur , dit la Marquise d'une voix
presque éteinte , vous l'avez voulu ;
mais cela est bien ridicule.

Je les entendis bégayer , soupirer ,
se pâmer tous deux ; on ne peut se
figurer ce que je souffrois sous l'ot-
tomane pendant cette étrange scène ;
j'aurois étranglé les acteurs de mes
mains , & dans l'excès de mon dépit ,
j'étois tenté de me découvrir , de
reprocher à la Marquise cette infidélité.

lité d'un nouveau genre , & de rendre au Marquis l'amere mistification qu'il me faisoit essuyer sans le savoir. Justine vint terminer mes irrésolutions ; elle ouvrit tout-à-coup la porte de l'escalier dérobé. La Marquise jetta un cri ; le Marquis se sauva dans la chambre à coucher pour y réparer son désordre. Justine appercevant un mari au-lieu d'un amant , demeura stupéfaite , & la Marquise ne fut pas moins étonnée qu'elle , en me voyant sortir de dessous l'ottomane. Je remerciai tout bas la femme-de-chambre. Grand merci ! Justine , tu m'as rendu service , j'étois fort mal dessous , tandis que Madame étoit dessus , très à son aise. La Marquise interdite & tremblante n'osa ni me répondre , ni me retenir. Son mari étoit si près de là ! probablement il alloit rentrer , dès qu'il seroit plus décentement vêtu. Jus-

tine se rangea pour me laisser passer. Je descendis l'escalier dérobé , sans lumière , au risque de me rompre vingt fois le col ; je traversai la cour rapidement , & je sortis de l'hôtel en maudissant ses maîtres.

Le lendemain j'étois encore au lit, quand Jasmin m'annonça Justine, & se retira discrètement. Mon enfant , je songeois à toi ! — Ah , Monsieur , laissez-moi ; cette fois-ci vous ne m'y prendrez pas , je veux commencer par ma commission. Savez - vous que j'ai été encore bien grondée hier ? vous nous avez fait une belle peur ! vous n'étiez pas encore au bas de l'escalier quand le Marquis est rentré dans le boudoir. Voyez cette fotte , a-t-il dit , qui entre ici comme un coup de pistolet ! dès qu'il nous a quittés , Madame défolée de l'aventure , m'a dit qu'elle ne concevoit pas pourquoi vous
vous

vous étiez caché sous l'ottomane. J'ai été forcée de lui avouer que j'avois, sans y songer, fermé la porte à double tour. Elle m'a fait une scène ! & puis ce matin elle m'a remis cette lettre pour vous. — Fort bien, ma petite Justine, voilà ta commission faite, car je n'ouvrirai pas la lettre. — Vous ne l'ouvrirez pas ? Monsieur. — Non, je suis fâché contre ta maîtresse. — Vous avez tort. — Mais je ne suis pas fâché contre toi, Justine. — Et vous avez raison . . . Finissez ! . . . mais tenez, je le veux bien, à condition que vous lirez la lettre. — Oh, qu'une maîtresse est heureuse d'avoir une fille comme toi ! hé bien, oui, je lirai.

Justine remplit de si bonne grace, les conditions du traité, qu'il y auroit eu de ma part de la perfidie à ne pas tenir parole : j'ouvris la lettre.

„ Que notre aventure d'hier m'a
„ peinée ! mon bon ami. Cette scène
„ qui n'eût été bizarre , si comme je
„ le croyois , vous n'en aviez pas été
„ le témoin , est devenue par votre
„ présence , aussi désagréable pour
„ moi que mortifiante pour vous.
„ Quels mots vous avez dit en par-
„ tant ! ingrat ! vous ne savez pas le
„ mal que vous m'avez fait ! revenez
„ à moi , mon bon ami , revenez à
„ celle qui vous aime ; trouvez-vous
„ à midi au lieu qu'on vous désigne-
„ ra. Là , je n'aurai pas de peine à
„ me justifier ; là , quand mon amant
„ fera bien convaincu de son injusti-
„ ce , il me trouvera prête à lui
„ pardonner sa vivacité „

Monfieur , reprit Justine , dès que
j'eus finis ma lecture , Madame vous
attendra à midi au boudoir de l'autre
jour vous savez bien ? où

nous vous avons habillé. — Oui, Justine, & où tu as tant pleuré! si tu favois comme j'ai souffert pour toi; mais aussi, friponne, tu ne te contentes pas de faire des malices, tu en dis! — Ne me parlez pas de cela, j'en suis encore toute honteuse..... finissez donc..... donnez-moi votre réponse pour ma maîtresse. — Ma réponse, Justine, est que je n'irai pas au rendez-vous. — Vous n'irez pas? — Non, Justine. — Quoi? vous donnerez ce chagrin-là à ma Maîtresse? — Oui, mon enfant. — Mais vous allez me faire gronder. — Je me charge de te consoler d'avance. — Vous êtes bien décidé? — Très-décidé, Justine. — Hé bien, en ce cas, faites un bout de lettre..... finissez donc.... (elle m'embrassa.) Ecrivez un mot pour ma Maîtresse. — Non, mon enfant, je n'écrirai pas. — Laissez-moi!...

mais tenez , je le veux bien encore , à condition que vous écrirez — Ah ! Justine , je le répète : qu'une Maîtresse est heureuse d'avoir une fille comme toi ! hé bien , oui , j'écrirai.

J'écrivis en effet :

” Je ne fais , Madame , si l'aventure d'hier vous a beaucoup *peinée* ,
” mais à la maniere dont vous avez
” rempli votre emploi sur l'ottomane ,
” j'ai lieu de croire qu'il ne vous
” paroïsoit pas très - pénible. Quand
” on a un mari aimable , galant &
” tendrement aimé , Madame , on
” doit s'en tenir là. Je suis avec le
” plus vif regret , &c. ”

Fin du second Volume.

UNE ANNÉE
DE LA VIE
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

Morel

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

LECTURE NOTES

PHYSICS 435

STATISTICAL MECHANICS

UNE ANNÉE
DE LA VIE
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

Par M. LOUVET DE COUVRAY.

TOME TROISIÈME.

Seconde édition, revue, corrigée &
augmentée.



A L O N D R E S,

ET se trouve à PARIS,

Chez BAILLY, Libraire, rue S. Honoré,
vis-à-vis la barrière des Sergents.

Et chez les Marchands de Nouveautés.

M. D C C. X C.





UNE ANNÉE
DE LA VIE
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

OH! ma jolie Cousine, oh, combien en songeant à vous, je m'applaudis de l'effort généreux que je venois de faire! Oh, qu'il me fut doux de penser qu'enfin je vous avois sacrifié un rendez-vous, & qu'à l'heure même où la Marquise avoit cru me revoir chez son *Amie*, je jouirois près de vous du bonheur de vous admirer!

Hélas! elle ne vint pas au parloir!
— Ah, ma sœur, pourquoi votre amie

n'est-elle pas avec vous ? — Je vous disois bien qu'elle étoit malade ! Hier encore elle a pleuré toute la journée ; de la nuit elle n'a fermé l'œil : la fièvre s'est déclarée ce matin. — La fièvre ! Sophie a la fièvre ! Sophie est en danger ! — Ne parlez pas si haut, mon frere. Je ne fais pas s'il y a du danger, mais elle souffre. Elle a le teint pâle, les yeux rouges, la tête penchée, la respiration lente, la parole breve & entrecoupée ; j'ai cru même surprendre quelques momens de délire. Ce matin, son visage s'est enflammé tout-à-coup, ses yeux sont devenus vifs & brillans : elle a prononcé très-vite & très-bas quelques mots que je n'ai pu entendre : mais bientôt elle est retombée dans un accablement plus profond : *Non, non, a-t-elle dit, cela n'est pas possible... je ne le puis, je ne le dois pas... jamais il ne le saura..* J'ai vu des larmes couler de ses yeux.

Elle a ajouté d'un ton douloureux :
*Comme je me suis trompée ! J'en mourrai !
j'en mourrai ! le cruel ! l'ingrat !* J'ai
pris sa main , elle a ferré la mienne ,
& puis elle m'a redit ce qu'elle me
répète sans cesse : *Adelaïde ! Adelaïde !
ah , que tu es heureuse* Sa Gouvernante
rentroit : Sophie m'a encore conjuré
de ne lui rien dire. Cependant , mon
frere , il faudra que j'avertisse Madame
Munich , (c'étoit le nom de la Gou-
vernante de Sophie ,) parce que je
crains pour ma bonne amie : qu'en
pensez-vous ? — Adelaïde , lui avez-
vous dit que j'étois ici ? — Oui , mais
j'avois bien raison de vous soutenir
hier qu'elle ne vous aimoit plus ; elle
me l'a dit elle-même. — Sophie vous a
dit ? ... — Oui , Monsieur ; elle me l'a
dit : & elle m'a chargé de vous le dire.
Hier avant souper , je lui racontois que
vous aviez amené avec vous un jeune

Mon sieur fort aimable : elle a demandé son nom , j'ai répondu : le Comte de Rosambert. *Rosambert*, a-t-elle répété avec étonnement, *Rosambert ! c'est celui qui a mené votre frere chez la Marquise de B***. Ce n'est pas un jeune homme honnête ! votre frere en fait son ami, il gâtera tout-à-fait votre frere ! Adelaïde, il commence à se déranger, votre frere ! Ah, ma bonne amie, je lui en ai fait des reproches ; & je lui ai même dit que tu ne l'aimes plus. — Vous lui avez dit que je ne l'aime plus ? — Oui, ma bonne amie ; mais il n'a pas voulu me croire, & il s'est mis à rire, & M. de Rosambert a ri aussi. . . Ces Messieurs se sont mis à rire ! m'a répliqué Sophie d'un ton fâché, *Votre frere a ri, & n'a pas voulu vous croire ! Adelaïde, quand revient-il, votre frere ? — Demain, ma bonne amie. — Hé bien, dites-lui qu'il**

du Chevalier de Faublas. 3

*est vrai que j'ai eu de l'amitié pour lui ,
mais que je n'en ai plus , plus du tout ;
& qu'afin de l'en convaincre , je ne le
verrai de ma vie. Elle m'a quittée , &
puis un moment après elle est reve-
nue me dire en riant : Oui , ma chere
Adelaïde , tu as raison ; je n'aime pas
ton frere , je ne l'aime pas. Ne manque
pas de le lui dire demain. Elle rioit ; &
cependant je vous assure , Faublas , que
tout de suite elle s'est mise à pleurer.*

Tandis qu'Adelaïde me parloit , mon
cœur étoit pénétré de douleur & de joie.

Il faut , reprit ma sœur , il faut que
je vous fasse part d'une singuliere idée
qui m'étoit venue dans l'esprit , je ne
sais comment , je ne sais pourquoi. En
voyant ma bonne amie rire & pleurer
en même tems , je ne puis m'empêcher
de craindre qu'elle ne soit un peu folle :
cependant il y a là-dedans quelque
mystere que je ne pénétre pas. Sûr-

ment quelqu'un lui donne du chagrin.. mon frere , j'ai vraiment eu peur que ce ne fût vous. Pourquoi le hait-elle à présent ? me suis-je dit. Pourquoi ne veut-elle plus le voir ? Seroit-ce lui qu'elle appelle ingrat & cruel ? . . Vous sentez bien , Faublas , qu'en y réfléchissant un peu , je me suis convaincue que cette idée n'étoit pas raisonnable. . . Mon frere un ingrat ! un cruel ! cela ne se peut pas. Et puis , quel mal a-t-il fait à ma bonne amie ? quel mal auroit-il pu lui faire ?

Adelaïde ! m'écriai-je , ma chere Adelaïde !

Comment ! vous pleurez ! me dit-elle , seriez-vous fâché contre moi ? Je vous assure que j'ai pensé tout cela malgré moi , & que je ne vous l'ai pas dit pour vous offenser. — Je le fais bien , ma chere sœur , je le fais bien ; c'est la maladie de ta bonne amie qui

me fait pleurer. — Mon frere, pensez-vous qu'elle puisse devenir sérieuse? Pensez-vous que je doive avertir la Gouvernante de Sophie? — Non, Adelaïde, non, ne l'avertis pas. Ta bonne amie a la fièvre, comme tu dis bien; & je connois un remede qui la guérira. Adelaïde, je vous apporterai demain matin la recette écrite sur un morceau de papier soigneusement cacheté; vous ne montrerez ce papier à personne: vous le donnerez à Sophie, quand Madame Munich ne sera pas avec elle; il est essentiel que Madame Munich ne voie pas ce papier. Vous m'entendez bien? — Oui, oui, soyez tranquille. Ah, que je vous aurai d'obligations, si vous guérissez ma bonne amie! — Adelaïde, dites à ma jolie Cousine que je crois connoître son mal, que je le partage, & que j'espere lui rendre sa tranquillité. Lui

direz-vous bien cela , ma sœur ? — Ah , mot pour mot ! vous connoissez son mal , vous le partagez , vous le guéririez ; mon frere , je lui dirai même que vous avez pleuré. Mais ne manquez pas de venir demain ; demain apportez la recette , & en attendant ne négligez rien pour que son succès soit entier. Gardez - vous de ne vous en rapporter qu'à vous seul , vous n'êtes pas Médecin , mon frere ; courez aujourd'hui chez les plus célèbres d'entre eux , voyez , interrogez , consultez. La maladie n'est pas ordinaire , jamais je n'en ai vu de semblable , & je tremble qu'elle ne devienne infiniment dangereuse : bon Dieu , si en voulant détruire le mal , vous alliez le rendre incurable ! ... Mon frere , il faut que la guérison soit radicale... Et prompte aussi ! bien prompte ! Hâtez - vous , hâtez - vous pour Sophie qui souffre ,

qui dépérit , qui brûle ; pour moi qui suis si malheureuse de sa peine ; & tenez : pour vous-même , mon frere , car ma bonne amie , dès qu'elle se portera bien , vous aimera sans doute autant qu'elle vous aimoit autrefois.

Revenu chez moi , je ne m'occupai que des discours d'Adelaïde , que des peines de Sophie. Malheureusement mon pere donnoit à dîner ce jour-là. Il fallut d'abord tenir table , & faire ensuite un maudit brelan , qui me retint jusqu'à plus de minuit. Quel tourment , quand on aime bien , quand on se croit aimé , quand on veut écrire à sa maîtresse , quel tourment d'être obligé de jouer toute la soirée , je ne le souhaite pas à mon plus cruel ennemi.

On devine que je dormis peu cette nuit. Le lendemain je passai dans un petit cabinet pratiqué au fond de ma

chambre à coucher ; j'avois là quelques livres d'étude , dont mon com- mode Gouverneur ne m'ennuyoit pas souvent. Je me mis à mon secrétaire. J'écrivis une première lettre que je déchirai ; j'en fis une seconde pleine de ratures qu'il falloit bien corriger ; & je prie le Lecteur de ne pas dire que j'aurois dû recommencer encore la troisième que voici :

MA JOLIE COUSINE,

” IL est enfin venu ce moment tant
” souhaité, où je puis librement vous
” ouvrir mon cœur, solliciter de vo-
” tre tendresse un aveu bien doux,
” & peut-être assurer ainsi notre bon-
” heur commun.

” Ah, Sophie, Sophie, si vous sa-
” viez ce que j'éprouvai le premier
” jour que je vous vis ! Comme ma

« vue se troubla ! comme mon cœur
» fut agité ! Mon amour n'a fait
» qu'augmenter depuis : un feu dé-
» vorant circule aujourd'hui dans mes
» veines Sophie, je n'existe plus
» que par toi ! «

J'en étois là , quand Jasmin entrant brusquement , m'annonça le Vicomte de Florville. — Le Vicomte de Florville ! je ne le connois pas. Dites que je n'y suis pas. — Monsieur, il est dans votre chambre à coucher. — Comment ! vous laisseriez donc entrer toute la terre ! — Monsieur, il a forcé la porte. — Au diable, le Vicomte de Florville !

Tremblant que cet inconnu si peu civil ne vînt jusques dans mon cabinet, & que d'un œil profane il ne parcourût ce papier, dépositaire de mes plus secrets sentimens, je me précipitai

dans ma chambre à coucher. Un cri de surprise & de joie m'échappa ; ce prétendu Vicomte , c'étoit la Marquise de B*** ! Mon premier mouvement fut de pousser Jasmin dehors ; le second , de verrouiller la porte ; le troisieme , d'embrasser le charmant cavalier ; le quatrieme ! . . . Les esprits pénétrants l'ont déjà deviné.

La Marquise toujours étonnée de ma vivacité, dès qu'elle eut repris ses esprits, me dit : Vous êtes un bien singulier jeune homme ! ne vous lasserez-vous jamais de prendre ainsi le Roman par la queue ? il n'y a que vous dans le monde capable de commencer un raccommodement par où il doit finir ! — Hé bien, Maman, prenez qu'il n'y ait rien de fait, voyons, disputons-nous. — Oui, afin de nous raccommoder encore. N'est-il pas vrai ? petit libertin ! — Ah, ma chere maman, je

je n'ai pas une idée que vous ne compreniez d'abord. — Hier pourtant vous ne m'avez pas compris, ingrat que vous êtes ! — Hier, je boudois encore. — Et de quoi ? s'il vous plaît. Pouvois-je soupçonner que vous fussiez sous cette ottomane ? N'étoit-il pas essentiel pour vous & pour moi de retirer ce porte-feuille des mains du Marquis ? — Tout cela est vrai, Maman ; mais le dépit ! — Le dépit ! vous avez du dépit ! vous, pour qui j'oublie mes devoirs . . . toutes les bienfécances . . . le soin même de ma réputation ; & de quel ton répondez vous à la lettre la plus tendre ? (Elle tira la mienne de sa poche.) Tenez, ingrat, relisez-la votre lettre ; relisez-la de sang-froid, si vous pouvez. Quelle cruelle ironie ! quel persifflage amer ! Et cependant je vous pardonne ! & cependant je viens vous chercher ! Je

me conduis avec autant de foiblesse & d'imprudence qu'un enfant de douze ans... Faublas ! Faublas ! il faut que le charme soit bien fort... il faut... que vous m'ayez enforcélée ! — Petite Maman ! — Hé bien ? — Grondez-moi fort, parce que nous nous raccommo-
moderons. — Comment ! fripon, vous n'avouerez seulement pas que vous avez eu tort ? Vous ne me demanderez pas pardon ? — Si fait !... oh que vous êtes belle !... oh, que je vous demande pardon !

Les gens qui ont de l'esprit, & même ceux qui n'en ont pas, devineront encore qu'ici la Marquise & moi, nous nous raccommo-
modâmes.

On croit que nous allons recommencer à nous quereller ; point du tout. Voici l'instant des petites caresses & des complimens tendres.

Mon Dieu ! Florville, que vous êtes

féduisant dans ce joli négligé ! Que ce frac Anglois vous va bien ! — Mon ami, je l'ai fait faire hier tout exprès. Il est, si je ne me suis pas trompée, de la même étoffe & de la même couleur que ce charmant habit d'Amazone dans lequel l'Amour, qui vouloit ma défaite, te fit paroître à mes yeux pour la première fois. Devenue Chevalier de Mademoiselle Duportail, j'ai senti qu'il me convenoit de prendre ses couleurs. (Je le ferrai dans mes bras). — Et moi désormais l'esclave du Vicomte de Florville, je me plairai toujours à porter ses chaînes. Maman, quelle douce réciprocité ! — Mon ami, l'amour est un enfant qui s'amuse de ces métamorphoses. Il fit de Mademoiselle Duportail une vierge folle ; il fait de la Marquise de B***, un jeune homme imprudent. Ah puisse le Vicomte de Florville te paroître aussi ai-

nable que Mademoiselle Duportail me sembla jolie ! — Aussi aimable ? bien davantage ! — Oh non , répondit-elle , en se mirant avec complaisance , en me considérant avec tendresse : oh non. Vous êtes mieux , mon ami , plus grand , plus dégagé. Il y a dans votre air quelque chose de hardi , de martial — Oui , Maman , & si j'en crois un grand physionomiste , quelque chose de plus nerveux . . . — Faublas , laissez - là M. le Marquis N'est-ce pas assez du mauvais tour que nous lui jouons ? Enfin , je ne suis pas venue ici pour m'occuper de lui . . . Oh ça , mon ami ; dis-moi sans flatterie comment tu me trouves ? — Bien , plus que bien. Je n'aurois pas de peine à vous dire comment vous êtes mieux ; mais puisqu'absolument , homme ou femme , il faut qu'on s'habille , ah , je défie que d'une manière

ou de l'autre personne soit jamais aussi jolie, que vous. — Voilà bien le langage d'un amant ! toujours enthousiaste, toujours exagéré !... Mon cher Faublas, quelle femme sera plus heureuse que moi, si tu me vois toujours des mêmes yeux ?... — Oh, Maman, toute ma vie !

Je la tenois dans mes bras : elle m'échappa, pour aller prendre une épée qu'elle aperçut sur un fauteuil. En ajustant le ceinturon, elle me dit : J'ai un joli cheval Anglois que je monte quelquefois. Nous touchons au Printems, j'aime beaucoup à me promener à cheval dans les environs de Paris. Voudrez-vous bien m'accompagner quelquefois, Faublas ?... Veux-tu, mon ami, t'égarer de tems en tems dans les bois avec le Vicomte de Florville ? — Mais on nous verra. — Non, le Marquis est souvent obligé

d'aller à la Cour. — Hé bien, Maman, quel jour ? — Laissez donc paraître la verdure.

En me parlant, elle avoit tiré mon épée, & s'escrimant en face de moi : en garde, Chevalier, me dit-elle. — Je ne fais pas si le Vicomte est redoutable : mais ce que je fais bien, c'est que ce n'est pas là ; ce n'est pas ainsi que je dois me battre avec la Marquise. Ose-t-elle accepter une autre espee de combat ? (Elle vola dans mes bras.) Ah, Faublas, me dit-elle en riant ; ah, s'il n'y en avoit jamais de plus meurtriers !... — Maman, ce ne seroit plus parmi les hommes qu'on chercheroit des héros.

Je venois de mettre la Marquise hors d'état de me battre, & bien m'en prit.

Ma belle maîtresse me donna encore deux heures, que nous employâmes passablement bien. Si je n'écoutois que

mon cœur, me dit-elle enfin, je resterois ici toute la journée; mais voici l'heure à laquelle je dois rejoindre Justine dans un endroit, & mes gens dans un autre. Nous nous dîmes adieu, je reconduisis poliment le Vicomte de Florville. Déjà fortis de mon appartement, nous allions descendre l'escalier, lorsqu'à travers les rampes je distinguai, dans le vestibule, Rosambert qui se disposoit à monter. J'en avertis la Marquise : rentrons promptement, me dit-elle, je vais me cacher dans quelque coin de votre appartement, vous le renverrez vite. A ces mots, sans me donner le tems de la réflexion, elle entra, traversa ma chambre à coucher comme une folle, & se jeta dans mon cabinet.

Rosambert entra : bon jour, mon ami, comment se porte Adelaïde ?

Comment se porte la jolie Cousine ? —
Chut ! chut ! ne parlez pas de cela , mon
pere est là. — Où ? — Dans ce cabinet.
— Dans ce cabinet ! votre pere ? —
Oui. — Et que fait-il là ? — Il examine
mes livres. — Comment , vos livres ? ...
Mais non , il n'est pas dans ce cabinet ;
car tenez , le voilà qui entre... Il y a
de la Marquise dans tout ceci ! Et
pourquoi ne pas me dire tout bonne-
ment que vous êtes en affaire. Adieu ,
Faublas ; à demain. Il passa devant
mon pere , & le salua : Monsieur , vous
avez quelque chose à dire à Monsieur
votre fils , je vous laisse.

Cependant le Baron me regardoit
d'un air sévere , & se promenoit à
grands pas. Impatient de savoir ce que
m'annonçoit cet abord sinistre , je lui
demandai respectueusement pourquoi il
m'avoit fait l'honneur de monter chez
moi. — Vous le saurez tout-à-l'heure ,

Monfieur. Un domestique parut : va-t-il venir ? cria le Baron. — Le voilà, Monfieur ; & mon cher Gouverneur entra.

Le Baron lui dit : Monfieur, ne vous ai-je pas chargé de la conduite & de l'éducation de mon fils ? — Oui, fans doute.... — Hé bien, Monfieur, l'une est très-négligée, & l'autre très-mauvaife. — Monfieur, ce n'est pas ma faute ; M. votre fils n'aime pas l'étude.... C'est-là le moindre mal, interrompit le Baron : mais comment ne fuis-je pas instruit de ce qui se paffe chez moi ? Pourquoi ne m'avertiffez-vous pas des défords de mon fils ? — Monfieur, quant à ce qui se paffe chez vous, je ne puis répondre que de ce que je vois ; au-dehors je ne puis répondre de rien. M. votre fils, quand il fort, souffre rarement que je l'accompagne ; &... (un regard que

je jettai sur M. Person, l'avertit qu'il en avoit assez dit.) Le Baron reprit : Monsieur, je n'ai qu'un mot, à vous dire ; si ce jeune homme se conduit toujours aussi mal, je me verrai forcé de lui choisir un autre Instituteur. Laissez-nous, je vous prie.

Lorsque M. Person fut sorti, le Baron prit un fauteuil, & me fit signe de m'asseoir. — Pardon, mon pere ; mais j'ai affaire. — Je le fais, Monsieur ; & c'est précisément pour que cette affaire ne s'acheve pas, que je viens vous parler. — Mon pere... encore une fois pardon : mais il faut que je sorte... — Non, Monsieur ; vous resterez : asseyez-vous. Il fallut bien s'asseoir, j'étois sur les épines ; le Baron commença :

Se peut-il que Faublas ait de sang-froid médité des horreurs ? Se peut-il qu'il veuille abuser la simple innocen-

ce , & préparer des pièges à la vertu ?
— Moi ! mon pere ! — Oui , vous. Je viens du Couvent , je fais tout.

Si mon fils , encore trop jeune pour sentir , que plus un conquête est aisée , moins elle est flatteuse ; qu'il faut se garder de confondre une intrigue avec une passion ; que l'amour du plaisir ne fut jamais de l'amour... — Mon pere , daignez parler moins haut. — Si mon fils , trop éniuré de ce qu'on ne peut appeller qu'une bonne fortune... — Plus bas , je vous en supplie. — Trop charmé de la découverte d'un sens nouveau & de la possession d'une femme qui n'est pas sans attrait ; si mon fils dans les bras de la Marquise de B***... — C'en est trop ! de grace , mon pere... — avoit oublié son pere , son état , ses devoirs , je l'aurois plaint : mais je l'aurois excusé , je lui aurois donné les conseils d'un

ami, je lui aurois dit : plus la Marquise... — Mon pere, si vous saviez....

— Plus la Marquise est belle, & plus elle est dangereuse. Examine avec moi la conduite de cette femme dont tu es épris. Au premier coup-d'œil ta figure la décide : elle te prend en une soirée...

— Je vous conjure de ménager....

— Pour satisfaire sa folle passion, elle expose sa vie & la tienne. Qu'elle doit être vive, ardente, emportée celle...

— Mon Dieu ! — Celle qui sacrifie à la soif du plaisir son repos, son honneur, l'estime publique !... — Ah, mon pere ! Ah, Monsieur ! — Je le répète, mon ami ; plus la Marquise est belle, plus elle est dangereuse ! Tu croiras dans ses bras que la nature a des ressources inépuisables...

• Désolé de ne pouvoir m'expliquer, bien convaincu que le Baron ne se tairait pas, je me déterminai à attendre
patiemment

patiemment la fin de cette remontrance, que dans une autre occasion, je n'aurois peut-être pas trouvé trop longue. Le coude gauche posé sur le bras de mon fauteuil, je mordois ma main de dépit ; & mon pied droit toujours en mouvement battoit la mesure sur le parquet. Mon pere cependant continuoit :

Tu l'énerveras, la nature, au moment de la puberté, dans cet âge critique, où travaillant au développement des organes, elle a besoin de toutes ses forces pour achever son ouvrage. Je fais bien que l'excès des plaisirs produira la satiété : mais le dégoût viendra trop tard peut-être ; mais déjà tu pleureras ta fanté détruite, ta mémoire perdue, ton imagination flétrie, toutes tes facultés altérées. Infortuné ! tu deviendras à la fleur de ton âge la proie des noirs chagrins, des infirmités

repoussantes, & dans les horreurs d'une vieillesse prématurée, tu gémiras d'être obligé de supporter le fardeau de la vie..... O mon ami, redoute ces malheurs plus communs qu'on ne pense : jouis du présent, mais songe à l'avenir. Use de ta jeunesse; mais garde des consolations pour l'âge mûr.

Cependant, ajouta le Baron, mon fils peu touché de mes représentations paternelles, auroit donné en m'écoulant mille signes d'impatience, il se feroit dandiné sur son fauteuil, il m'auroit interrompu cent fois, je n'aurois pas eu l'air de m'en appercevoir. Plus effrayé de ses dangers, que sensible à mes injures, j'aurois continué tranquillement, je lui aurois dit : la Marquise de B***...

On conçoit ce que jè souffrois depuis un quart d'heure. Je ne pus contenir davantage mon impatience long-tems

concentrée : Hé ! mon pere , m'écriai-je , n'auriez-vous pas pu lui dire tout cela un autre jour ? Le Baron étoit naturellement violent , il se leva furieux. Craignant l'effet d'un premier transport , je me sauvai dans le cabinet dont je pouffai la porte sur moi.

J'y trouvai la Marquise dans une situation bien pénible. Les bras appuyés sur le devant de mon secrétaire , elle tenoit avec ses mains ses oreilles bouchées , & lisoit , en sanglotant , un papier posé devant elle. Je m'approchai de ma belle maîtresse : Oh , Madame , combien je suis désolé ! ... La Marquise me regarda d'un air égaré , Cruel enfant ! quelles fautes tu m'as fait faire ! ... — Parlez donc plus bas. — Mais quel châtement j'en reçois ! — De grâce , parlez plus bas. — Ton pere ! ... ton indigne pere ! .. il ose ... — Mon amie , vous allez vous per-

dre ! — Mais tu es cent fois plus cruel que lui. Tiens. Regarde cet écrit funeste.... Vois ces caractères perfides..... Mes pleurs les ont effacés. (Elle me montrait la lettre commencée pour Sophie).

— Faublas, cria le Baron, ouvrez cette porte. Vous n'êtes pas seul dans ce cabinet ? — Pardonnez-moi, mon pere. — J'entends quelqu'un vous parler. Ouvrez cette porte. — Mon pere, je ne le puis. — Je le veux : ne me laissez pas appeller mes gens. — La Marquise se leva brusquement : Faublas, dites-lui que vous êtes avec un de vos amis qui demande la permission de sortir. — De sortir ! Oh oui, reprit-elle avec désespoir, quelque honte qu'il y ait à sortir, il y en aura moins qu'à rester. — Mon pere, je suis avec un de mes amis qui demande la liberté de sortir. — Avec un de vos amis ? Oui, mon

pere. — Hé ! que ne me difiez-vous plutôt , qu'il y avoit quelqu'un dans ce cabinet ? Ouvrez , ouvrez ; ne craignez rien : je fuis tranquille. Votre ami peut fortir.

Conduifez-moi , me dit la Marquife. Elle fe couvrit le vifage avec fes mains : j'ouvris la porte , nous entrâmes dans la chambre à coucher ; nous allions gagner la porte oppofée qui conduifoit à l'efcalier. Mon pere , étonné des précautions que l'inconnu prenoit pour fe cacher , fe jetta fur notre paffage ; il dit à ma malheureufe amie : Monsieur , je ne vous demande pas qui vous êtes ; mais vous permettrez au moins que j'aie l'honneur de vous voir. — Mon pere , je vous conjure pour mon ami de ne pas exiger Que fignifie donc ce myftere ? interrompit le Baron. Quel eft donc ce jeune homme qui fe cache chez vous , & qui craint

qu'on ne le voie en face ? Je prétends favoir à l'instant — Mon pere, je vous le dirai ; je vous donne ma parole d'honneur que je vous le dirai. — Non ; non. Monsieur ne fortira pas que je ne fache . . . La Marquise se jetta dans un fauteuil, le visage toujours couvert de ses mains : Monsieur, vous avez des droits sur un fils ; mais sur moi : je ne le croyois pas. Le Baron entendant le son clair d'une voix féminine soupçonna enfin la vérité : Quoi ! s'écria-t-il, il se pourroit ! . . . Oh que je suis fâché ! . . . que j'ai de regrets ! . . . Que d'excuses Mon fils, vous devez sentir que votre pere, jaloux de vous rendre à vos devoirs, s'est permis sur le compte de Madame la Marquise de B***, des expressions trop fortes que le Baron de Faublas défavoue . . . Mon fils, reconduisez votre ami.

La Marquise, dès que nous fûmes

dans l'escalier , donna un libre cours à ses larmes. Que je suis cruellement punie de mon imprudence ! disoit-elle. Je voulus hasarder quelques mots de consolation. — Laissez-moi ! laissez-moi ! Votre barbare pere est moins barbare que vous !

Nous étions dans le vestibule. J'ordonnai qu'on allât promptement chercher un fiacre, & en attendant qu'il arrivât, je fis entrer la Marquise dans la loge du Suisse. Il n'y avoit qu'un instant que nous y étions, lorsqu'un homme présenta sa figure par le vagiflas (1) entr'ouvert, & demanda si le Baron étoit chez lui. La Marquise se cacha le visage dans ses mains ; je me jettai devant elle pour la couvrir de

(1) Vagiflas. C'est le nom qu'on donne à la vitre que les portiers ouvrent & ferment à volonté.

mon corps : mais tout cela ne put se faire assez promptement. M. Duportail (car c'étoit lui) eut le tems de jeter un coup-d'œil sur la Marquise. — Monsieur le Baron est chez moi ; si vous voulez prendre la peine d'y monter , je vous rejoins dans un moment. Oui , oui , me répondit M. Duportail , en souriant.

On vint nous dire que la voiture étoit à la porte. La Marquise monta promptement ; je voulus m'y placer un moment auprès d'elle : Non, non, Monsieur , je ne le souffrirai pas. La douleur dont je voyois son cœur ferré passa dans le mien. Je laissai tomber quelques larmes sur une de ses mains que j'avois faisie , & qu'elle ne retiroit pas : Ah, vous vous croyez auprès de Sophie ! Je voulus encore entrer dans le carrosse , elle retira sa main , & me repoussa : Monsieur, si , malgré les discours de votre pere , il vous reste en-

core quelque estime, quelque considération pour moi, je vous prie de descendre & de me laisser. — Hélas ! ne vous reverrai-je donc plus ? — Elle ne me répondit pas ; mais ses larmes recommencerent à couler avec plus d'abondance : Ma chere maman, quand pourrai-je vous revoir ? Dans quel lieu me permettrez-vous ?... — Ingrat ! je suis trop sûre que vous ne m'aimez pas ; mais vous devez me plaindre au moins... Laissez-moi... Remontez chez vous ; le Baron vous y attend. Elle dit au cocher de la conduire chez Madame***, Marchande de modes, rue***. Il fallut bien me décider à la quitter.

Je retrouvai dans l'escalier M. Duportail qui m'y attendoit : Mon ami, si je suis aussi bon physionomiste que le Marquis de B***, ce si joli garçon que vous quittez, c'est sa belle moi-

tié... Mais qu'avez-vous donc : vous pleurez ! — Je ne fais où M. Person s'étoit fourré , nous le vîmes tout-à-coup derrière nous ; il me dit d'un ton suffisant : Je savois bien , Monsieur , que tout cela finiroit mal ; vous ne faites aucun cas de mes avis. — Vos avis ! Monsieur , faites-m'en grace... En vérité , c'est précisément le Maître d'école de la Fontaine ; je me noie , & il me fermone ! Mais qu'est-ce donc que tout cela ? reprit M. Duportail. — Montez , montez chez moi , vous allez le savoir ; mon pere m'a fait une scene !

En entrant , M. Duportail demanda au Baron ce qu'il y avoit. Ce qu'il y a ! répondit mon pere. Je l'interrompis : Ce qu'il y a , M. Duportail , ce qu'il y a ! ... Tenez , Madame de B*** étoit dans ce cabinet : mon pere entre ici , il s'assied là , il me fait des représentations.

fans doute très-justes, très-paternelles; mais la Marquise entendoit tout, & mon pere la traitoit.... Ah, vous n'en avez pas d'idée! moi, de peur de compromettre une femme... honnête... oui honnête, quoi qu'on en puisse dire, je n'osois m'expliquer: mais mon pere connoit le profond respect que je lui porte; jamais je ne m'en suis écarté... Hé bien! il est témoin que je souffre, que je m'impatiente, que je lui manque... Monsieur, il ne sent pas qu'il y a là-dessous quelque chose qui n'est pas naturel, il continue toujours. Il ne veut rien deviner. Jeune homme, répliqua le Baron, votre excuse est dans vos pleurs; je vous pardonne les reproches que vous osez me faire, à cause de la douleur dont vous paroissez oppressé, mais plus vous semblez aimer la Marquise... — Mon pere... — Monsieur! Madame de B*** n'est plus là.

Pourquoi donc m'interrompez-vous?.. Plus vous semblez aimer la Marquise, & plus je suis mécontent de vous. Si votre cœur est préoccupé de cette passion, c'est donc avec froideur que vous avez médité la perte d'une fille vertueuse, d'une enfant respectable, de Sophie! Vous n'êtes donc qu'un vil séducteur! — Mon père, entre Sophie & moi il n'y a d'autre séducteur que l'amour. — Vous n'aimez donc pas la Marquise? — Mon père.. — Monsieur, que vous soyez, ou que vous ne soyez pas véritablement attaché à Madame de B***, vous concevez que je m'en soucie peu; mais ce qui m'importe, c'est que mon fils ne soit pas indigne de moi. Ah, Baron, interrompit M. Duportail. — Je ne dis rien de trop fort, mon ami. Apprenez des choses qui vont vous étonner. Ce matin je vais au Couvent : je trouve Adelaïde
dans

” tu gémis ! tu m’accuses d’ingratitude
” & de cruauté ! Tu crois , tu peux
” croire qu’il existe au monde une fem-
” me , une seule femme comparable à
” toi ! une femme qu’on puisse aimer ,
” quand on connoit Sophie !

” O ma jolie Cousine , avec quel
” transport j’ai reçu la nouvelle de vo-
” tre tendresse pour moi ! Mais quelle
” douleur j’ai ressentie , en apprenant
” qu’un noir chagrin confumoit vos
” beaux jours , altéroit vos charmes
” naissans , menaçoit votre vie.....
” votre vie ! Ah Sophie , si Fau-
” blas vous perdoit , il vous suivroit
” au tombeau !

” Ma sœur , qui m’a dévoilé , sans
” le vouloir , les plus secrets sentimens
” de votre ame , ma sœur m’a annon-
” cé de votre part une éternelle sépa-
” ration.... Elle m’a dit que vous ne
” me reverriez de la vie..... Ma

” Sophie ! s’il étoit vrai ; elle ne dure-
” roit pas long-tems cette vie qui me
” deviendrait insupportable ; & vous
” même ! vous-même ! Mais li-
” vrons-nous à des idées plus douces ,
” un avenir plus heureux nous attend.
” Qu’il me soit permis d’espérer que
” ma jolie Cousine fera bientôt mon
” épouse ; & que tous deux réunis ,
” nous ne cesserons jamais d’être amans.
” Je suis avec autant de respect que
” d’amour , votre jeune Cousin , le
” Chevalier DE FAUBLAS.

Cette Lettre cachetée , il en fallut
faire une autre.

” Que vous avez bien fait de m’écrire
” ma chere Adelaïde ! Je suis privé du
” bonheur de vous voir : le Baron me
” défend de sortir ; le Baron m’a fait
” une scène ! Il ne falloit pas lui
” parler de Sophie.

” Remettez promptement à ma jolie
” Cousine le billet que je lui adresse ,
” & que je joins au vôtre ; ne le lui re-
” mettez que quand elle sera seule , &
” sur-tout ne parlez de cela à qui que
” ce soit. Adieu , ma chere sœur , &c.

Je mis ces deux billets sous une même enveloppe , & je confiai le tout à la discrétion de la vieille.

Dès le même soir , je voulus travailler à former la grande confédération que j'avois méditée. Mon pere venoit de sortir : je demandai M. Person ; il étoit allé promener aussi. Il ne rentra qu'un peu tard , & vint à moi d'un air triomphant : Monsieur , vous avez entendu ce matin M. votre pere : il m'a remis sur vous un absolu pouvoir. — Monsieur Person , vous m'en voyez ravi. Je suis en effet trop heureux d'avoir un Gouverneur tel que vous , un

Gouverneur complaisant , honnête , indulgent sur-tout. . . . — Monsieur , je favois bien qu'un jour vous me rendriez justice. — Un Gouverneur plein de politesse & d'aménité. . . . — Vous me flattez , Monsieur. — Un Gouverneur qui sent bien qu'un enfant de seize ans ne peut être aussi raisonnable qu'un homme de trente-cinq. . . . — Assurément. — Un Gouverneur qui connoît le cœur humain. . . — Cela est vrai. — Et qui excuse dans son élève un doux penchant que lui-même il éprouve. — Je ne comprends pas trop. . . — Affez-vous , Monsieur Person : nous avons à traiter ensemble une matiere fort délicate , qui mérite toute votre attention. . . Parmi tant de qualités qui brillent en vous , & dont j'aurois pu faire une énumération plus longue, si je n'avois craint de blesser votre modestie ; parmi tant de qualités , il faut vous le dire fran-

chement , Monsieur Person , j'ai cru m'appercevoir qu'il vous en manquoit une , qu'on dit fort importante , mais que je regarde comme assez inutile , moi , celle de savoir enseigner. — Monsieur , mais — Je ne dis pas cela pour vous mortifier. Je suis très-persuadé que ce n'est pas l'érudition qui vous manque , mais on voit tous les jours des gens aussi malheureux qu'habiles , qui enseignent très-mal ce qu'ils savent très-bien. Vous êtes dans ce cas-là , Monsieur Person ; & à cet égard , pour me servir des expressions dont usoit le fameux Cardinal de Retz , en parlant du grand Condé : vous ne remplissez pas votre mérite. — Oh , Monsieur , la citation — N'est pas tout-à-fait juste ; je le sens bien. Vous n'êtes point conquérant , vous ; vous n'avez pas une armée à conduire. Mais aussi , former le cœur d'un adolescent ; étudier ses

goûts , pour les combattre ou les diriger ; amortir ou modifier ses passions , quand on n'a pu les prévenir ; polir ses manières gauches , & orner son esprit inculte ; croyez-vous que cela soit une chose si facile ? — Non sûrement ; je fais que ma profession offre de grandes difficultés. — Hé bien , Monsieur , les parens n'entendent pas cela. Ils cherchent un Gouverneur qui ait tous les talens & toutes les vertus. Et ils croient que cela se trouve ! C'est un homme qu'ils payent , & c'est un Dieu qu'il leur faudroit. Mais revenons à ce qui nous touche . . . J'ai encore remarqué , Monsieur Person , que votre attachement singulier pour tout ce qui porte le nom de Faublas , vous a mené trop loin. — Comment ? . . . Oui ; cette extrême affection que vous portez à la famille en général , vous ne l'avez pas également reversée sur chacun de ses

membres.—Je n'entends pas.—Tenez, vous avez pour ma sœur des airs de prédilection !..... Le Baron appelleroit cela de l'amour La difficulté que vous éprouvez à enseigner, il la nommeroit ineptie. Ce que je vous dis est exact : si j'instruisois le Baron de ces petits détails-là, vous ne resteriez pas vingt-quatre heures dans cet Hôtel. Ce seroit un grand malheur pour moi, Monsieur Person, & un plus grand malheur pour vous. Je fais bien qu'on me chercheroit vite un autre Instituteur ; mais, comme nous le disions tout-à-l'heure, il n'y a pas d'hommes parfaits sur la terre. En supposant que le nouveau venu se trouvât plus propre que vous à m'instruire, les premiers jours il me donneroit avec distraction, des leçons que je recevrois avec ennui ; & au diable les livres, dès que je l'aurois surpris bâillant avec moi dessus.

Cependant mon nouveau Mentor participeroit aux foibleffes de l'humanité , il auroit des défauts ou des paffions que je connoitrois vite , parce que je ferois intéreffé à les étudier. Animé des mêmes motifs , il pénétreroit mes goûts avec le même discernement. La premiere femme, nous nous ferions obfervés comme deux ennemis qui fe craignent ; au bout de huit jours nous nous traiterions comme deux amis , également intéreffés à fe ménager. Cependant , vous , Monsieur Perfon , vous ne trouveriez peut-être pas à faire ce que vous appelez une éducation. Je fais que beaucoup de petits Abbés , qui ont moins de mérite que vous , trouvent des élèves & même les confervent ; mais tant d'autres auffi végetent fans emploi. Vous feriez peut-être réduit à recommencer le Rudiment & la Grammaire , avec les enfans gâtés d'un Notaire Marguillier , d'un Mar-

ehand presque Echevin , ou de quelque gros Employé ; tous gens trop fiers pour envoyer Messieurs leurs fils à l'Université. Et prenez-y garde , les gens d'affaires qui savent calculer , veulent toujours accorder leur intérêt avec leur vanité : ils vous diront très-bien que Restaut tout entier ne vaut pas une page de Barême ; & si vous n'apprenez à vos petits Bourgeois qu'à parler leur langue , si vous ne possédez pas à fond la science des chiffres , le maître d'arithmétique sera beaucoup mieux payé que vous. Je veux vous épargner ces défagrémens-là , Monsieur. Je fens qu'il seroit dur pour le Gouverneur d'un Noble , de devenir le Précepteur d'un roturier : je ne prétends pas changer votre condition , mais la rendre meilleure ; au-lieu de diminuer vos émolumens , je vais les augmenter. — Monsieur , je suis très-sensible ... J'ai

toujours bien dit que chez vous les qualités du cœur... — Oh les qualités du cœur ! Oui , mon cher Gouverneur , j'ai un cœur extrêmement bon , extrêmement sensible Vous savez que j'adore Sophie ! Mon pere veut m'empêcher de la voir. — Mais au fond , a-t-il tort ? — Comment , Monsieur , s'il a tort ? Vous me demandez s'il a tort ? Mais vous n'avez donc pas compris ce que je vous ai dit ? — Pas très-bien. — Je vais m'expliquer clairement. Si vous m'êtes contraire , je déclare au Baron tout ce que je fais sur votre compte : on vous congédie , on me donne un autre Gouverneur. Si vous voulez me servir . . . Monsieur Person , vous savez quelle somme le Baron me donne par an pour mes menus-plaisirs , je vous en livre la moitié , & voilà un à-compte. (Je lui présentai six louis.) — De l'argent ! Monsieur , si donc ! Me

prenez-vous pour un valet ? — Ne vous fâchez pas ; je n'ai pas voulu vous offenser , j'ai cru (Je remis les six louis dans ma bourse.) — Monsieur , j'ai beaucoup d'amitié pour vous ; & ce n'est pas l'intérêt Vous l'aimez donc bien fort , Mademoiselle de Pontis ? — Plus que je ne faurois vous le dire ! — Et que voulez - vous que je fasse à cela , moi ? — Je vous demande seulement de prendre autant de peine pour détourner l'attention du Baron , que vous en auriez pris à me tourmenter. — Monsieur , vous n'avez sur Mademoiselle de Pontis que des vues honnêtes . . . légitimes ? — Je serois un monstre , si j'en avois d'autres ! Foi de Gentilhomme , Sophie sera ma femme. — En ce cas , je ne vois pas d'inconvénient — Il n'y en a pas. — Je n'en vois aucun. Monsieur , pour une chose si simple vous me proposez de l'argent. — Rece-

vez mes excuses. — De l'argent ! si done. Quelques présens : passe J'ai demeuré deux ans chez M. L*** ; il me faisoit de tems en tems quelques cadeaux. Ses enfans m'en faisoient de leur côté, tout cela s'arrangeoit assez bien. Un présent s'accepte. — Ainsi, Monsieur Person, voilà qui est dit ; je puis compter sur vous. — Assurément. — Ecoutez donc, mon cher Gouverneur ; j'ai une observation à vous faire. Si ce que vous sentez pour Adelaïde est en effet de l'amour, ne croyez pas que je l'approuve au moins. Celui dont je brûle pour Sophie, est innocent & pur comme elle. Celui que vous éprouveriez pour ma sœur ! . . . Monsieur Person, prenez-y garde ! . . . Je suis très-convaincu que la vertu d'Adelaïde la défendrait contre les entreprises d'un suborneur, mais ces entreprises même seroient un affront ! Un affront
que

dans les larmes. Ma fille, ma chere fille, dont vous connoissez l'aimable candeur, m'apprend que sa bonne amie est malade, & que son frere tarde bien à apporter l'infailible remede qu'il a promis pour Sophie. Je la presse de s'expliquer : elle me rend le compte le plus exact des symptômes & des effets de cette maladie, que vous devinez, que Monsieur connoît, qu'il a causée, qu'il se plait à nourrir, qu'il voudroit augmenter. Monsieur abuse de quelques dons naturels, pour séduire une enfant trop sensible ; il prend sur son esprit un empire absolu, il prépare par degrés son déshonneur. — Son déshonneur, le déshonneur de Sophie? — Oui! jeune insensé ; je connois les passions. . . — Mon pere, si vous les connoissez, vous savez que vous déchirez mon cœur! — Mon fils, modérez cette impétuosité qui m'offense. . . . Oui, je

connois les passions; oui, cette enfant que vous respectez aujourd'hui, demain peut-être vous la déshonorerez, si elle a la foiblesse d'y consentir. . . . (il s'adressa à M. Duportail.) La recette que Monsieur destine à *sa jolie Cousine* sera renfermée dans un papier soigneusement cacheté, qu'il ne faut pas que Madame Munich voie. . . . Vous comprenez, mon ami? . . . Ainsi tout est prêt: la correspondance va s'entamer: Sophie, la pauvre Sophie, déjà séduite par les yeux, va l'être bientôt par son cœur. Elle fut trompée par une belle figure, signe ordinaire d'une belle âme; elle va l'être par les charmes non moins perfides d'une éloquence apprêtée; on va, dans des lettres étudiées, affecter avec elle le langage du sentiment: Sophie attaquée de tous les côtés, à la fois, tombera sans défense dans les pièges qu'on lui aura tendus. . . . Et cependant

son séducteur n'a pas dix-sept ans !... Et dans un âge encore si tendre il montre déjà les goûts funestes, il déploie les odieux talens de ces hommes aussi lâches que dépravés, qui ne craignant pas de porter dans les familles la discorde & la défolation, se font un barbare plaisir d'entendre les gémissemens de la beauté malheureuse, contemplent, en s'applaudissant, l'opprobre & les inquiétudes de l'innocence avilie. Voilà ce qu'auront produit les dons naturels que je me plaisois à voir en lui, dont j'étois peut-être fier en secret; voilà comment se réaliseront les grandes espérances que j'avois conçues ! — Mon pere, croyez que j'adore Sophie... (Le Baron, sans m'écouter, s'adressant toujours à M. Duportail.) Et savez-vous par quelles mains Monsieur compte faire passer ses lettres corrompues ? Savez-

vous à qui il confie l'honnête emploi de servir ses détestables projets?... A la vertu la plus pure & la plus confiante, à l'innocente Adelaïde, à ma chère fille, à sa sœur! — Mon pere, ne me condamnez pas sans m'entendre. Vous doutez de mes sentimens pour Sophie? Hé bien, daignez nous unir. Donnez-la moi pour épouse. — Et vous disposez ainsi de Sophie & de vous! Les parens de Mademoiselle de Pontis vous connoissent-ils? font-ils connus de vous? Savez-vous si cet hymen leur convient? Savez-vous s'il me convient à moi? Croyez-vous que je veuille vous marier, à votre âge? A peine sorti de l'enfance, vous prétendez à l'honneur d'être pere de famille! — Oui; & je sens qu'il vous seroit aussi aisé de consentir à mon mariage, qu'il m'est impossible de renoncer à mon amour pour Sophie. —

Monfieur, vous y renoncerez pourtant. Je vous défends d'aller au Couvent fans moi, ou fans mon exprefle permiffion ; & je vous déclare que, fi vous ne changez pas de conduite, une maifon de force me répondra de vous. — Ah, fi au lieu de marier les jeunes gens qui s'aiment, on les renfermoit, mon pere, je ne ferois pas au monde, & vous feriez en prifon.

Le Baron n'entendit pas ma réponfe, ou feignit de ne pas l'entendre. Il fortit ; je retins M. Duportail, qui fe difpofoit à le fuivre. Je le priai de vouloir bien être médiateur entre mon pere & moi, & d'engager fur-tout le Baron à révoquer l'ordre cruel, qui m'interdifoit les vifites au Couvent. Il m'observa que les précautions dont mon pere ufoit étoient aflez raisonnables. — Raisonnables ! voilà comme parlent toujours les gens indifférens ! Leur grand

mot, c'est la raison! Monsieur, quand vous adoriez Lodoiska, quand l'injuste Pulauski vous priva du bonheur de la voir, vous ne trouvâtes pas ses précautions raisonnables. — Mais, mon jeune ami, remarquez donc la différence.... — Il n'y en a aucune, Monsieur, il n'y en a pas. En France comme en Pologne, un amant digne de ce nom, ne voit, ne connoît, ne respire que ce qu'il aime; le plus grand malheur qu'il imagine, c'est celui d'être séparé de l'objet adoré. Les précautions de mon pere vous paroissent raisonnables; moi je les trouve cruelles, je ferai tout ce que je pourrai pour les rendre inutiles. Sophie apprendra mon amour : elle l'apprendra malgré mon pere ; elle en fera bien aise : & malgré lui, malgré vous, malgré toute la terre, nous finirons par nous marier. Monsieur, je vous le déclare, & vous

pouvez le dire au Baron. — Je n'en ferai rien, mon ami; je ne veux pas aigrir votre pere, je ne veux pas vous chagriner. Dans ce moment-ci vous avez la tête un peu exaltée, je vous laisse faire des réflexions sages, & dès demain sans doute vous ferez plus raisonnable. — Raisonnable! oui, raisonnable! je m'y attendois bien.

Resté seul, je ne songeai qu'aux moyens d'éluder la défense du Baron, ou de la rendre vaine. Censeur austere, qui me blâmez de mon indocilité, je vous plains. Si de vos maîtresses la premiere, ou la plus chérie, ne vous fit jamais faire de fautes; ah c'est que vous n'avez jamais beaucoup aimé.

En y songeant mûrement, je vis que ma situation, quelque pénible qu'elle dût me paroître, n'étoit pas désespérée. Rosambert, compatissant aux pei-

nes de son ami, m'aideroit sans doute ; Jasmin m'étoit entièrement dévoué : & je croyois connoître assez mon petit Gouverneur, pour être sûr qu'avec de l'or, je ferois de lui tout ce que je voudrois. M. Duportail paroissoit vouloir rester neutre, je n'aurois que mon pere à combattre. Mon pere, occupé de son intrigue avec cette belle Demoiselle de l'Opéra, sortoit tous les soirs ; il ne pouvoit donc pas me veiller de très-près. Voilà les *réflexions sages* que je faisois ; ce n'étoit pas celles que M. Duportail m'avoit conseillées : mais je ne le trahissois pas, je l'avois prévenu.

Cependant, il ne falloit pas dans les premiers jours heurter le Baron de front, je devois prudemment m'interdire, pendant quelque tems, les visites au Couvent : mais comment faire passer une lettre à Sophie ? Cette let-

tre étoit si pressée , si nécessaire ! Qui la porteroit à ma jolie Cousine ? Je ne voyois aucun expédient pour me tirer de cet embarras. Parmi les ressources que je m'étois ménagées , je n'avois pas calculé celles qui me restoient dans l'amitié d'Adelaïde

Une vieille femme m'apporte un Billet, je l'ouvre : il est signé DE FAUBLAS ! Ah , ma chere sœur ! Je baise l'écriture , & je lis :

„ Je crains bien d'avoir commis tout
„ à - l'heure une indiscretion , mon
„ frere : j'ai appris à mon pere que
„ vous m'aviez promis un remede qui
„ guériroit ma bonne amie , il s'est
„ fâché : il a dit que c'étoit du poison
„ que vous prépariez pour Sophie.
„ Du poison ! Mon frere , en vé-
„ rité , je ne l'ai pas cru , quoique ce
„ fût le Baron qui l'assûrât.

„ J'ai conté tout cela à ma bonne
„ amie , qui attendoit impatiemment
„ la recette en question. Adelaïde ,
„ m'a-t-elle dit, vous avez eu tort d'en
„ parler au Baron.... Ce remède de
„ votre frere n'est peut-être pas bien
„ bon ; mais enfin nous aurions vu
„ ce que c'est. Au reste, mon frere ,
„ foyez tranquille : elle ne croit pas
„ plus que moi , que vous ayez voulu
„ l'empoisonner.

„ Comme j'ai vu qu'elle mouroit
„ d'envie d'avoir la recette , je lui ai
„ conseillé de vous l'envoyer deman-
„ der. Elle m'a encore répété ces mots
„ qui me chagrinent : Adelaïde ! Ade-
„ laïde ! ah , que tu es heureuse !

„ Cependant je suis sûre qu'elle se-
„ roit bien aise d'avoir la recette. En-
„ voyez - la moi tout de suite , mon
„ frere , je la lui remettrai : & je vous
„ assure que je ne parlerai de rien à
„ personne.

„ Donnez trois liv. à la femme por-
„ teuse du billet : elle m'a dit qu'elle
„ ne jasoit jamais, quand on lui don-
„ noit un petit écu. Votre sœur, &c.

ADELAÏDE DE FAUBLAS.

P. S. Tâchez de me venir voir.

Transporté de joie, je vais à la
vieille : Madame, voilà six francs,
parce que je vais vous charger d'une
réponse, que je vous prie d'attendre.

Je rentre dans mon cabinet, je me
mets à mon secrétaire : la Lettre com-
mencée pour Sophie est devant moi,
je la vois encore mouillée de larmes.
Hélas ! ces pleurs, c'est la Marquise
qui les a versés ! quels discours elle a
entendus ! Quelle lettre elle a lue ! . . .
Pauvre Vicomte de Florville ! que de
chagrins mon pere & moi nous t'avons
donnés ! . . . En me disant cela, je baise
le papier sur lequel la Marquise a tant

gémi : & le sentiment que j'éprouve alors , s'il est moins vif que l'amour, est cependant plus tendre que la pitié.

Je reviens à moi , je songe à Sophie. Ce papier détrempé en plusieurs endroits n'est pas présentable, il faut recommencer la lettre trois fois écrite... Hé ! pourquoi donc recommencer ? Au nom, au seul nom de ma jolie Cousine, je sens déjà mes paupières s'humecter, je vais sangloter en lui écrivant ! Sophie saura-t-elle que deux personnes ont pleuré sur le même papier ? Moi-même pourrai-je, entre ces larmes confondues, distinguer celles qui seront venues de la Marquise de B*** & celles qui m'auront appartenu ?..... Ces réflexions me déterminent ; je ne recommence pas, je continue :

« Sophie, je n'existe plus que
» par toi ! Et cependant tu te plains !

» tu

que tout le sang du coupable n'expiroit que foiblement ! — Monsieur , foyez tranquille. — Je le suis. — Monsieur , comptez sur moi. — Mon cher Gouverneur , j'y compte.

Person sortoit , il revint pour me dire que dans l'après-dîner il avoit été au Couvent , de la part du Baron. — Au Couvent ! pourquoi faire ? — Pour défendre expreffément à Mademoifelle Adelaïde de paroître au parloir , quand vous irez feul la demander. — Vous l'avez vue , Adelaïde ? — Oui , Monsieur. — Elle ne vous a rien dit ? — Ah , qu'elle étoit bien fâchée de cette défenfe. — Rien de plus ? — Rien du tout. — Et Sophie ? Avez - vous demandé comment elle fe portoit ? — Beaucoup mieux depuis midi. — Et à quelle heure avez-vous été au Couvent ? — A cinq heures à peu près , il y a environ quatre heures. — Bien , fort bien. (Person s'en alla.)

Beaucoup mieux depuis midi ! depuis midi ! c'est l'heure à peu près à laquelle elle a reçu ma lettre. Sophie, ma chère Sophie ! ne te hâteras-tu pas de me répondre ? Adelaïde , tu dois être bien contente : ta bonne amie est déjà guérie ! Et dans les transports de joie que me causoit la nouvelle d'une cure aussi prompte , je me mis à faire des sauts , des gambades , au bruit desquels accourut Jasmin ; j'achevois un superbe entrechat quand il ouvrit la porte : Monsieur , je vous demande excuse ; j'entendois un vacarme ! J'étois inquiet. — Jasmin , allez tout de suite chez le comte de Rosambert , & priez - le de passer ici demain matin , sans faute.

Rosambert n'y manqua pas. De tous les événemens de la veille , je ne lui racontai que ceux qui se rapportoient à Sophie : il me rappella en riant que

ce n'étoit pas la jolie Cousine qui étoit dans mon Cabinet. Je voulus éluder ; le Comte me pressa si vivement , qu'il fallut tout avouer. C'est une femme bien étonnante que la Marquise de B***, me dit-il alors. Personne ne fait comme elle commencer agréablement une intrigue , la filer vite , brusquer le dénouement , le dénouement qui ne lui déplait pas , & que même on peut croire nécessaire à sa constitution. Personne ne possède mieux le grand art de retenir l'amant heureux , de supplanter une rivale dangereuse ; ou , quand la chose est impossible , de tenir du moins la balance incertaine. Cette femme-là fait varier les plaisirs , de manière qu'avec elle , & pour elle , un amour de six mois est un amour nouveau. Un amour de six mois à la Cour ! Vous concevez que c'est un vieillard décrépité ; hé bien , la Marquise rajeunit ce vieillard-là ! car

quoiqu'elle m'ait quitté brusquement, je lui rends justice ; elle n'est pas volage. Je crois même lui avoir surpris quelques éclairs de sensibilité ; au fond il se pourroit qu'elle eût le cœur tendre. Son génie intrigant s'est développé à la Cour, dans tous les genres. Peut-être que si elle fût née simple Bourgeoise, au-lieu d'être femme galante, elle eût été tout bonnement femme sensible. Je vous répète qu'elle n'est pas ce qu'on appelle volage. Je l'avois depuis six semaines, je l'aurois peut-être gardée trois mois encore ; mais votre déguisement a tout dérangé. Un novice à instruire ! Un fat à corriger ! (il se monroit lui-même en riant.) Un mari presque jaloux à duper si plaisamment ! Des obstacles de toute espece à surmonter !... Elle n'a pu résister à ces idées-là. Oui, quoique vous soyez d'une figure charmante, je pa-

rierois que c'est sur-tout la difficulté de l'entreprise qui a déterminé Me. de B***. D'abord la Marquise a pris à tâche de ne pas suivre la route battue. Prendre cette semaine, avec distraction, un amant qu'on renverra mauffadement la semaine prochaine, rompre & nouer des engagements uniformes; voilà l'éternelle occupation de nos femmes de qualité! Le personnage change; mais jamais la conduite de l'intrigue: on dit, on fait sans cesse la même chose. C'est toujours une déclaration à recevoir, un aveu à faire, quelques billets à écrire, deux ou trois tête-à-têtes à arranger, une rupture à consommer. Tout cela répété devient d'une monotonie affoimante. La Marquise au contraire n'est pas fâchée que le même Cavalier lui reste, pourvu que le manège varie. Ce n'est pas par le nombre de ses amans qu'elle s'affiche; c'est par la singula-

rité de ses aventures. Une scène ne lui paroît piquante, que quand elle n'est pas ordinaire : elle ose tout pour la produire ; elle se plaît à braver les hasards & à lutter contre les événemens. Aussi le sentiment de sa force l'emporte-t-il quelquefois trop loin ! quelquefois il arrive que toute son adresse ne peut lui épargner les défagrémens d'une démarche trop imprudente. Dans son aventure avec nous , par exemple , voilà deux terribles scènes qu'elle a essuyées. La première!... C'est moi qui l'en ai tourmentée ; & en conscience je la lui devois. Hier elle est venue très-inconséquemment chercher ici la seconde , & le hasard peut-être lui garde la troisième. Mais n'importe ! La Marquise , toujours supérieure aux petites mortifications , accoutumée à considérer froidement , sous tous les rapports , les événemens les plus fâcheux , la

Marquise tirera de ses malheurs mêmes un avantage contre ses ennemis, contre sa rivale & contre vous. — Contre sa rivale ! ah, Rosambert, Sophie sera toujours préférée ! Mais que dites-vous de ma jolie Cousine qui ne répond pas ? — Attendez donc qu'elle ait dormi. Ne vous souvenez-vous pas qu'il y a huit jours qu'elle n'a fermé l'œil. Votre lettre l'a doucement bercée Mais laissez-la donc goûter son bonheur. Savez-vous de quoi nous devons nous occuper ? — Non. — Il faut aller acheter quelque bijou pour le cher Gouverneur. Il vous a dit qu'un présent s'acceptoit. — Vraiment oui ; mais si je fors , & qu'il me vienne une lettre de Sophie ? — On fera attendre la vieille messagere. — Hé bien , allons donc vite. — Vous oubliez votre chapeau. — Vous avez raison , répliquai-je d'un air distrait , & j'allai m'asseoir.

Rofambert me prit par le bras : où diable êtes-vous ? A quoi rêvez vous ? — Je songeois à ce pauvre Vicomte de Florville !... Qu'elle doit être affligée la Marquise ; Rofambert , croyez-vous qu'elle m'écrira ! — Nous parlons de la Marquise à présent ? — Oui , mon ami... Mais ne riez donc pas , répondez moi. — Hé bien , mon cher Faublas , je crois qu'elle ne vous écrira pas. — Vous croyez ? — Cela est très-vraisemblable ! La Marquise s'est déjà consultée sur votre situation présente & sur la sienne. En femme bien apprise , elle a sans doute compris que vous ne pourriez vous dispenser de venir à elle ; elle n'ira point à vous. Elle vous attendra , foyez sûr qu'elle vous attendra.

Je sonnai Jafinin : Mon ami , tu connois l'hôtel du Marquis de B*** ; tu connois Justine : prends un habit bourgeois , va demander Justine ; & tu

lui diras que tu viens de ma part ,
savoir comment se porte Madame la
Marquise. Rosambert qui rioit de tou-
tes ses forces , me dit : Ah , c'est que
vous croyez qu'il ne feroit pas poli
de la faire trop attendre ? Mais dites-
moi , vous désiriez une lettre de So-
phie ? — Sans doute. Jasmin , nous
allons à deux pas ; tu ne sortiras que
quand nous serons rentrés. Jasmin , de
la discrétion ! Je compte sur toi : on
nous fait la guerre ; l'ennemi est là-
bas : en garde , mon ami , en garde !
— Oh , Monsieur , dans toutes mes
maisons , j'ai toujours été du parti des
enfans , contre les peres. — Bien , mon
ami ; sois sûr que je te récompenserai ,
quand je ferai marié avec elle. — Marié
avec Madame la Marquise ! Monsieur !
Rosambert rioit : venez , venez mon
ami , me dit-il ; vous n'y êtes plus.

J'achetai une bague assez belle : mais

quand il fut question de nous en aller, je ne pus jamais arracher Rosambert de la boutique ; la bijoutière étoit jolie.

A mon retour, Jafmin me remit une lettre. La vieille n'avoit pas voulu seulement s'asseoir ; parce qu'on lui avoit défendu d'attendre une réponse.

Qu'on juge de ma douleur, en lisant ce qui suit :

„ Si je n'avois vu mon nom vingt
„ fois répété dans votre Lettre, Mon-
„ sieur, je n'aurois jamais pu croire
„ qu'elle me fût adressée. Je n'imagi-
„ nois pas que quelques mots échap-
„ pés sans conséquence, recueillis au
„ hasard par ma bonne amie, dûssent
„ être interprétés par son frere, d'une
„ manière si étonnante ! Je n'imagi-
„ nois pas que mon jeune Cousin, qui
„ se disoit mon ami, dût me traiter
„ jamais d'une façon si injurieuse.

” Qui vous a dit que je vous aimois,
” Monsieur? Adelaïde! Elle n’en fait
” rien. Qui vous a dit que ces mots :
” *cruel, ingrat, je ne le reverrai de ma*
” *vie*, vous fussent adressés? Qui vous
” a dit que je mourois de chagrin,
” parce que vous ne m’aimiez pas? Si
” cela étoit, Monsieur, il n’y auroit
” que moi qui pussé le savoir; vous
” l’ai-je jamais dit? moi! Monsieur.

” Et vous avez l’air d’être sûr de
” votre fait! Vous aimez quelqu’un;
” & vous me dites que vous m’aimez,
” parce que vous croyez que je vous
” aime? Vous pensez donc me faire
” une grace, quand vous me deman-
” dez mon cœur & ma main? Mon-
” sieur, si je suis assez malheureuse
” pour n’inspirer jamais que de la
” compassion, je serai du moins assez
” sage pour ne pas aimer, ou assez
” discrète pour cacher mon amour;

» & certainement jamais l'amant d'une
» autre ne fera le mien.

» Maintenant c'est à vous & pour
» vous que je dis ces mots : Je ne
» vous reverrai jamais. Ma famille
» vaut bien la vôtre , Monsieur ; &
» vous devez me savoir quelque gré
» de ne pas pousser plus loin le res-
» sentiment de l'outrage que vous n'a-
» vez pas craint de me faire.

Cette fatale Lettre n'étoit pas signée.
Le chagrin dont elle me pénétra est
plus facile à imaginer qu'à décrire.
Sophie ne m'aimoit pas ! Sophie ne
vouloit plus me voir ! Je tombai dans
un accablement profond , dont je ne
fortis que pour verser un torrent de
larmes : si du moins Rosambert étoit
là , il m'aideroit de ses conseils , il
me donneroit quelques consolations.

Je me levai brusquement , j'essuyai
mes

mes yeux , je volai chez la Bijoutiere. Elle n'étoit plus au comptoir ! Rosambert n'étoit plus dans la boutique ! Je parus si fâché de ce contre-tems , qu'une Demoiselle de magasin eut pitié de moi. Elle me dit , que si je voulois entrer au *Café de la Régence* , qu'elle me montra à dix pas de-là , elle iroit avertir le Comte , qui n'étoit pas loin , & qui ne manqueroit pas de me joindre dans une demi-heure au plus tard.

J'entrai dans ce *Café de la Régence*. Je n'y vis que des gens profondément occupés à préparer un échec & mat. Hélas ! ils étoient moins recueillis , moins rêveurs , moins tristes que moi. Je m'affis d'abord près d'une table ; mais l'agitation que j'éprouvois ne me permettant pas de rester en place , bientôt je me promenai , à grands pas , dans le Café silencieux. Bientôt aussi l'un des joueurs haussant la voix , levant la

tête , & frottant les mains , dit d'un ton fier : au Roi ! Grands Dieux ! s'écria l'autre , la dame forcée ! la partie perdue ! Une partie superbe ! Oui , oui , Monsieur , frottez vos mains ! Vous vous croyez un Turenne ! Savez-vous à qui vous avez l'obligation de ce beau coup ? (Il se tourna de mon côté .) A Monsieur , oui à Monsieur . Maudits soient les amoureux ! Etonné de la manière vive dont on m'apostro- phoit , j'observai au joueur mécontent que je ne comprenois pas . . . — Vous ne comprenez pas ! Hé bien ; regardez-y , un échec à la découverte ! — Hé bien , Monsieur , qu'a de commun cet échec . . . — Comment ! ce qu'il a de commun ! Il y a une heure , Monsieur , que vous tournez autour de moi . Et ma chère Sophie , par-ci ! & ma jolie Cousine par-là ! . . . Moi , j'entends ces fadaïses , & je fais des fautes d'écolier . . .

Monfieur, quand on eft amoureux, on ne vient pas au *Café de la Régence*. (J'allois répliquer ; il continua avec violence.) Un échec à la découverte ! Il faut couvrir le roi ! nul moyen de fauver !... On profite des diftractions que ce Monfieur me donne !... Un misérable coup de mazette ! Un homme comme moi ! (Il fe retourna vers moi.) Monfieur, une fois pour toutes, fachez que toutes les Coufines du monde ne valent pas la dame qu'on me force... elle eft forcée ! Il n'y a pas de reflource... Au diable foient la bégueule & fon doucereux amant !

De toutes les exclamations du joueur, la dernière fut celle qui me piqua le plus. Emporté par ma vivacité, je m'avançaï brusquement ; mais chemin faisant, je rencontraï fur la table voisine un échiquier qui débordoit : mes bouffons l'accrocherent, il tomba ; les pie-

ces roulerent de tous côtés. Voilà pour moi deux adverfaires nouveaux. L'un me dit : Monsieur, prenez-vous quelquefois garde à ce que vous faites ? L'autre s'écrie : Monsieur, vous m'enlevez une partie ! Vous , vous aviez perdu, interrompt son adverfaire. — J'avois gagné, Monsieur. — Cette partie-là, je l'aurois jouée contre Verdoni. — Et moi, contre Philidor. — Hé ! Messieurs, ne me rompez par la tête, je vais la payer votre partie ! — La payer ! Vous n'êtes pas assez riche. — Que jouez-vous donc ? — L'honneur. — Oui, Monsieur, l'honneur. Je fuis venu en poste tout exprès pour répondre au défi de Monsieur... de Monsieur qui croit n'avoir pas d'égal ! . . . Sans vous, je lui donois une leçon. — Une leçon ! & mais vous êtes fort heureux que l'étourderie de Monsieur vous ait sauvé ; je forçois la dame en dix-huit

coups. — Et vous n'alliez pas jusqu'au onzième. En moins de dix vous étiez mat. — Mat ! mat ! C'est pourtant vous, Monsieur, qui êtes cause que l'on m'insulte ! Apprenez, Monsieur, que dans le *Café de la Régence* on ne doit pas courir. (Alors un autre joueur se leva :) Hé ! Messieurs, dans le *Café de la Régence* on ne doit pas crier, on ne doit pas parler. Quel train vous faites !

D'autres encore se mêlèrent de la querelle ; & comme j'étois l'auteur de tout le mal, chacun me gourmandoit : je ne savois plus à qui répondre, quand Rosambert entra. Il eut beaucoup de peine à me tirer de-là : nous nous sauvâmes au *Palais-Royal*.

Je pris Rosambert à l'écart ; je lui montrai la lettre de Sophie. Et voilà ce qui vous afflige, me dit-il, après l'avoir lue . . . mais vous devriez baiser

cent fois cette Lettre-là. — Ah, Rosambert, est-ce donc le moment de plaisanter ! — Je ne plaisante pas, mon ami, vous êtes adoré. — Mais vous n'avez donc pas lu ? — J'ai lu, & je vous répète que vous êtes adoré. — Rosambert, nous sommes mal ici, revenez chez moi.

En chemin, le Comte me dit : Sophie a cessé ses visites au parloir, à l'époque de votre liaison avec Madame de B**. C'est à cette époque aussi que les insomnies ont commencé : c'est alors qu'elle a eu ce que Mademoiselle votre sœur appelle la fièvre. Elle a désiré la recette, elle l'a demandée indirectement. Il y a plus ; le remède avoit fait un excellent effet, puisqu'hier à midi, Mademoiselle de Pontis se portoit mieux. Il faut donc conclure de tout cela, que dans l'après-dîner d'hier, il s'est passé quelque chose d'extraordi-

naire au Couvent. N'en doutez pas, mon ami, cette Lettre est l'effet d'une ruse du Baron, ou d'une naïveté d'Adelaïde, ou d'une indiscretion de M. Person. Au reste, le ton de cette épître prouve que vous êtes aimé. Un aveu tacite est même échappé à la jeune personne. Elle vous fait de terribles reproches ! Vous avez cru qu'elle vous aimoit ! Elle ne peut supporter cette idée ; mais elle ne dit nulle part, qu'elle ne vous aime pas.

Tout ce que Rosambert me disoit me paroïsoit fort raisonnable ; cependant mon cœur étoit oppressé. Les amans esperent follement, ils s'allarment de même.

Savez-vous bien, reprit le Comte, qu'elle est assez bien tournée sa douce épître ? Oh, la jolie Cousine ne vous aura pas écrit dix fois, que vous trouverez son style tout-à-fait formé !

— Rosambert, que vous êtes cruel, avec votre gaieté !

Jasmin rentroit chez moi en même tems que nous. Il me dit qu'il venoit de chez Madame la Marquise. — Hé ! bien ? — Monsieur, j'ai parlé à Mademoiselle Justine ; elle m'a fait attendre assez long-tems, & elle est enfin revenue me dire que Madame étoit très-sensible à votre attention ; que Madame s'étoit sentie fort incommodée hier en rentrant ; que le Docteur lui avoit trouvé un peu de fièvre ce matin. — Voyez, Rosambert, voyez comme je suis malheureux ! Elles ont toutes deux la fièvre en même tems ! Celle que j'adore ne veut plus me voir ! Et je ne verrai pas aujourd'hui celle qui m'amuse, ajouta le Comte, en me contrefaisant. Pauvre jeune homme ! que je le plains ! . . . Mon cher Faublas, consolez - vous. Pour guérir les maux

que vous avez causés, vous serez tout seul plus Docteur, que tous les Docteurs de la Faculté. Mais quoique la maladie de ma jolie Cousine soit à-peu-près celle de l'aimable Marquise, je prévois cependant qu'il y aura quelque différence dans le traitement. On cherchera, dans les yeux de la jolie Demoiselle, s'il n'y a pas quelque reste d'émotion, on prendra sa main pour tâter le pouls qui pourroit être un peu élevé; peut-être même qu'il faudra voir si sa bouche n'a rien perdu de sa fraîcheur. Mais pour la belle Dame, oh l'examen sera plus long, plus sérieux! Vous serez obligé de la considérer de plus près, & plus généralement. . . . de la tête aux pieds! mon ami? Je crois même que la méthode de M. Mesmer. . . . Oui, Chevalier, oui; un peu de Magnétisme! — De grâce! trêve de plaisanterie!

Rosambert , occupez-vous avec moi de Sophie... Tâchons d'abord de découvrir ce que m'a valu cette cruelle lettre : voyons ensuite par quels moyens je pourrois avoir une entrevue , une explication avec ma jolie Cousine. — Très-volontiers , mon cher Faublas , commençons par appeller M. Person.

Mon pere entra comme Rosambert sonnoit. Il répondit froidement aux politesses du Comte , & m'annonça d'un ton assez brusque , que j'allois sortir avec lui. Les chevaux sont mis , ajouta-t-il ; & se tournant du côté de Rosambert : pardon , Monsieur , mais l'heure me presse. Demain matin , de bonne heure , me dit le Comte , en nous quittant. Je suivis le Baron avec inquiétude.

Il me conduisit chez M. Duportail. Lovzinki m'attendoit pour achever de m'apprendre les aventures de sa vie les plus secretes ; & de peur que le Mar-

quis de B***, ou quelque'autre importun ne vint encore nous interrompre, il ordonna qu'on refusât la porte à tout le monde. Dès que nous eûmes dîné, il continua ainsi le récit de ses infortunes.

Vous devez être, mon cher Faublas, pénétré de l'horreur de ma situation. Le feu, devenu plus violent, s'alloit communiquer à la chambre où nous étions enfermés; & déjà les flammes battoient au pied de la tour de Lodoiska. Lodoiska pouffoit de longs gémissemens, auxquels je répondois par des cris de fureur. Boleflas parcouroit notre prison comme un insensé : il pouffoit d'affreux hurlemens, il essayoit de briser la porte avec ses pieds & ses mains; & moi, pendu à la fenêtre, je secouois avec rage les barreaux que je ne pouvois ébranler.

Tout-à-coup ceux qui étoient montés redescendent avec précipitation ; nous entendons ouvrir les portes , Dourlinski lui-même demande quartier ; les vainqueurs se précipitent dans le bâtiment enflammé ; attirés par nos cris , ils enfoncent notre porte à coups de hache. A leur costume , à leurs armes , je reconnois des Tartares ; leur chef arrive , je vois Titfikan. Ah , ah dit-il , c'est mon brave homme ! je me jette à ses genoux : Titfikan ! Lodoiska ! Une femme ! la plus belle des femmes ! dans cette tour ! . . . Elle y va brûler vive. Le Tartare dit un mot à ses soldats , ils volent à la tour , j'y vole avec eux ; Boleslas les fuit. On enfonce les portes ; près d'un vieux pilier , nous découvrons un escalier tournant , rempli d'une épaisse fumée. Les Tartares épouvantés s'arrêtent , je veux monter ; hélas ! qu'allez-vous

vous faire ? me dit Boleflas ; vivre ou mourir avec Lodoiska ! m'écriai - je ; vivre ou mourir avec mon maître ! répond mon généreux serviteur. Je m'élançe : il s'élançe après moi ! Au risque d'être suffoqués , nous montons à-peu-près quarante degrés ; à la lueur des flammes , nous découvrons Lodoiska dans un coin de sa prison ; elle traînoit foiblement sa voix mourante : qui vient à moi ? dit-elle. C'est Lovzinski : c'est ton amant ! Sa joie lui rend des forces ; elle se relève , & vole dans mes bras : nous l'emportons , nous descendons quelques degrés ; mais une vapeur plus épaisse se répand dans l'escalier , & nous force de remonter précipitamment ; à l'instant même une partie de la tour s'écroule. Boleflas jette un cri terrible , Lodoiska s'évanouit Faublas , ce qui devoit nous perdre nous sauva. Le feu , aupara-

vant étouffé se fait jour , il s'étend plus rapidement ; mais la fumée se dissipe. Chargés de notre précieux fardeau , Boleslas & moi nous descendons promptement. . . Mon ami , je n'exagere pas ; chaque marche trembloit sous nos pieds ! Les murs étoient brûlans ! Enfin nous arrivons à la porte de la tour ; Titfikan , tremblant pour nous , y étoit accouru : braves gens , dit-il , en nous voyant paroître ! Je pose Lodoiska à ses pieds , & je tombe sans connoissance auprès d'elle.

Je restai près d'une heure dans cet état. On craignoit pour ma vie , Boleslas pleuroit. Je repris enfin mes esprits à la voix de Lodoiska , qui , revenue à elle , me nommoit son libérateur. Tout étoit changé dans le château , la tour étoit entièrement tombée. Les Tartares avoient arrêté les progrès de l'incendie : ils avoient abattu

une partie du bâtiment, pour sauver l'autre ; ensuite on nous avoit transportés dans un vaste fallon , où Titfikan étoit lui-même avec quelques-uns de ses foldats. Les autres , occupés à piller , apportoitent à leur chef , l'or , l'argent , les pierreries , la vaiffelle , tous les effets précieux que les flammes avoient épargnés. Tout près de là , Dourlinski chargé de fers , regardoit en gémissant ce monceau de richesses , dont on alloit le dépouiller. La rage , la terreur , le défefpoir , tout ce qui déchire le cœur d'un scélérat puni , se lisoit dans ses yeux égarés. Il frappoit la terre avec fureur , portoit à son front ses poingts fermés ; & vomiffant d'horribles blasphêmes , il reprochoit au ciel sa juste vengeance.

Cependant mon amante pressoit ma main dans les siennes : hélas ! me dit-elle , en sanglottant , tu m'as sauvé la

vie, & la tienne est encore en danger ! Et si nous échappons à la mort, l'esclavage nous attend, — Non, non, Lodoiska, rassure-toi. Titfikan n'est point mon ennemi, Titfikan finira nos malheurs. Sans doute, si je le puis, interrompit le Tartare ; tu parles bien, brave homme ! Oh, je vois que tu n'es pas mort, & j'en suis fort aise ; tu dis & tu fais toujours de bonnes choses, toi ! Et as là, ajouta-t-il, en montrant Boleslas, un ami qui te seconde bien. J'embrassai Boleslas : oui, Titfikan, oui ; j'ai un ami : ce nom lui restera toujours ! Le Tartare m'interrompit encore : ha ça, dis-moi ; vous étiez tous deux dans une chambre basse : elle étoit dans une tour, elle ; pourquoi cela ? Je parie, Messieurs les drôles, que vous avez voulu souffler cette enfant à ce butor-là (en montrant Dourlinski) ; & vous aviez raison : il

est vilain , & elle est jolie ! Voyons , conte - moi cela . J'instruisis Titfikan de mon nom , de celui du pere de Lodoiska , de tout ce qui m'étoit arrivé jusqu'alors . C'est à Lodoiska , lui dis-je ensuite , à nous apprendre ce que l'infâme Dourlinski lui a fait souffrir , depuis qu'elle est dans son château .

Vous savez , dit aussi-tôt Lodoiska , que mon pere me fit quitter Varsovie , le jour même que la Diète fut ouverte . Il me conduisit d'abord dans les terres du Palatin de*** , à vingt lieues seulement de la Capitale , où il retourna pour assister aux Etats . Le jour que M. de P*** fut proclamé Roi , Pulauski vint me prendre chez le Palatin , & m'amena ici , croyant que j'y serois plus à l'abri de toutes les recherches . Il chargea Dourlinski de me garder avec soin , & d'empêcher sur-tout que Lovzinski ne pût découvrir le lieu

de ma retraite. Il me quitta pour aller, disoit-il, rassembler, encourager les bons citoyens, défendre son pays, & punir des traîtres. Hélas ! ces soins importants lui ont fait oublier sa fille. Je ne l'ai pas revu depuis.

Quelques jours après son départ, je commençai à m'appercevoir que les visites de Dourlinski devenoient plus fréquentes & plus longues ; bientôt il ne quitta presque plus l'appartement qu'on m'avoit donné pour prison. Il m'ôta, je ne fais sous quel prétexte, l'unique femme que mon pere m'avoit laissée pour me servir ; & pour que personne, disoit-il, ne fût que j'étois chez lui, il m'apportoit lui-même ce qui étoit nécessaire à ma subsistance, & passoit ainsi les journées entières près de moi.

Vous ne savez pas, mon cher Lovzinski, combien je souffrois de la présence continuelle d'un homme qui

m'étoit odieux , & dont je soupçonnois les infâmes desseins ; il osa me les expliquer un jour ; je l'affurai que ma haine seroit toujours le prix de sa tendresse , & que son indigne conduite lui avoit attiré mes profonds mépris. Il me répondit froidement qu'avec le tems je m'accoutumerois à le voir , à souffrir ses affiduités , & même à les désirer. Il ne changea rien à sa conduite ordinaire ; il entroit chez moi le matin , & n'en sortoit que le soir. Séparée de tout ce que j'aimois , toujours gênée par mon tyran , je n'avois pas même la foible consolation de pouvoir me livrer tranquillement au souvenir de mon bonheur passé. Témoin de mes inquiétudes , Dourlinski se plaisoit à les augmenter. Pulauski , me disoit-il , commandoit un corps de Polonnois ; Lovzinski , trahissant sa patrie qu'il n'aimoit pas , & une femme dont il se

soucioit peu , servoit dans l'armée Russe , on ne doutoit pas qu'il n'y eût bientôt un combat sanglant ; au reste , il étoit bien certain , que désormais rien ne pourroit réconcilier mon pere avec Lovzinski. Quelques jours après il vint m'annoncer , que Pulauski avoit attaqué pendant la nuit les Russes dans leur camp , & que dans la mêlée , mon amant étoit tombé sous les coups de mon pere. Le cruel me fit lire cet événement bien détaillé dans une espece de Papier public , que sans doute il avoit fait imprimer exprès ; d'ailleurs , à la barbare joie qu'il affectoit , je crus la nouvelle trop véritable. Tyran impitoyable ! m'écriai-je , tu jouis de mes pleurs , de mon désespoir ; mais cesse de me persécuter , ou tu verras bientôt que la fille de Pulauski peut bien elle-même venger ses injures.

Un soir qu'il m'avoit quittée plutôt

qu'à l'ordinaire , j'entendis vers le minuit ma porte s'ouvrir doucement. A la lueur d'une lampe , que je laissois toujours allumée , je vis mon tyran s'avancer vers mon lit. Comme il n'y avoit pas de crime , dont je ne le jugeasse capable , j'avois prévu celui-là , & je m'étois bien promis de le prévenir. Je m'armai d'un couteau que j'avois eu la précaution de cacher sous mon oreiller ; j'accablai le scélérat des reproches qu'il méritoit ; je lui jurai , que s'il osoit s'approcher , je le poignarderois de mes mains. Il recula de surprise & d'effroi : je suis las de n'essuyer que des mépris , me dit-il , en fortant ; si je ne craignois d'être entendu , tu verrois ce que peut contre moi le bras d'une femme ? mais je fais un moyen sûr de vaincre ta fierté. Bientôt tu te croiras trop heureuse de pouvoir acheter ta grace par les plus huma-

bles soumissions. Il sortit : quelques momens après, son confident entra, le pistolet à la main ; je dois lui rendre justice, il pleuroit en m'annonçant les ordres de son maître : habillez-vous, Madame, il faut me suivre ; c'est tout ce qu'il put me dire. Il me conduisit dans cette tour, où sans vous j'allois périr aujourd'hui ; il m'enferma dans cette horrible prison ; c'est là que j'ai languï pendant plus d'un mois, sans feu, sans lumière, presque sans habits ; du pain & de l'eau pour ma nourriture ; pour mon lit une simple paille ; voilà l'état auquel fut réduite la fille unique d'un Grand de Pologne ! Vous frémissez, brave étranger ; & bien, croyez que je ne vous raconte qu'une partie de mes douleurs. Une chose du moins me rendoit ma misère moins insupportable ; je ne voyois plus mon tyran : tandis qu'il attendoit tran-

quillement que je sollicitasse mon pardon, je passois les journées & les nuits entieres à appeller mon pere, à pleurer mon amant.... Lovzinski, de quel étonnement je fus faisie, de quelle joie mon ame fut pénétrée, le jour que je te reconnus, dans les jardins de Dourlinski !...

Titfikan écoutoit avec attention l'histoire de nos malheurs, dont il paroiffoit vivement touché, lorsque sa garde avancée donna l'allarme. Il nous quitta brusquement pour courir au pont-levis. Nous entendions un grand tumulte : Lovzinski, Lodoiska, couple lâche & perfide, s'écria Dourlinski, qui ne pouvoit contenir sa joie, vous avez cru pouvoir m'échapper. Tremblez ! vous allez retomber en mon pouvoir ; au bruit de mon malheur les Gentilshommes voisins se font sans doute rassemblés, ils viennent me secourir....

Ils ne pourront que te venger, scélérat ! interrompit Boleslas, en saisissant une barre de fer dont il alloit l'affommer ; je le retins. Titfikan rentra aussi-tôt : ce n'étoit qu'une fausse allarme ! nous dit-il, c'est une petite troupe que j'ai détachée hier, pour aller battre la campagne : elle avoit ordre de me rejoindre ici, elle me ramene quelques prisonniers ; tout est d'ailleurs tranquille, rien ne paroît encore dans les environs.

Tandis que Titfikan me parloit, on amenoit devant lui les malheureux que leur mauvais sort avoit livrés aux Tartares. Nous en vîmes d'abord paroître cinq : ils disent que celui-là leur a donné bien de la peine ; c'est pour cela qu'ils l'ont ainsi garotté, nous dit Titfikan, en nous montrant le sixieme. Dieux ! c'est mon pere ! s'écria Lodoiska, en courant à lui. Je me jettai aux genoux de Pulauski. Tu es Pulauski.

lauski, toi ? continua le Tartare ; hé bien , la rencontre n'est pas malheureuse. Tiens, mon ami , il n'y a pas plus d'un quart d'heure que je te connois ; je fais que tu es fier & entêté ; mais n'importe , je t'estime ; tu as du cœur & de la tête , ta fille est belle & ne manque pas d'esprit , Lovzinski est brave ! plus brave que moi , je crois. Tiens Pulauski immobile d'étonnement écoutoit à peine le Tartare , & frappé de l'étrange spectacle qui s'offroit à ses yeux , il concevoit d'horribles soupçons ; il me repoussa avec horreur : Malheureux ! tu as trahi ta patrie , une femme qui t'aimoit , un homme qui se plaisoit à te nommer son gendre ; il ne te manquoit plus que de te lier avec des brigands . . . Titfikan l'interrompt : Avec des brigands , si tu veux. Mais des brigands sont quelquefois bons à quelque chose ; sans moi ,

dès demain peut-être , ta fille n'auroit plus été fille. N'ayez pas peur , ajouta-t-il , en se tournant vers moi , je fais qu'il est fier , je ne me fâcherai pas.

Nous avons porté Pulauski dans un fauteuil : sa fille & moi nous baignions de nos larmes ses mains enchainées , il me repoussoit toujours , en m'accablant de reproches. Mais , que diable est-ce que tu lui contes donc , reprit Titfikan ; je te dis moi , que Lovzinski est un brave homme , que je veux marier ; & ton Dourlinski , un coquin que je vais faire pendre. Je te répète que tu es tout seul plus entêté que nous trois ; mais écoute-moi , & finissons , car il faut que je m'en aille. Tu m'appartiens par le droit le plus incontestable , celui de l'épée. Hé bien , si tu me donnes ta parole de te réconcilier sincèrement avec Lovzinski , & de lui donner ta fille , je te rends la

liberté. — Qui fait braver la mort , peut supporter l'esclavage ; ma fille ne fera jamais la femme d'un traître. — Aimes-tu mieux qu'elle soit la maîtresse d'un Tartare ? Si tu ne me promets pas de la marier sous huit jours à ce brave homme , je l'épouse ce soir , moi ! Quand je serai las de toi & d'elle , je vous vendrai aux Turcs ; ta fille est assez belle pour entrer au sérail d'un Bacha : toi tu feras la cuisine de quelque Janissaire. — Ma vie est dans tes mains , fais-en ce qu'il te plaira. Si Pulauski tombe sous les coups d'un Tartare , on le plaindra , on se dira qu'il méritoit une autre fin ; mais si je pouvois consentir..... Non , j'aime mieux mourir. — Hé , je ne veux pas que tu meures , moi ! Je veux que Lovzinski épouse Lodoiska. Hé ! nom d'un fabre ! est-ce à mon prisonnier à me faire la loi ! Quel chien d'hom-

me ! S'il n'étoit qu'entêté ; mais c'est qu'il raisonne mal !

Je voyois la colere briller dans les yeux du Tartare ; je le fis souvenir qu'il m'avoit promis de ne pas s'emporter : fans doute ! mais cet homme-là lasserait la patience d'un favori du Prophete ! Je ne suis qu'un voleur , moi ! Pulauski , je te le répète ; je veux que Lovzinski épouse ta fille. Nom d'un sabre ! Il l'a bien gagnée ; fans lui elle étoit brûlée ce soir. — Comment ? — Hé ! oui ; regarde ces décombres : il y avoit là une tour , cette tour étoit en feu , personne n'osoit y monter ; il y a été avec Bolef-las , lui ! Ils ont sauvé ta fille. — Ma fille étoit dans cette tour ? — Oui , elle y étoit ; ce coquin l'y avoit mise , ce coquin vouloit la violer..... Allons , vous autres , contez-lui tout cela , & dépêchez - vous , qu'il se décide ; j'ai

affaire ailleurs, je ne veux pas que vos Quartuaires (1) me surprennent ici ; en plaine, c'est autre chose, je me moque d'eux.

Tandis que Titfikan faisoit charger sur de petits chariots couverts le butin considérable qu'il avoit fait, Lodoiska instruisoit son pere des forfaits de Dourlinski, & mêloit si adroitement le récit de notre tendresse à l'histoire de ses malheurs, que la nature & la reconnaissance se firent entendre en même tems au cœur de Pulauski. Vivement touché des infortunes de sa fille, sensible au service important que je venois de lui rendre, il embrassoit Lodoiska ; & me regardant sans colere, il sem-

(1) Quartuaires. C'est le nom qu'on donne à des Cavaliers établis pour veiller à la sûreté des frontieres de la Podolie & de la Volhinie, contre les Tartares.

bloit attendre impatiemment que j'achevasse de le déterminer. O ! Pulauski, lui dis-je, ô toi, que le Ciel m'avoit laissé, pour me consoler de la perte du meilleur des peres ; ô toi, pour qui j'avois autant d'amitié que de respect, pourquoi as-tu condamné tes enfans sans les entendre ? Pourquoi as-tu soupçonné de la plus horrible trahison un homme qui adoroit ta fille ? Quand mes vœux portoient sur le trône celui qui l'occupe maintenant ; Pulauski, je le jure par celle que j'aime, je croyois faire le bien de mon pays. Les malheurs que ma jeunesse ne voyoit pas, ton expérience les a prévus ; mais parce que j'ai manqué de prudence, dois-tu m'accuser de perfidie ? Peux-tu me reprocher d'avoir estimé mon ami ? Peux-tu me faire un crime de l'estimer encore ? depuis trois mois j'ai vu comme toi les maux de ma Patrie ; comme

toi j'en ai gémi : mais je suis sûr que le Roi les ignore , j'irai l'en instruire à Varsovie. . . . Pulauski m'interrompit : ce n'est pas là qu'il faut aller. Tu dis que M. de P*** n'est pas instruit des malheurs de son pays , je le veux croire : mais qu'il les sache ou qu'il les ignore , peu nous importe aujourd'hui. Des étrangers insolens , cantonnés dans nos Provinces , s'efforceront de s'y maintenir , même contre le Roi qu'ils ont élu. Ce n'est pas un Monarque impuissant ou mal intentionné qui chassera les Russes de mon pays. Lovzinski , n'espérons plus qu'en nous-mêmes ; vengeons la Patrie , ou mourons pour elle. J'ai rassemblé dans le Palatinat de Lublin 4000 Gentilshommes , qui n'attendent que le retour de leur Général pour marcher contre les Russes ; suis-moi , viens dans mon camp. . .
A cette condition , je suis libre ; & ma

filles est à toi. — Pulauski, je suis prêt ; je jure de suivre ta fortune & de partager tes dangers. Et ne crois pas que Lodoiska seule m'arrache ces sermens ! Je chéris ma Patrie autant que j'adore ta fille ; je jure par elle, & devant toi, que les ennemis de l'Etat ont toujours été, & ne cesseront jamais d'être les miens : je jure que je verserai jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour chasser de la Pologne, des étrangers qui y regnent sous le nom de son Roi ! — Embrasse-moi, Lovzinski, je te reconnois, je reconnois mon gendre. Allons, mes enfans, tous nos malheurs sont finis.

Pulauski me disoit d'unir mes mains à celle de Lodoiska ; nous embrassions notre pere, quand Titfikan rentra. Bon ! bon ! s'écria-t-il, c'est cela : voilà ce que je voulois ; j'aime les mariages, moi ! allons, Papa, je vais te faire dé-

lier. Nom d'un fabre ! poursuivit le Tartare , tandis que ses soldats coupoient les cordes dont Pulauski étoit garotté , je fais là une belle action , quand j'y pense ! mais aussi elle me coûte bien de l'argent. Deux grands de Pologne ! une belle fille ! Cela m'auroit payé une grosse rançon ! Titfikan , qu'à cela ne tienne , interrompit Pulauski. Hé , non , non , répliqua le Tartare ; c'est une simple réflexion , une de ces idées dont un voleur n'est pas le maître Mes braves gens , je ne veux rien de vous . . . il y a plus : vous ne vous en irez pas à pied , j'ai de bons chevaux à votre service. Et pour cette enfant , si vous le voulez , je vous donnerai un brancard sur lequel on m'a promené pendant dix à douze jours. Ce garçon-là m'avoit si bien étrillé , que je ne pouvois plus me tenir à cheval Il est mauvais le bran-

card, grossièrement fait avec des branches d'arbres; mais je n'ai que cela, ou un petit chariot couvert à vous offrir; vous choisirez.

Cependant Dourlinski n'avoit pas encore osé dire un seul mot, & baissoit les yeux d'un air consterné : Indigne ami, lui dit Pulauski, tu as pu abuser à ce point de ma confiance ! Tu n'as pas craint de t'exposer à mon ressentiment ! Quel démon t'aveugloit ? L'amour, répondit Dourlinski, un amour forcené. Tu ne fais donc pas à quels excès les passions peuvent porter un homme né violent & jaloux; que cet exemple effrayant t'apprenne au moins qu'une fille aussi charmante, aussi belle que la tienne, est un trésor, dont on ne doit confier la garde à personne. Pulauski, j'ai mérité ta haine; & pourtant tu me dois quelque pitié. Je me suis rendu bien coupable; mais tu me

vois cruellement puni. Je perds en un seul jour mon rang , mes richesses , mon honneur , ma liberté ; je perds plus que tout cela , je perds ta fille ! O vous , Lodoiska ! vous que j'ai tant outragée , daignerez-vous oublier mes persécutions , vos dangers , vos douleurs ? Daignerez-vous m'accorder un généreux pardon ? Ah , s'il n'est pas de forfaits qu'un vrai repentir ne puisse expier , Lodoiska , je ne suis plus criminel ; je voudrois pouvoir , au prix de tout mon sang , racheter les pleurs que vous avez versés. Dourlinski , dans l'horrible esclavage auquel il va être réduit , n'emportera-t-il pas le souvenir consolant de vous avoir entendu lui dire , qu'il ne vous est pas odieux ? Fille trop aimable , & jusqu'à présent trop malheureuse , quelque grands que soient mes torts envers vous , je puis encore les réparer d'un seul mot. Ve-

nez , approchez-vous , j'ai un secret important à vous révéler.

Lodoiska s'approcha sans défiance. Soudain je vis un poignard briller dans les mains de Dourlinski. Je me précipitai sur lui. . . . Il étoit trop tard , je ne pus parer que le second coup ; déjà mon amante , frappée au dessous de la mammelle gauche , étoit tombée aux pieds de Titfikan. Pulauski furieux vouloit venger sa fille ; non , non , s'écria le Tartare , tu donnerois à ce scélérat une mort trop douce. — Hé bien , me dit l'infâme assassin , en contemplant sa victime avec une cruelle joie : Lovzinski , tu paroissois si pressé de t'unir à Lodoiska ! Que ne la fais-tu ? Va , mon heureux rival ; va joindre ton amante au tombeau. Qu'on prépare mon supplice , il me paroîtra doux : je te laisse livré à des tourmens non moins cruels & plus long que les miens.

miens. Dourlinski ne put en dire davantage : les Tartares l'entraînent, ils le précipiterent dans les décombres enflammés.

Quelle nuit ! mon cher Faublas , que de soins différens , que de sentimens contraires m'agiterent dans son cours ! Combien de fois j'éprouvai successivement la crainte & l'espérance , la douleur & la joie ! Après tant d'inquiétudes & de dangers , Lodoiska m'étoit remise par son pere , je m'enivrois du doux espoir de la posséder ; un barbare l'assassinoit à mes yeux ! . . . Ce moment fut le plus cruel de ma vie ! . . . Mais rassurez-vous , mon ami ; mon bonheur si rapidement éclipsé ne tardera pas à renaître. Parmi les soldats de Titfikan il s'en trouvoit un qui se mêloit de Chirurgie : nous l'appellâmes , il visita la blessure , il assura qu'elle étoit très-légere ; l'infâme Dourlinski , gêné par

ses chaînes, aveuglé par son désespoir, n'avoit porté qu'un coup mal assuré.

Dès que Titfikan fut sûr qu'il n'y avoit plus rien à craindre pour les jours de Lodoiska, il nous fit ses adieux. Je vous laisse, nous dit-il, les cinq domestiques que Pulauski avoit amenés, des provisions pour plusieurs jours, des armes, six bons chevaux, deux chariots couverts, & tous les gens de Dourlinski bien enchainés. Leur vilain maître est mort. Je pars, le jour commence à paroître, ne sortez d'ici que demain, demain j'irai visiter d'autres cantons. Adieu braves gens; vous direz à vos Polonois, que Titfikan n'est pas toujours un méchant diable, & qu'il rend quelquefois d'une main ce qu'il prend de l'autre. Adieu. A ces mots, il donna le signal du départ; les Tartares passèrent le pont-levis, & s'éloignerent au grand galop.

Il n'y avoit pas deux heures qu'ils étoient partis, lorsque plusieurs Gentilshommes voisins, soutenus de quelques Quartuaires, vinrent investir le château de Dourlinski. Pulauski lui-même alla les recevoir : il leur rendit compte de tout ce qui s'étoit passé ; & quelques-uns d'entre eux, gagnés par ses discours, se déterminèrent à nous suivre dans le Palatinat de Lublin. Ils ne nous demanderent que deux jours pour préparer les choses nécessaires à leur départ. Ils vinrent en effet nous rejoindre le surlendemain, au nombre de soixante ; & Lodoiska nous ayant assuré qu'elle se sentoit en état de supporter les fatigues du voyage, nous la plaçâmes dans une voiture commode, que nous avions eu le tems de nous procurer. Après avoir rendu la liberté aux gens de Dourlinski, nous leur abandonnâmes les deux chariots couverts,

dans lesquels Titfikan avoit eu la singulière générosité de laisser une partie du butin , qu'ils partagerent entre eux.

Nous arrivâmes sans accident dans le Palatinat de Lublin , à Polowisk , où Pulauski avoit marqué le rendez-vous général. La nouvelle de son retour s'étant répandue , une foule de mécontents vint dans l'espace d'un mois grossir notre petite armée , qui se trouva forte d'environ dix mille hommes. Lodoiska entièrement guérie de sa blessure , parfaitement remise de ses fatigues , avoit repris son embonpoint , sa fraîcheur , tout l'éclat de sa beauté. Pulauski m'appella dans sa tente , il me dit : trois mille Russes ont paru sur les hauteurs , à trois quarts de lieue d'ici ; prend ce soir quatre mille hommes d'élite , va chasser les ennemis du poste avantageux qu'ils occupent : songe que du succès d'un premier combat dépend

presque toujours le succès d'une campagne, songe qu'il faut venger ta Patrie ; mon ami, que demain j'apprenne ta victoire, demain tu épouses Lodoiska.

Je me mis en marche sur les dix heures du soir. A minuit nous surprîmes les ennemis dans leur camp, jamais déroute ne fut plus complète : nous leur tuâmes sept cents hommes, nous fîmes neuf cents prisonniers, nous prîmes tout leur canon, la caisse militaire & les équipages.

A la pointe du jour Pulauski vint me joindre avec le reste des troupes, il amenoit Lodoiska : on nous maria dans la tente de Pulauski. Tout le camp retentit de chants d'allégresse ; la valeur & la beauté furent célébrées dans des vers joyeux ; c'étoit la fête de l'Amour & de Mars : on eût dit que chaque soldat avoit mon ame, & partageoit mon bonheur.

Lorsque j'eus donné à l'amour les premiers jours d'une union si chère, je songeai à récompenser l'héroïque fidélité de Boleflas. Mon beau-père lui fit la donation d'un de ses châteaux situé à quelques lieues de la Capitale. Lodoiska & moi nous y joignîmes une somme d'argent assez considérable, pour lui assurer un fort indépendant & tranquille. Il ne vouloit pas nous quitter : nous lui ordonnâmes d'aller prendre possession de son château, & de vivre paisiblement dans l'honorable retraite que ses services lui avoient méritée. Le jour qu'il partit, je le pris à l'écart : Tu iras de ma part, lui dis-je, trouver notre Monarque à Varsovie, tu lui apprendras que l'hymen m'unit à la fille de Pulauski ; tu lui diras que je me suis armé pour chasser de son royaume des étrangers qui le dévastent ; tu lui diras sur-tout que Lovzinski

est l'ennemi des Russes , & n'est pas l'ennemi de son Roi.

Je ne vous fatiguerai pas , mon cher Faublas , du récit de nos opérations , pendant huit années consécutives d'une guerre sanglante. Quelquefois vaincu , plus souvent vainqueur ; aussi grand dans ses défaites , que redoutable après ses victoires ; toujours supérieur aux événemens , Pulauski fixa sur lui l'attention de l'Europe , & l'étonna pas sa longue résistance. Forcé d'abandonner une Province , il alloit livrer de nouveaux combats dans une autre ; & c'est ainsi que parcourant successivement tous les Palatinats , il signala dans chacun d'eux , par quelques exploits glorieux , la haine qu'il avoit jurée aux ennemis de la Pologne.

Femme d'un guerrier , fille d'un héros , accoutumée au tumulte des camps , Lodoiska nous suivoit par-tout. De

cinq enfans qu'elle m'avoit donnés, une fille seulement me restoit, âgée de dix-huit mois. Un jour, après un combat opiniâtre, les Russes vainqueurs se précipiterent dans ma tente, pour la piller. Pulauski & moi, suivis de quelques Gentilshommes, nous volâmes à la défense de Lodoiska, nous la sauvâmes; mais ma fille me fut enlevée. Ma fille, par une sage précaution que sa mere n'avoit pas négligée dans ces tems de division, porte gravées sous l'aisselle les armes de notre maison; mais j'ai fait jusqu'à présent d'inutiles recherches.... Hélas! Dorliska, ma chere Dorliska gémit dans l'esclavage, ou n'existe plus.

Cette perte me causa la plus vive douleur. Pulauski y parut presque insensible, soit qu'il fût déjà occupé du grand projet qu'il ne tarda pas à me communiquer, soit que les maux de la

Patrie eussent seuls le droit de toucher son cœur stoïque, il rassembla les restes de son armée, prit un camp avantageux, employa plusieurs jours à le fortifier, & s'y maintint trois mois entiers contre tous les efforts des Russes. Il falloit pourtant songer à l'abandonner, les vivres commençoient à nous manquer. Pulauski vint dans ma tente, fit retirer tous ceux qui s'y trouvoient ; & dès que nous fûmes seuls : Lovzinski, me dit-il, j'ai lieu de me plaindre de toi. Autrefois tu supportois avec moi le fardeau du commandement ; je pouvois me reposer sur mon gendre d'une partie de mes pénibles soins ; depuis trois mois tu ne fais que pleurer, tu gémiss comme une femme ! Tu m'abandonnes dans un moment critique où tes secours me sont le plus nécessaire ! Tu vois comme je suis pressé de toutes parts : je ne grains pas pour

moi, ce n'est pas ma vie qui m'inquiète ; mais si nous périssons, l'Etat n'a plus de défenseurs. Réveille-toi, Lovzinski ! Tu partageas si noblement mes travaux ! N'en reste pas aujourd'hui l'inutile témoin. Nous nous sommes baignés dans le sang des Russes ; nos concitoyens sont vengés ; mais ils ne sont pas sauvés ; mais bientôt peut-être nous ne pourrions plus les défendre. — Tu m'étonnes, Pulauski ! d'où te viennent ces pressentimens sinistres ! — Je ne m'allarme pas sans raison ; considère notre position actuelle : je me suis efforcé de réveiller dans tous les cœurs l'amour de la Patrie ; je n'ai trouvé presque par-tout que des hommes avilis, nés pour l'esclavage, ou des hommes foibles, qui pénétrés de leurs malheurs se sont bornés cependant à de stériles regrets. Quelques vrais citoyens en petit nombre se sont rangés sous

mes étendars ; mais huit campagnes les ont presque tous moissonnés. Je m'affoiblis par mes victoires, nos ennemis paroissent plus nombreux après leurs défaites. — Je te le répète, Pulauski, tu m'étonnes ! Dans des circonstances non moins pressantes je t'ai vu soutenu de ton courage. . . .

Crois-tu qu'il m'abandonne : la valeur ne consiste pas à s'aveugler sur le danger, mais à le braver en l'apercevant. Nos ennemis préparent ma défaite ; cependant, si tu le veux, Lovzinski, le jour qu'ils ont marqué pour leur triomphe, sera peut-être celui de leur perte & du salut de nos concitoyens. — Si je le veux ! en doutes-tu ? Parle, que veux-tu dire ? que faut-il faire ? — Frapper le coup le plus hardi que j'aie jamais médité. Quarante hommes d'élite se sont rassemblés à Czenstachow chez Kaluvski, dont on connoît

la bravoure ; il leur faut un chef adroit , ferme , intrépide ; c'est toi que j'ai choisi. Pulauski , je suis prêt. . . — Je ne te dissimulerai pas le danger de l'entreprise , le succès en est douteux ; & si tu ne réussis pas , ta perte est infaillible. — Je te dis que je suis prêt , explique-toi. — Tu n'ignores pas qu'il me reste à peine quatre mille hommes , je puis sans doute encore beaucoup tourmenter nos ennemis ; mais avec de si faibles moyens je ne dois pas espérer de les forcer jamais à quitter nos provinces. . . Tous nos Gentilhommes accourroient sous mes drapeaux , si le Roi étoit dans mon camp. — Que dis-tu ? Pulauski , esperes-tu que le Roi consente à venir ici ? — Non ; mais il faut l'y forcer. — L'y forcer ? — Oui ? je fais qu'une ancienne amitié te lie avec M. de P*** ; mais depuis que tu soutiens avec Pulauski la cause de la liberté,

liberté, tu fais aussi qu'on doit tout sacrifier au bien de sa patrie, qu'un intérêt aussi sacré... — Je connois mes devoirs, & je les remplirai ; mais que me proposes-tu ? Le Roi ne sort jamais de Varsovie. — Hé bien, c'est à Varsovie qu'il faut l'aller chercher, c'est du sein de sa Capitale qu'il le faut arracher. — Qu'as-tu préparé pour cette grande entreprise ? — Tu vois cette armée Russe trois fois plus forte que la mienne, campée depuis trois mois devant moi ; son Général, maintenant tranquille dans ses retranchemens, attend que forcé par la famine, je me rende à discrétion. Derrière mon camp sont des marais qu'on croit impraticables ; dès qu'il fera nuit, nous les traverserons. J'ai tout disposé de manière que mes ennemis trompés s'appercevront trop tard de ma retraite, j'espère leur dérober plus d'une marche ; si la

fortune me seconde, je puis gagner une journée sur eux. Je m'avancerai tout droit sur Varsovie par la grande route qui mène à cette Capitale : & à travers les petits corps de Russes qui rodent toujours dans ses environs. Je compte les battre séparément, ou, s'ils se peuvent réunir pour m'arrêter, je les occuperai du moins assez pour qu'ils ne puissent t'inquiéter. Toi, cependant, Lovzinski, tu m'auras devancé. Tes quarante hommes déguisés, armés seulement de sabres, de poignards & de pistolets, cachés sous leurs habits, se feront rendus à Varsovie par différentes routes. Vous attendrez que le Roi sorte de son palais ; vous l'enlèverez, vous l'amènerez dans mon camp. L'entreprise est téméraire, inouïe, si tu veux : l'abord est difficile, le séjour dangereux, le retour d'un péril extrême. Si tu succombes, si l'on t'arrête,

tu périras , Lovzinski ; mais tu périras martyr de la liberté ; mais Pulauski , jaloux d'un trépas si glorieux , gémira d'être obligé de te survivre , & quelques Russes encore te suivront au tombeau. Si au contraire le Dieu tout puissant , protecteur de la Pologne , m'inspira ce hardi projet pour terminer ses maux , si sa bonté t'accorde un succès égal à ton courage , vois quelle prospérité fera le fruit de ta noble témérité ! M. de P*** , ne verra dans mon camp que des soldats citoyens , ennemis des étrangers , fideles à leur Roi ; sous mes tentes patriotiques il respirera , pour ainsi dire , l'air de la liberté , l'amour de son pays ; les ennemis de l'Etat deviendront les siens ; notre brave Noblesse , revenue de son assoupissement , combattra sous les drapeaux de son Roi pour la cause commune ; les Russes feront taillés en pieces , ou re-

passeront leurs frontieres... Mon ami , tu auras sauvé ton pays.

Pulauski me tint parole. Dès que la nuit fut venue , il fit heureusement sa retraite ; les marais furent traversés en silence. Mon ami , me dit alors mon beau-pere , il est tems que tu nous quittes : je fais bien que ma fille a plus de courage qu'une autre femme , mais elle est épouse tendre & mere malheureuse. Ses pleurs t'attendriroient , tu perdrois dans ses embrassemens cette force d'esprit , cette fierté d'ame qui te devient aujourd'hui plus nécessaire que jamais ; je te conseille de partir sans lui dire adieu. Pulauski m'en pressoit vainement , je ne pus m'y déterminer. Quand Lodoiska fut que je partoiss seul , & nous vit bien décidés à ne pas lui dire où j'allois , elle versa des torrens de larmes , elle s'efforça de me retenir. Je commençois à balancer :

Allons , s'écria mon beau - pere , partez , Lovzinski , partez ; pere , épouse , enfans ; il faut tout sacrifier , quand il s'agit de la patrie !

Je m'éloignai , je fis une si grande diligence , que j'arrivai vers le milieu du jour suivant à Czenstochow. J'y trouvai quarante Gentilshommes déterminés à tout. Messieurs , leur dis-je , il s'agit d'enlever un Roi dans sa Capitale. Les hommes capables de tenter une entreprise aussi hardie , sont seuls capables de l'achever. Le succès ou la mort nous attend. Après cette courte harangue , nous nous préparons à partir. Kaluvski prévenu tenoit prêtes douze charettes chargées de paille & de foin , attelées chacune de quatre bons chevaux. Nous nous déguisons tous en payfans , nous cachons nos habits , nos sabres , nos pistolets , les selles de nos chevaux dans le foin dont nos charettes sont rem-

plies ; nous convenons de plusieurs signes & d'un mot de ralliement. Douze des conjurés, commandés par Kaluvski, feront entrer dans Varsovie les douze charettes, qu'ils conduiront eux-mêmes. Je divise le reste de ma petite troupe en plusieurs brigades ; pour éviter tout soupçon, chacune doit marcher à quelque distance, & entrer dans la Capitale par différentes portes. Nous partons ; le samedi 2 Novembre 1771 nous arrivons à Varsovie ; nous allons tous nous loger chez les Dominicains.

Le lendemain Dimanche, jour à jamais mémorable dans l'Histoire de la Pologne, Stravinski, couvert de haillons, se place près de la Collégiale, & va demander l'aumône jusqu'aux portes du *Palais Royal* ; il observe tout ce qui s'y passe. Plusieurs de nos conjurés parcourent dans la ville même les six rues étroites, qui toutes aboutissent à

la grande place , où je me promene avec Kaluvski. Nous restons en embuscade pendant la matinée entière , & une partie de l'après - dinée. A six heures du soir , le Roi sort de son palais : on le suit , on le voit entrer dans le palais de son oncle P*** , grand - Chancelier de Lithuanie.

Tous nos conjurés sont avertis ; ils se dépouillent de leurs mauvais habits , ils sellent leurs chevaux , ils préparent leurs armes. Dans la vaste maison des Dominicains nos mouvemens ne sont pas apperçus. Nous sortons tous les uns après les autres , à la faveur de la nuit. Trop connu dans Varsovie pour hasarder d'y paroître sans travestissement , je gardai mes habits de paysan ; je monte un cheval excellent mais couvert d'une housse commune & grossièrement harnaché. Je vois nos gens prendre dans le fauxbourg les

différens postes que je leur ai désignés avant de quitter le Couvent ; ils sont disposés de maniere que toutes les avenues du palais du grand -Chancelier sont gardées.

Entre neuf & dix heures du soir le Roi sort , nous remarquons que sa suite est peu nombreuse. Le carrosse étoit précédé de deux hommes qui portoient des flambeaux ; suivoient quelques Officiers d'Ordonnance , deux Gentilshommes & un sous-Ecuyer. Je ne fais quel Seigneur étoit dans la voiture auprès du Roi ; il y avoit deux Pages aux portieres , deux heyduques & deux valets de pied derriere. Le Roi s'éloigne lentement ; nos conjurés se rassemblent à quelque distance , douze des plus déterminés se détachent , je me mets à leur tête , nous avançons au petit pas. Comme il y avoit garnison Russe à Varsovie, nous affectons de

parler la langue de ces étrangers , afin que notre troupe passe pour une de leurs patrouilles. Nous joignons le carrosse à cent cinquante pas à-peu-près du palais du grand-Chancelier , entre ceux de l'Evêque de Cracovie & du feu grand - Général de la Pologne. Tout-à-coup nous passons à la tête des premiers chevaux , nous coupons brusquement le cortège , ceux qui précédoient la voiture , se trouvent séparés de ceux qui l'environnoient.

Je donne le signal. Kaluvski accourt avec le reste des conjurés ; je présente un pistolet au postillon qui arrête : on tire sur le cocher , on se précipite aux portières. Des deux heyduques qui veulent les défendre , l'un tombe percé de deux balles , l'autre est renversé d'un coup de sabre sur la tête ; le cheval du sous - Ecuyer s'abat blessé , un des Pages est démonté , & son cheval pris ;

les balles sifflent de tous côtés. . . . L'attaque fut si chaude, le feu si violent, que je tremblai pour la vie du Roi. Celui-ci, conservant dans le péril une tête froide, étoit descendu de sa voiture, & cherchoit à regagner le palais de son oncle. Kaluvski l'arrête, le saisit aux cheveux : sept à huit conjurés l'entourent, le désarment, le saisissent de droite & de gauche, le pressent entre leurs chevaux, qu'ils poussent à toute bride jusqu'au bout de la rue. Dans ce moment, je l'avoue, je crus que Pulauski m'avoit indignement trompé, que la mort du Monarque étoit résolue, qu'il y avoit un dessein formé de l'assassiner. Tout-à-coup, je prends mon parti, je pars ventre à terre; je joins ceux qui m'avoient devancé, je leur crie d'arrêter, je menace de tuer celui qui n'obéira pas. Le Dieu protecteur des Rois, veilloit au salut de

M. de P***. Kaluvski & ses gens s'arrêterent à ma voix qu'ils reconnurent. Nous mêmes le Roi sur un cheval ; nous reprîmes notre course au grand galop , jusqu'aux fossés qui entourent la ville , & que le Monarque fut contraint de franchir avec nous.

Alors une terreur panique se répandit dans ma troupe. A cinquante pas au-delà des fossés , nous n'étions plus que sept auprès du Roi. La nuit étoit pluvieuse & sombre ; il falloit à chaque instant descendre de cheval pour sonder le terrain , dans des marais bourbeux. Le cheval du Monarque s'abat-
tit deux fois , & se cassa la jambe à sa seconde chute ; dans ces mouvemens violens , le Roi perdit sa pelisse sa botte & son foulier gauche : *Si vous voulez que je vous suive , nous dit-il , donnez - moi un cheval & une botte.* Nous le remontâmes ; & afin de ga-

gner la route par laquelle Lupaſki m'avoit promis de s'avancer, nous prîmes le chemin d'un village nommé Burakow. Le Roi nous dit tranquillement : *N'allez pas de ce côté, il y a des Russes.*

Je le crus, je changeai de route. A mesure que nous avançons dans le bois de Beliany, notre nombre diminueoit. Bientôt je ne vis plus avec moi que Kaluvski & Stravinski; bientôt aussi nous entendîmes l'appel d'une vedette Russe, nous nous arrêtâmes allarmés : Tuons-le, me dit Kaluvski; je lui témoignai sans ménagement l'horreur que m'inspiroit une pareille proposition : Hé bien, chargez-vous donc de le conduire, s'écria cet homme féroce; ils s'enfonça dans le bois, Stravinski le suivit : je restai seul auprès du Roi. Lovzinski, me dit-il alors, c'est vous, je n'en puis plus douter; c'est vous,

vous, j'ai reconnu votre voix. Je ne répondis pas un mot; il reprit avec douceur : C'est vous! qui l'eût dit il y a dix ans? Nous nous trouvions alors près du Couvent de Beliany, distant de Varsovie d'une lieue à-peu-près. Lovzinski, poursuivit le Roi, laissez-moi entrer dans ce Couvent, & sauvez-vous. Il faut me suivre, fut toute ma réponse. C'est en vain, me dit le Monarque, que vous vous êtes travesti; c'est en vain que vous voulez à présent déguiser votre voix : je vous ai reconnu; je suis sûr que vous êtes Lovzinski : Ah, qui l'eût dit, il y a dix ans? Il y a dix ans, vous auriez donné vos jours pour conserver ceux de votre ami.

Il se tut. Nous avançâmes quelque tems, en gardant le silence; il le rompit encore : Je suis accablé de fatigue; *Si vous voulez me mener vivant,*

souffrez que je me repose un instant. Je l'aidai à descendre de cheval : il s'affit sur l'herbe ; & me faisant asseoir auprès de lui , il prit une de mes mains dans les siennes : Lovzinski , vous que j'ai tant aimé , vous qui connûtes mieux que personne la pureté de mes intentions , comment se peut-il que vous vous soyiez armé contre moi ? Ingrat ! ne devois-je vous retrouver qu'avec mes plus cruels ennemis ? ne deviez-vous me revoir que pour m'immoler ? Alors il me retraça de la manière la plus touchante les plaisirs de notre adolescence , nos liaisons plus intimes dans notre jeunesse , la tendre amitié que nous nous étions jurée , la confiance dont il m'avoit toujours honoré depuis ; il me parla des honneurs dont il m'auroit comblé pendant son regne , si j'avois voulu les mériter : il me reprocha sur-tout l'indigne entreprise dont je

paroissois être le chef, mais dont il favoit bien, ajouta-t-il, que, j'étois seulement le premier instrument. Il en rejeta toute l'horreur sur Pulauski, en me représentant cependant que l'auteur d'un pareil attentat n'étoit pas seul coupable; que je n'avois pu sans crime me charger de son exécution, & que cette horrible complaisance, déjà si punissable dans un sujet, étoit dans un ami plus inexcusable encore. Il finit par me presser de lui laisser sa liberté : *Fuyez, me dit-il, & soyez sûr que, si l'on vient à moi, j'indiquerai une route opposée à celle que vous aurez prise.*

Le Roi me pressoit vivement : son éloquence naturelle augmentée par le péril, portoit la persuasion dans mon cœur; elle y réveilloit des sentimens bien doux. Je fus ébranlé, je balançai d'abord; mais Pulauski triompha. Je crus entendre le fier Républicain me

reprocher ma foiblesse ; mon cher Faublas, l'amour de la Patrie a peut-être son fanatisme & ses superstitions ; mais si je fus coupable , je le suis encore : vous me voyez plus que jamais persuadé qu'en forçant le Monarque de remonter à cheval , je fis une action courageuse & bonne. Ainsi , s'écria-t-il douloureusement , vous rejetez la prière qu'un ami vous adresse ? Vous refusez le pardon que votre Roi vous offre ! Hé bien , partons ; je me livre à mon mauvais destin , ou je vous abandonne au vôtre.

Nous recommençâmes à marcher : mais les reproches du Monarque , ses instances , ses menaces même , les combats que j'avois soutenus intérieurement , m'avoient tellement troublé , que je ne voyois plus mon chemin. Errant dans la campagne , je ne tenois aucune route certaine : après une demi-heure de marche , nous nous trou-

vâmes à Marimont (1), je m'étois égaré, nous étions revenus sur nos pas.

A un quart de lieue de-là nous tombâmes dans un parti Russe. Le Roi se fit reconnoître à celui qui le commandoit, ensuite il ajouta : Ce soir je me suis égaré à la chasse ; ce bon payfan que vous voyez, vouloit, avant de me remettre dans mon chemin, me donner dans sa chaumiere un frugal repas ; mais comme je crois avoir vu des soldats de Pulauski roder dans les environs, je voudrois rentrer promptement dans Varsovie, & vous me feriez plaisir de m'accompagner jusques-là. Quant à toi, mon ami, me dit-il, je ne suis pas fâché que tu

(1) Marimont. C'est une maison de campagne appartenant à la Cour de Saxe ; elle est plus près de Varsovie d'une demi-lieue, que Beliany.

aies pris une peine inutile ; car j'aime autant retourner dans ma Capitale, accompagné de ces Messieurs, que d'aller plus loin avec toi. Cependant il seroit singulier que je te laissasse sans récompense ; que veux-tu ? Parles, je t'accorderai la grace que tu me demanderas.

Faublas, vous concevez combien je fus troublé ; je doutois encore des intentions du Roi. Je cherchois à démêler le véritable sens d'un discours équivoque, plein d'une ironie bien amère, ou d'une adresse bien magnanime. M. de P***. me laissa quelque tems ma pénible incertitude : je te vois bien embarrassé, reprit-il enfin avec un air de bonté qui me pénétra ; tu ne fais que choisir ! Allons, mon ami, embrasse-moi ; il y a plus d'honneur que de profit à embrasser un Roi, ajouta-t-il, en riant : cependant il faut con-

venir qu'à ma place , bien des Monarques ne seroient pas aujourd'hui si généreux que moi. Il partit à ces mots , & me laissa confondu de tant de grandeur d'ame. .

Cependant le péril auquel le Roi venoit de me dérober si généreusement , alloit renaître à chaque instant pour moi. Il étoit plus que probable qu'un grand nombre de courriers , expédiés de Varsovie , répandoient de tous côtés l'étonnante nouvelle de l'enlèvement du Monarque. Déjà sans doute on poursuivoit chaudement les ravisseurs ; mon équipage remarquable pouvoit me trahir dans ma fuite ; & si je retombois entre les mains des Russes mieux instruits , tous les efforts du Roi ne pourroient me sauver. En supposant que Pulauski eût obtenu tout le succès qu'il se promettoit , il devoit être encore éloigné , dix lieues au moins me

reftoient à faire , & mon cheval étoit rendu : j'eflayai de le pouffer : il n'eut pas couru cinq cens pas , qu'il crêva fous moi. Un Cavalier bien monté paffoit dans ce moment fur la route , il vit tomber l'animal , & croyant pouvoir s'amufer aux dépens d'un pauvre payfan , il me dit : Mon ami , je t'avertis que ton bon cheval ne vaut plus rien. Piqué de la bouffonnerie , je réfolus auffi-tôt de punir le railleur : & d'affurer ma fuite en même tems. Je lui préfentai brusquement un de mes pistolets , je le forçai de me livrer fa monture ; & je vous avoueraï même , que prefé par la circonftance , je le dépouillai d'un bon manteau , auffi ample que léger , fous lequel je cachai mes habits groffiers qui m'auroient pu faire reconnoître. Je jettai ma bourfe pleine d'or aux pieds du voyageur démonté , & je m'éloignai de toute

la vitesse de mon nouveau cheval.

Il étoit frais & vigoureux ; je fis douze lieues d'une traite : enfin je crus entendre le bruit du canon , je conjecturai que mon beau-pere n'étoit pas loin & combattoit les Russes. Je ne m'étois pas trompé ; j'arrivai sur le champ de bataille , au moment où l'un de nos Régimens lâchoit pied. Je me fis reconnoître des fuyards ; & les ayant ralliés derriere une colline prochaine , je vins prendre en flanc les ennemis , auxquels Pulauski faisoit face avec le reste des troupes. Nous chargeâmes si à-propos & avec tant de vigueur , que les Russes furent enfoncés après un grand carnage des leurs. Pulauski daigna m'attribuer l'honneur de leur défaite : Ah , me dit-il en m'embrassant , après avoir entendu les détails de mon expédition , si tes quarante hommes t'avoient égalé en courage , le Roi seroit

à présent dans mon camp : mais le ciel ne l'a pas voulu. Je lui rends grâces de ce qu'au moins il t'a conservé pour nous ; je te rends grâces du service important que tu m'as rendu , sans toi Kalovski assassinoit le Monarque ; & mon nom étoit couvert d'un opprobre éternel. J'aurois pu , ajouta-t-il , m'avancer encore l'espace de deux milles : mais j'ai mieux aimé asséoir mon camp dans cette position respectable. Hier sur ma route j'ai surpris & taillé en pièces un parti Russe ; j'ai battu ce matin deux de leurs détachemens : un autre corps considérable ayant recueilli les débris de ceux-là , a profité des ténèbres pour m'attaquer. Mes soldats fatigués d'une longue marche , & de trois combats consécutifs commençoient à plier ; la victoire est rentrée avec toi dans mon camp. Retranchons-nous ici : attendons-y l'armée Russe , &

combattons jusqu'au dernier soupir.

Cependant le camp retentissoit de cris d'allégresse ; nos soldats victorieux mêloient mes louanges à celles de Pulauski. Au bruit de mon nom que mille voix répétoient, Lodoiska accourut à la tente de son pere. Elle me prouva l'excès de sa tendresse par l'excès de sa joie ; il fallut recommencer le récit des dangers que j'avois courus. Elle ne put, sans répandre des larmes , apprendre la rare générosité du Monarque : qu'il est grand ! s'écria - t - elle avec transport , qu'il est digne d'être Roi , celui qui t'a pardonné ! Que de pleurs il épargne à l'épouse que tu délaissois , à l'amante que tu ne craignois pas de sacrifier ! Cruel ! n'est-ce donc pas assez des dangers auxquels tu t'exposes chaque jour... Pulauski interrompit durement sa fille : Femme indiscrete & foible ! est-ce devant moi qu'on ose tenir de pareils

discours ? Hélas ! répondit-elle , faudra-t-il que je tremble fans cesse pour les jours d'un pere & d'un époux ? Lodoiska m'adreffoit ainsi ses plaintes touchantes , & soupiroit après un avenir meilleur , tandis que la fortune nous préparoit les plus affreux revers.

Nos Cosaques venoient de tous côtés nous avertir que l'armée Russe approchoit. Pulauski comptoit qu'il feroit attaqué au point du jour , il ne le fut pas ; mais au milieu de la nuit suivante on vint m'annoncer que les Russes se préparoient à forcer nos retranchemens. Pulauski toujours prêt les défendoit déjà : il fit dans cette funeste nuit tout ce qu'on pouvoit attendre de son expérience & de sa valeur. Nous repoufâmes les assaillans cinq fois , mais ils revenoient fans cesse à la charge avec des troupes fraîches ; & leur dernière attaque fut si bien concertée , qu'ils pénétrèrent

pénétrèrent dans le camp, par trois endroits en même tems. Zarembo fut tué à mes côtés ; une foule de Noblesse périt dans cette action sanglante : les ennemis ne faisoient point de quartier. Furieux de voir périr tous mes amis, je voulois me jeter dans les bataillons Russes : Insensé ! me dit Pulauski, quelle aveugle fureur t'égare ! Mon armée est entièrement détruite : mais mon courage me reste. Pourquoi mourir inutilement ici ? Viens : je veux te conduire dans des climats, où nous pourrons susciter aux Russes de nouveaux ennemis. Vivons, puisque nous pouvons encore servir notre pays ; sauvons-nous, sauvons Lodoiska. — Lodoiska ! j'allois l'abandonner ! Nous courûmes à la tente, il étoit encore tems : nous l'enlevâmes, nous nous enfonçâmes dans les bois voisins, & une

partie de la matinée, nous nous hâtas dâmes d'en fortir, & de nous présenter à la porte d'un Château que nous crûmes reconnoître. C'étoit en effet celui d'un Gentilhomme nommé *Miciflas*, qui avoit servi quelque tems dans notre armée. *Miciflas* nous reconnut, & nous offrit un asyle, qu'il nous conseilla de n'accepter que pour quelques heures. Il nous dit qu'une nouvelle bien étonnante s'étoit répandue la veille, & paroïssoit se confirmer; qu'on avoit osé enlever le Roi dans Varsovie même; que les Russes avoient poursuivi les Ravisseurs, & ramené le Monarque dans sa Capitale; & qu'enfin, il étoit question de mettre à prix la tête de *Pulauski*, soupçonné d'être l'auteur de la conjuration. Croyez-moi, ajouta-t-il, que vous ayez, ou non, trempé dans ce complot hardi, fuyez, laissez ici vos uniformes, qui vous trahi-

roient, je vais vous faire donner des habits moins remarquables ; & quant à Lodoiska je me charge de la conduire moi-même au lieu que vous aurez choisi pour sa retraite.

Lodoiska interrompit Miciflas : le lieu de ma retraite, ce sera celui de leur fuite, je les accompagnerai partout. Pulauski représenta à sa fille qu'elle ne pourroit soutenir les fatigues d'une longue route, & que d'ailleurs nous serions exposés à des dangers toujours renaissans. Plus le péril est grand, lui répliqua-t-elle, plus je dois le partager avec vous. Vous m'avez répété cent fois que la fille de Pulauski ne devoit pas être une femme ordinaire ; depuis huit ans, je n'ai vécu qu'au milieu des allarmes, je n'ai vu que des scènes de carnage & d'horreur. La mort m'environnoit de toutes parts, elle me menaçoit à chaque instant,

vous ne me permettiez pas de la braver à vos côtés; mais la vie de Lodoiska ne tenoit-elle pas à celle de son pere? Lovzinski! le coup qui t'auroit frappé, n'auroit-il pas entraîné ton Amante au tombeau? & depuis quand ne suis-je plus digne? . . . J'interrompit Lodoiska, je me joignis à son pere, pour lui détailler les raisons qui nous déterminoient à la laisser en Pologne; elle m'écoutoit avec impatience: ingrat! s'écria-t-elle, vous partiriez sans moi! Oui, répliqua Pulauski, vous resterez avec les sœurs de Lovzinki, & je lui défends. . . Sa fille, hors d'elle-même, ne le laissa pas achever: mon pere, je connois vos droits, je les respecte, ils me seront toujours sacrés; mais vous n'avez pas celui d'enlever une femme à son époux. . . Ah! pardon! je vous offense, je m'égare; mais plaignez ma douleur. . . excusez

mon désespoir.... Mon pere ! Lovzinski ! écoutez-moi tous deux : je veux vous accompagner par-tout... Partout, oui, je vous suivrai, cruels, je vous suivrai malgré vous ! Lovzinski, si ton épouse a perdu tous les droits qu'elle eut sur ton cœur, ressouviens-toi du moins de ton Amante. Rappelle-toi cette nuit effroyable où j'allois périr dans les flammes, ce moment terrible où tu montas dans la tour embrasée, en criant : vivre ou mourir avec Lodoiska ! Hé bien bien, ce que tu sentoies alors je l'éprouve aujourd'hui ! Je ne connois pas de plus grand malheur, que celui d'être séparée de vous, je dis à mon tour : vivre ou mourir avec mon pere & mon époux ! Malheureuse ! Que deviendrai-je si vous me quittez ? réduite à vous pleurer tous deux, où trouverai-je des adoucissements à ma peine ? Mes enfans me con-

soleront-ils ? Hélas ! en deux ans la mort m'en a enlevé quatre , les Russes aussi impitoyables qu'elle , m'ont arraché le dernier ! Je n'ai plus que vous dans le monde , & vous voulez m'abandonner ! ô mon pere ! ô mon époux ! Que deux noms si chers ne vous trouvent pas insensibles ! Ayez pitié de Lodoiska !

Ses sanglots lui couperent la parole. Miciflas pleuroit ; mon ame étoit déchirée : tu le veux , ma fille , hé bien , j'y consens , dit Pulauski ; mais veuille le Ciel , ne pas me punir de ma complaisance ! Lodoiska nous embrassa tous deux , avec autant de joie , que si nos malheurs avoient été finis. Je laissai à Miciflas deux lettres , qu'il se chargea de remettre. L'une étoit adressée à mes sœurs , & l'autre à Boleslas. Je leur disois adieu , je leur recommandois de ne rien négliger pour re-

trouver ma chere Dorliska. Il fallut déguiser ma femme : elle prit des habits d'homme ; nous échangeâmes les nôtres , nous employâmes tous les moyens connus pour nous défigurer en apparence. Ainsi travestis , armés de nos sabres & de nos pistolets , chargés d'une somme assez considérable en or , de quelques bijoux , & de tous les diamans de Lodoiska , nous prîmes congé de Miciflas , & nous nous hâtâmes de regagner les bois.

Pulauski nous communiqua le dessein qu'il avoit formé de se réfugier en Turquie. Il espéroit obtenir du service dans les armées du Grand-Seigneur , qui depuis deux ans , soutenoit contre la Russie une guerre malheureuse. Lodoiska ne parut point effrayée du long trajet que nous avions à faire ; comme elle ne pouvoit être ni reconnue , ni recherchée , elle se chargea du

soin d'aller à la découverte, & de nous apporter nos provisions. Dès que le jour paroissoit, nous nous retirions dans les bois; cachés dans des troncs d'arbres, ou dans des touffes d'épines, nous attendions le retour de la nuit, pour continuer notre marche. C'est ainsi que pendant plusieurs jours, nous échappâmes aux recherches des Russes, qui nous poursuivoient vivement.

Un soir que Lodoiska, toujours déguisée en paysan, revenoit d'un Hameau voisin, où elle avoit été acheter des vivres qu'elle nous apportoit, deux Maraudeurs Russes l'attaquerent à l'entrée de la Forêt, dans laquelle nous nous étions cachés. Après l'avoir volée, ils se préparèrent à la dépouiller. Aux cris qu'elle poussa, nous sortîmes de notre retraite; les deux brigands se sauvèrent dès qu'ils nous virent; mais nous craignîmes qu'ils ne racontassent

leur aventure au Corps dont ils faisoient partie, & que cette rencontre singulière ayant excité les soupçons, on ne vint nous arracher de nos asyles. Nous résolûmes de changer de route, & pour qu'on ne pût soupçonner celle que nous avions prise, il fut décidé, qu'au-lieu de nous avancer directement sur les frontières de la Turquie, nous gagnerions par un long détour la Polésie, ensuite la Crimée, d'où nous passerions à Constantinople.

Après les marches les plus pénibles, nous entrâmes dans la Polésie. Pulauski pleura en quittant son pays. Au moins, s'écria-t-il douloureusement ; je l'ai servi de tout mon pouvoir, & je ne le quitte que pour le servir encore !

Tant de fatigues avoient épuisé les forces de Lodoiska. Arrivés à Novogorod, nous nous y arrêtâmes à cause d'elle. Notre dessein étoit de l'y laisser

reposer quelques jours ; mais les gens du pays que nous questionnâmes sans affectation, nous dirent que des troupes parcouroient les environs, pour arrêter un certain Pulauski, qui avoit fait enlever le Roi de Pologne. Justement allarmés, nous ne restâmes que quelques heures dans cette ville, où nous achetâmes des chevaux. Nous passâmes la Desna au-dessus de Czernicove ; & suivant les bords de la Sula, nous la traversâmes à Perevoloczna, où nous apprîmes que Pulauski, reconnu à Novogorod, n'avoit été manqué que de quelques heures à Nézin ; & qu'il étoit suivi de près. Il fallut fuir, & changer encore de route : nous nous enfonçâmes dans les immenses forêts, qui couvrent le pays entre la Sula & la Sem.

Nous vîmes une caverne, dans laquelle nous voulûmes nous établir. Un

Ours nous disputa l'entrée de cet asyle, aussi affreux que solitaire : nous le tuâmes ! nous mangeâmes ses petits. Pulauski étoit blessé ; Lodoiska épuisée , se foutenoit à peine ; le froid étoit déjà rigoureux. Pour suivis par les Russes dans les endroits habités ; menacés par les animaux féroces , dans ce vaste désert ; sans autres armes que nos épées ; bientôt réduits à manger nos chevaux , qu'allions nous devenir ? Le danger de mon beau-pere & de ma femme étoit si pressant , qu'aucun autre ne m'effraya plus. Je résolus de leur procurer , à quelque prix que ce fût , les secours qu'exigeoit leur situation , plus déplorable encore que la mienne ; & les quittant tous deux , en leur promettant de venir bientôt les rejoindre , j'emportai une partie des diamans de Lodoiska , & je suivis les bords du Varsklo. Vous remarquerez ,

mon cher Faublas , qu'un voyageur égaré dans ces vastes contrées , réduit à y errer sans bouffole & sans guide , est obligé de suivre les rivieres , parce que c'est sur leurs bords que se rencontrent plus communément les habitations. Il m'importoit de gagner le plutôt possible une ville marchande ; je suivis donc les bords du Warsklo , & marchant jour & nuit , je me trouvai à Pultava , à la fin de la quatrième journée. Je me fis passer dans cette ville pour un Marchand de Bielgorod : je fus qu'on y cherchoit Pulauski , que l'Impératrice de Russie avoit envoyé son signalement de tous les côtés , avec ordre de le saisir mort ou vif partout où on le trouveroit. Je me hâtai de vendre mes diamans , d'acheter de la poudre , des armes , des provisions de toute espece , différens outils , des meubles grossiers , mais nécessaires , tout ce
que

que je jugeai le plus propre à adoucir notre misère ; je chargeai tout cela sur un chariot attelé de quatre chevaux , dont je fus l'unique conducteur. Mon retour fut aussi difficile que fatigant ; huit jours entiers se passerent avant que j'arrivasse à la forêt.

C'étoit là que se terminoit mon voyage pénible & dangereux , j'allois secourir mon beau-pere & ma femme , j'allois revoir ce que j'avois de plus cher au monde ; & cependant , mon cher Faublas , je ne pus me livrer à la joie. Vos Philosophes ne croient point aux pressentimens . . . Mon ami , je vous assure que j'éprouvois une inquiétude involontaire ; mon ame étoit consternée , je ne fais quoi sembloit m'avertir que je touchois au moment le plus douloureux de ma vie.

J'avois en partant placé par inter-

valle des cailloux pour reconnoître ma route, je ne les trouvai plus; j'avois enlevé avec mon sabre quelques parties de l'écorce de plusieurs arbres, que je ne pus reconnoître; j'entrai dans la forêt, je criai de toutes mes forces, je tirai de tems en tems des coups de fusil, personne ne me répondit. Je n'osois m'engager trop avant, de peur de me perdre; je n'osois m'éloigner beaucoup de mon chariot, si nécessaire à Pulauski, à sa fille, à moi-même.

La nuit qui survint m'obligea de cesser mes recherches, je passai celle-là comme les précédentes. Enveloppé de mon manteau, je me couchai sous ma charette, que j'eus soin d'entourer de mes gros meubles, dont je me faisois ainsi un rempart contre les bêtes féroces. Je ne pus dormir: le froid se faisoit vivement sentir, la neige

tomboit en abondance ; au point du jour la terre en étoit couverte. Je ressentis alors un mortel découragement ; mes cailloux , qui auroient pu m'indiquer ma route , étoient tous enterrés ; il paroissoit impossible que je retrouvassé mon beau-pere & ma femme.

Le cheval qui leur restoit à mon départ les avoit-il nourris jusqu'alors ? La faim , l'horrible faim ne les avoit-elle pas forcés à sortir de leur retraite ? Etoient-ils encore dans ces affreux déserts ? S'ils n'y étoient plus , où pourrois-je les retrouver ? Où traînerois-je sans eux ma misérable vie ?.... Mais pouvois-je croire que Pulauski eût abandonné son gendre , que Lodoiska eût consenti à se séparer de son époux ? Non , sans doute. Ils étoient donc dans cette affreuse solitude ; & si je les abandonnois , ils

alloient y mourir de faim & de froid ! cette réflexion désespérante me déterminâ ; je n'examinai plus si en m'éloignant beaucoup de mon chariot , je ne couurois pas le danger de ne pouvoir plus le retrouver. Porter quelques secours à mon beau-père & à ma femme , voilà ce qui pressoit le plus !

Je pris mon fusil & de la poudre , je chargeai des provisions sur un de mes chevaux ; je m'engageai dans la forêt beaucoup plus avant que la veille ; je criai de toutes mes forces , je fis avec mon fusil de fréquentes décharges. . . . Le plus morne silence régnoit autour de moi !

Je me trouvois dans un endroit de la forêt très-épais , il n'y avoit plus de passage pour mon cheval , je l'attachai à un arbre , & mon désespoir l'emportant sur toute autre considération , je

m'avançai toujours avec mon fusil & une partie de mes provisions. J'errai plus de deux heures encore , & mon inquiétude ne faisoit que redoubler , lorsqu'enfin j'apperçus des pas humains empreints sur la neige.

L'espérance me rendit des forces , je suivis les traces toutes fraîches : bientôt je vis Pulauski à-peu-près nud , exténué par la faim , presque méconnoissable à mes propres yeux. Il faisoit des efforts pour se traîner vers moi & pour répondre à mes cris. Dès que je l'eus joint , il se jetta avec avidité sur les alimens que je lui offris , & les dévora. Je lui demandai où étoit Lodoiska. Hélas ! me dit-il , tu vas la voir ! Le ton dont il prononça ces paroles me fit trembler. J'arrivai à la caverne , trop préparé au funeste spectacle qui m'y attendoit. Lodoiska renveloppée de ses habits ,

couverte de ceux de son pere, étoit étendue sur un lit de feuilles à moitié pourries. Elle souleva avec effort sa tête appesantie; & refusant les alimens que je lui offrois : Je n'ai pas faim, me dit-elle; la mort de mes enfans, la perte de Dorliska, nos marches si longues, si pénibles, vos dangers toujours renaissans; voilà ce qui m'a tuée. Je n'ai pu résister à la fatigue & au chagrin... Mon ami, je suis mourante... J'ai entendu ta voix, mon ame s'est arrêtée.... Je te revois ! Lodoiska devoit mourir dans les bras de l'époux qu'elle adore!..... Secoure mon pere.... qu'il vive !..... Vivez tous deux, consolez-vous, oubliez-moi... Cherchez par-tout ma chere... Elle ne put prononcer le nom de sa fille, elle expira. Son pere lui creusa un tombeau à quelques pas de la caverne; je vis la terre engloutir tout ce que j'aimois !

Quel moment ! Pulauski veilla sur mon désespoir : il me força de survivre à Lodoiska.

Lovzinski voulut continuer ; ses sanglots l'interrompirent. Il me demanda un moment , passa dans un cabinet voisin , & ne tarda pas à rentrer , une miniature à la main. Voilà , me dit-il , le portrait de ma petite Dorliska ; voyez comme elle étoit déjà belle ! Dans ses traits à peine développés je reconnois tous les traits de sa mere... Ah si du moins ! . . . J'interrompis Lovzinski : la charmante figure ! m'écriai-je ; elle ressemble à ma jolie Cousine ! Voilà bien le propos d'un amant , répondit-il , l'objet qu'il adore , il le voit par-tout ! Ah , mon ami , si du moins Dorliska m'étoit rendue ! Mais depuis douze ans qu'on la cherche inutilement , je ne dois plus l'espérer.

Ses yeux se remplissoient encore de larmes qu'il s'efforça de retenir, il reprit d'un ton pénétré l'histoire de ses malheurs.

Pulauski, que son courage n'abandonnoit jamais, & dont les forces s'étoient ranimées, m'obligea de m'occuper avec lui du soin de notre subsistance. En suivant sur la neige l'empreinte de mes propres pas, nous arrivâmes au lieu où j'avois laissé mon chariot, que nous déchargeâmes aussitôt, & que nous brûlâmes ensuite, pour ôter à nos ennemis le plus léger indice de notre retraite. A l'aide de nos chevaux, pour lesquels nous trouvâmes un passage, en faisant plusieurs détours, nous parvinmes à transporter dans notre caverne nos meubles & nos provisions qu'il falloit ménager, si nous voulions rester long-tems dans cette solitude. Nous tuâmes nos che-

vaut, que nous ne pouvions nourrir. Nous vécûmes de leur chair, que la rigueur de la saison conserva pendant quelques jours; elle se corrompit enfin; & notre chasse ne nous procurant que des secours insuffisans, il fallut entamer nos provisions, qui se trouverent au bout de trois mois entièrement consumées.

Quelques piéces d'or, & la plus grande partie des diamans de Lodoiska nous restoient encore. Ferois-je un second voyage à Pultava? ou bien nous hasarderions-nous à quitter notre retraite? Nous avons déjà si cruellement souffert dans cette solitude, que nous prîmes le dernier parti.

Nous sortîmes de la forêt, nous passâmes la Sem près de Rylks, nous achetâmes un bateau; & déguifés en pêcheurs, nous descendîmes la Sem,

nous entrâmes dans la Desna. Notre bateau fut visité à Czernicove : la misère avoit tellement défiguré Pulauski, qu'il étoit impossible de le reconnoître. Nous entrâmes dans le Dnieper, nous traversâmes Kiove à Krylow. Là nous fûmes obligés de recevoir dans notre bateau, & de passer à l'autre bord, des soldats Russes qui alloient joindre une petite armée employée contre Pugatchew. Nous apprîmes à Zaporiskaia la prise de Bender & d'Oczakow, la conquête de la Crimée, la défaite & la mort du Vizir Oglou. Pulauski désespéré vouloit traverser les vastes contrées qui le séparoit de Pugatchew, & se joindre à cet ennemi des Russes ; mais nos fatigues nous forcerent de rester à Zaporiskaia. La paix qui fut conclue bientôt après entre la Porte & la Russie, nous laissa les moyens d'entrer en Turquie.

Nous traversâmes à pied , & toujours déguifés , le Boudziac , une partie de la Moldavie , de la Valaquie ; & après des fatigues inouies , nous arrivâmes à Andrinople. On nous arrêta : on nous accusa devant le Cadi d'avoir voulu vendre sur notre route des diamans , que nous avions apparemment volés ; les mauvais habits dont nous étions couverts avoient donné lieu à ce soupçon. Pulauski se découvrit au Cadi , qui nous envoya sous sûre garde à Constantinople.

Nous fûmes admis à l'Audience du Grand-Seigneur. Il nous fit donner un logement , & nous assigna sur son trésor un honnête revenu. Alors j'écrivis à mes sœurs & à Boleslas : nous apprîmes par leurs réponses , que les biens de Pulauski étoient saisis , qu'il étoit dégradé , & condamné à perdre la tête. Mon beau pere fut consterné : il s'in-

digna qu'on l'eût accusé d'un régicide, il écrivit pour sa justification. Toujours dévoré de l'amour de son pays, toujours guidé par la haine mortelle qu'il avoit juré à ses ennemis, il ne cessa, pendant quatre ans que nous restâmes en Turquie, d'y intriguer pour que la Porte déclarât la guerre à la Russie. En 1774 il reçut avec des transports de rage la nouvelle de la triple invasion (1), qui enlevait à la République le tiers de ses possessions. Ce fut au Printems de 1776, que les Insurgens se décidèrent à soutenir par les armes leurs droits violés : mon pays a perdu sa liberté, me dit Pulauski ; ah, du moins combattons pour celle d'un peuple nouveau !

(1) Démembrement de la Pologne fait par l'Impératrice de Russie, l'Empereur & le Roi de Prusse.

Nous passâmes en Espagne , nous nous embarquâmes sur un vaisseau qui faisoit voile pour la Havane , d'où nous nous rendîmes à Philadelphie. Le Congrès nous employa dans l'armée du Général Washington. Pulauski , consumé d'un noir chagrin , exposoit sa vie , comme un homme à qui elle étoit devenue insupportable ; on le trouvoit toujours aux postes les plus dangereux : vers la fin de la quatrième campagne il fut blessé à mes côtés. On l'emportoit dans sa tente : Je sens que ma fin s'approche , me dit-il ; il est donc vrai que je ne reverrai pas mon pays ! Cruelle bizarrerie de la destinée ! Pulauski tombe martyr de la liberté Américaine , & les Polonois sont esclaves ! Mon ami , ma mort seroit affreuse , s'il ne me restoit un rayon d'espérance. Ah , puissé-je ne pas m'abuser . . . Non , je

ne m'abuse point, poursuivit-il d'une voix plus forte. Un Dieu consolateur offre à mes derniers regards, l'avenir, l'heureux avenir qui s'approche : je vois l'une des premières nations du monde, sortir d'un long sommeil & redemander à ses oppresseurs son honneur & ses droits antiques : ses droits sacrés, imprescriptibles, ceux de l'humanité. Je vois dans une immense capitale, long-tems déshonorée par toutes les especes de servitudes, une foule de soldats se montrer citoyens, & des milliers de citoyens devenir soldats. Sous leurs coups redoublés la Bastille s'écroule ; le signal est donné d'une extrémité de l'empire à l'autre : le regne des tyrans est fini. Un peuple voisin, quelquefois ennemi, mais toujours généreux, mais toujours digne juge des grandes actions, vient d'applaudir à ces efforts inattendus,

couronnés d'un si prompt succès ! ah puisse une estime réciproque commencer & affermir entre les deux peuples une inaltérable amitié ! Puisse cette horrible science de fourberies & de trahisons que les cours ont appelé *Politique*, ne pas apporter d'obstacle à cette fraternelle réunion ! Nobles rivaux de talens & de philosophie , François , Anglois , laissez enfin & laissez pour jamais ces discordes sanglantes dont la fureur s'est trop souvent étendue sur les deux mondes ; ne vous partagez plus l'empire de l'univers , que par la force de vos exemples & l'ascendant de votre génie. Au-lieu du cruel avantage d'épouvanter les nations & de les soumettre , disputez-vous la gloire plus solide d'éclairer leur ignorance & de briser leurs fers.

Approche , ajouta Pulauski , regarde

à quelques pas de nous , au milieu du carnage , parmi tant de guerriers fameux , un guerrier célèbre entre tous , par son mâle courage , ses vertus vraiment républicaines & ses talens prématurés. C'est l'héritier d'un nom depuis long-tems illustre , mais qui n'avoit pas besoin de la gloire de ses aïeux pour illustrer son nom. C'est ce jeune la Fayette , déjà l'honneur de la France & l'effroi des tyrans : cependant il commence à peine ses immortels travaux. Envie son sort , Lovzinski , tâche d'imiter ses vertus , marche le plus près que tu pourras , sur les pas d'un grand homme. Celui-ci , digne élève de Washington , fera bientôt le Washington de son pays. C'est à-peu-près dans le même tems , mon ami , c'est à cette mémorable époque de la régénération des peuples , que la justice

éternelle doit ramener auffi pour nos Concitoyens les jours de la vengeance & de la liberté. Alors Lovzinski, en quelque lieu que tu fois, que ta haine se réveille ! Tu combattris si glorieusement pour la Pologne ! Que le souvenir de nos injures & de nos exploits échauffe ton courage ! Que ton épée, tant de fois rougie du sang ennemi, se tourne encore contre les oppresseurs ! Qu'ils frémissent en te reconnoissant ! Qu'ils tremblent en se rappelant Pulauski ! Ils nous ont ravi nos biens, ils ont assassiné ta femme, ils t'ont arraché ta fille, ils ont flétri mon nom ! Les barbares ! ils se sont partagé nos Provinces ! Lovzinski, voilà ce qu'il ne faut jamais oublier. Quand nos persécuteurs ont été ceux de la Patrie, la vengeance devient indispensable & sacrée. Tu dois aux Russes une haine éternelle, tu dois

à ton pays la dernière goutte de ton sang.

Il dit, il expira (1). La mort, en le frappant, m'enleva ma dernière consolation.

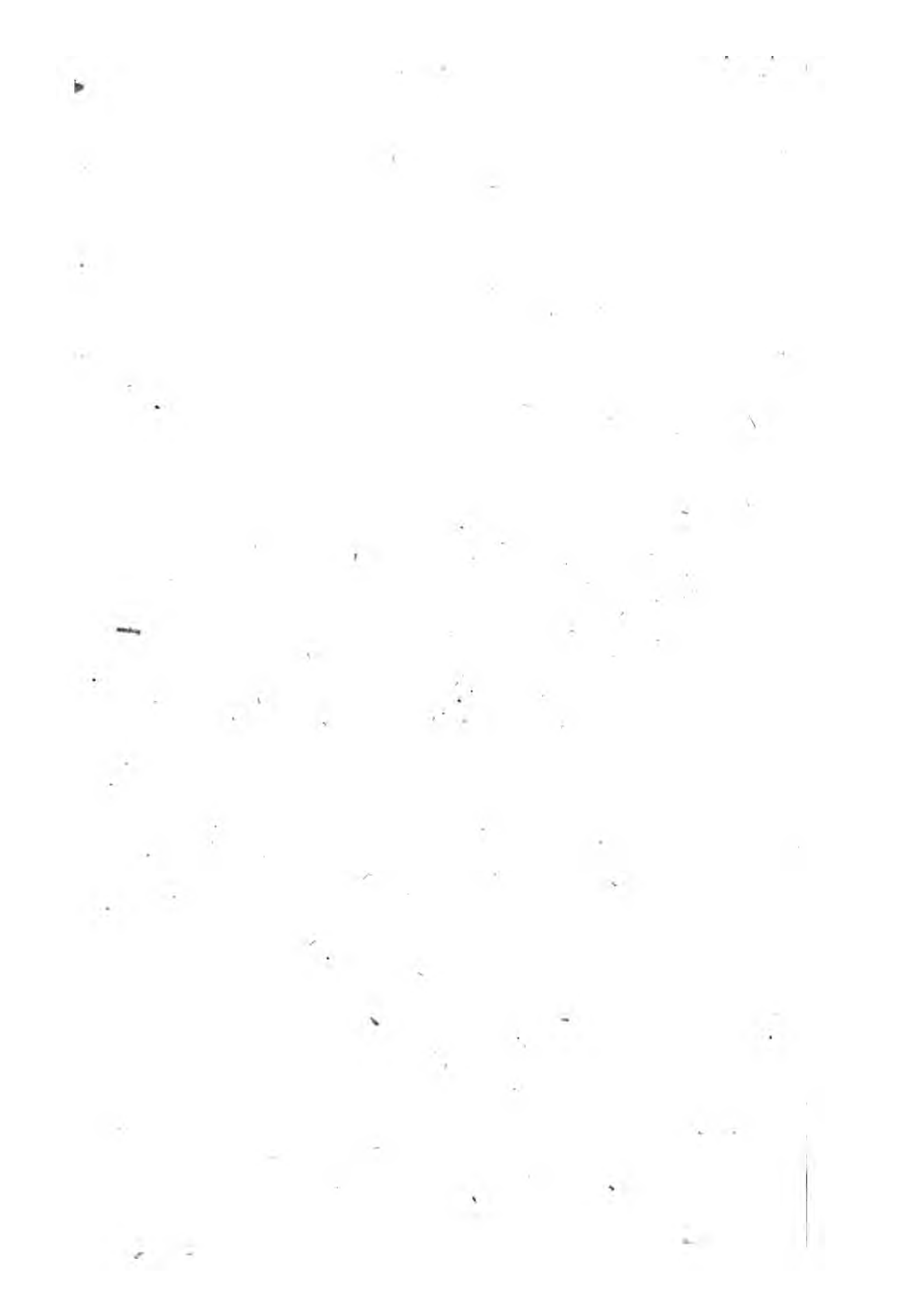
Mon ami, j'ai combattu pour les Etats-Unis, jusqu'à l'heureuse paix qui vient d'affurer leur indépendance. M. de C***., qui a long-tems servi en Amérique, dans le corps que commandoit le Marquis de la Fayette, M. de C***. m'a donné une lettre de recommandation pour le Baron de Faublas. Celui-ci a pris à mon sort un intérêt si vif, que bientôt nous nous sommes liés d'une étroite amitié. Je n'ai quitté la Province que pour venir m'établir à Paris, où je savois qu'il ne tarderoit pas à me

(1) Palauski fut tué au siège de Savannah, en 1779.

suivre. Cependant mes sœurs ont rassemblé quelques foibles débris de ma fortune jadis immense. Mes sœurs, instruites de mon arrivée ici, & du nom que j'y ai pris, m'écrivent que dans quelques mois elles viendront consoler par leur présence l'infortuné Duportail.

Fin du Tome III.

870130



J.G. Aspin
22.9.87
[ZAH.]



